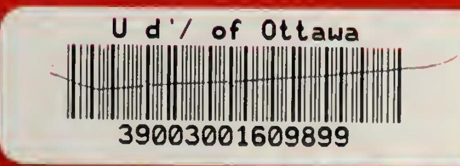
P.-V. CHARLAND

Le Culte de Sainte Anne



LE CULTE

DE

SAINTE ANNE

EN AMÉRIQUE

OU

SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ

ET

SA FILIATION DANS LE NOUVEAU MONDE



ÉTUDE EXTRAITE DU SECOND VOLUME DE

"LES TROIS LÉGENDES DE MADAME SAINCTE ANNE"

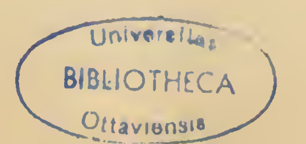
PAR LE

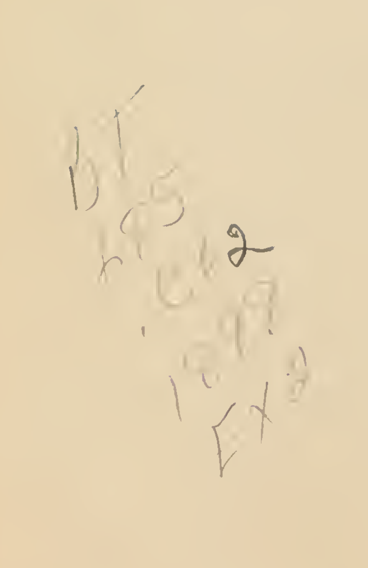
PÈRE PAUL-VICTOR CHARLAND

DES FRÈRES PRÊCHEURS

LÉVIS, P. Q. IMPRIMERIE MERCIER & CIE
1898

Se vend chez tous les libraires.







APPROBATION DE L'ORDRE

fr. Jos. Argaut, des fr. prêch.
Prieur

fr. Raymond M.ie Rouleau,
des frères prêch. – Lect. en S. Th.

St Hyacinthe, le 3 Février 1898.

Imprimatur fr. Ed. A. ...
Vic. gén.



Fig. 1. Sainte-Anne de Beaupré, autrefois.



SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ

ET

SA FILIATION EN AMÉRIQUE

Préambule



Fig. 2. E. H. Blashfield, *Christmas Chimes.*

THE tender bells of eventide
Float out across the night's perfume;
The music from their throbbing throats
Stirs the shadows like a flame,
And all the drowsing world grows glad
With love for holy one they name:
"Sainte Anne!" their mellow voices cry:
"Sainte Anne"! "La bonne Sainte Anne"!
"Sainte Anne!"

On a compris?

On a compris, non seulement le sens des mots—puisque nous tous, gens du Nouveau Monde, nous parlons plus ou moins deux langues—les deux langues du pays,—mais on a compris le sens de cette citation?

Une *Etude sur Sainte-Anne d'Amérique!* Oh! que nous aimerions bien mieux, pour le lecteur comme pour nous, un simple pèlerinage d'une heure à Beaupré,

pourvu que dans l'intervalle, " ces cloches qui chantent si doucement le soir," "en mêlant leur musique au parfum de la nuit," nous répètent à nous aussi le nom sacré, le nom très cher :

"Sainte Anne!" " La bonne sainte Anne!"

"Sainte Anne[1]!"

Sans doute, ce serait un plaisir trop doux, et d'ailleurs, qui l'a goûté dix et vingt fois au cours de sa vie, doit peut-être maintenant à la bonne sainte Anne, un peu plus que ce muet enchantement ou cette rêverie si pieuse qu'elle soit, d'un soir d'été.

Par ce temps d'automne et ce temps de travail, nous reprenons donc nos cartons, et n'avons qu'un regret : c'est qu'ils ne soient pas plus garnis. Il y a des jalousies permises, et pour en confesser une, une des nôtres, nous envions le fortuné religieux qui tient sous sa main depuis des années, les archives de Sainte-Anne de Beaupré, sans parler de tant d'ouvrages spéciaux qu'il a pu recueillir, et qui nous donne en ce moment, dans les *Annales de la bonne Sainte-Anne*, une belle histoire de la dévotion à la Sainte en Canada [2].

En passant, on nous demandera peut-être pourquoi nous publions notre travail, puisque le sien a déjà commencé de paraître, et que très vraisemblablement, il sera beaucoup plus fourni de faits, comme aussi beaucoup plus *littéraire* que le nôtre ?

Nous le publions, parce que, d'abord, le Révérend Père lui-même le permet ; parce que, ensuite, autant que nous savons, les deux œuvres ne se ressemblent pas ; parce que, troisièmement, il y a place en ce pays, même pour deux œuvres qui se ressembleraient ; parce que, enfin,—car il serait oiseux d'entasser les raisons,—il n'y aura jamais trop de voix pour célébrer " la bonne sainte Anne, " ce qui veut dire que après le R. Père et après nous, ou en même temps, cent autres, si elles veulent, peuvent s'élever, sans que, ni le R. Père, ni nous, nous songions à nous plaindre ! Dieu le veuille plutôt ! !

---

[1] Nous avons cité et traduit cette pièce dans le chapitre de la *Poésie*.

[2] Le R. P. Girard, rédemptoriste de Sainte-Anne de Beaupré, *Annales* de 1898.

A l'œuvre donc avec nos modestes matériaux, et que cette petite cloche de Lewiston que nous mettons en branle, dise, elle aussi, comme ses grandes sœurs aînées de Beaupré :

"Sainte Anne !" "La bonne sainte Anne !"

"Vive sainte Anne !"



Fig. 3. Saint-Pierre-Saint-Paul
de Lewiston (Maine).

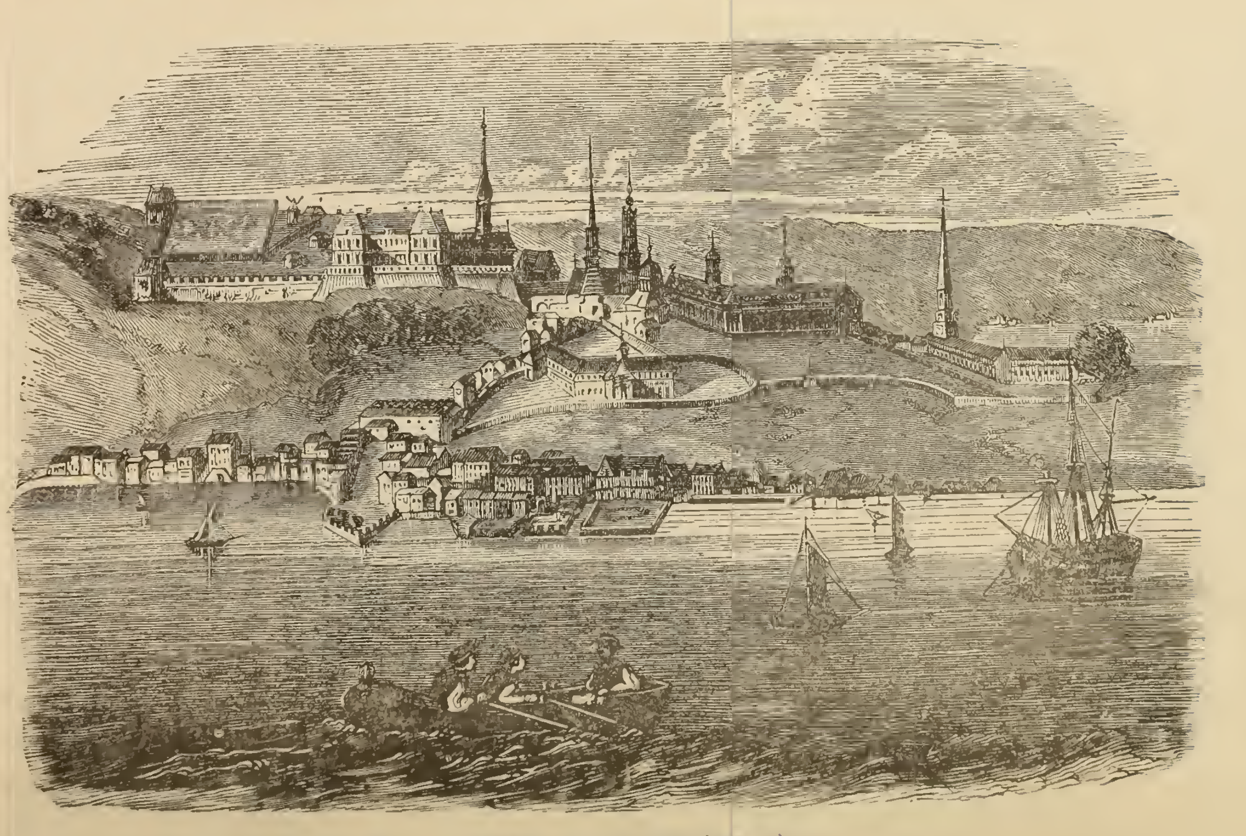


Fig. 4. QUÉBEC AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE,
d'après une gravure de la librairie Mame,



Fig. 5. QUÉBEC moderne.

I

AVANT

SAINTE-ANNE DE BEAUPRE



L'HISTOIRE de la dévotion à sainte Anne dans la Nouvelle-France et les autres contrées d'Amérique, c'est, en somme, l'histoire du pèlerinage de Beaupré. Les faits qui précèdent l'établissement de ce pèlerinage en sont comme la préparation ; ceux qui le suivent, le développement. Sainte-Anne de Beaupré est "la grande Sainte-Anne," ou comme l'appelaient les anciens, "la grande Sainte-Anne du Nord," et nous dirions à notre tour : c'est la maison-mère de toutes les autres *Sainte-Anne* d'Amérique.

Les "faits qui précèdent" sont peu nombreux, mais ils méritent d'être rapportés, l'un plus particulièrement.


Fig. 6. JACQUES CARTIER.

Dans les deux seuls articles qui aient jusqu'ici paru [1], les *Annales* observent d'abord des coïncidences de dates, coïncidences en effet très remarquables. Par exemple,—si on nous permet de leur faire ces deux uniques emprunts, —c'est le 26 juillet 1535, —jour de la fête de sainte Anne, —que Jacques Cartier, débarqué depuis dix jours au Blanc-Sablon, vit enfin revenir à lui deux de ses navires qu'il croyait perdus.

C'est le 26 juillet 1606, que Champlain, de concert avec Poutrincourt, désigne le site de la future capitale de l'Acadie, une ville qui s'appellera plus tard *Annapolis*. C'est le 26 juillet 1609, que, pendant son exploration du lac Champlain, il côtoiera cette île La-Mothe où doit s'élever, cinquante ans après, le Fort Sainte-Anne.


Fig. 7. CHAMPLAIN.

Mais comme l'avoue l'auteur même de ces articles, tout ceci n'est encore que " présage " et " aurore."

Des *faits*, maintenant, vont se poser, et le premier, c'est l'érection, au Cap-Breton, d'un fort dédié à sainte Anne.

Les *Relations des Jésuites*, sous l'année 1635, le signalent en ces termes : " Le Chibou, principale partie de l'île du Cap-Breton, est une grande baie d'environ deux lieues de large, qui va peu à peu s'estrecissant le long de six ou sept lieues, qu'elle comprend sur

---

[1] C'est-à-dire jusqu'à septembre 1898, ou nous faisons cette addition à notre manuscrit.

le milieu à main gauche en montant ; au haut de la coste qui regarde le Norouëst, est basti le fort de Sainte-Anne, à l'entrée du port, vis-à-vis d'une petite anse [1]."

Voici, d'après le *Bulletin des Recherches Historiques* et une page de M. Benjamin Sulte, l'origine de ce fort.

Le capitaine Daniel, parti de France le 2 avril 1629, pour venir au secours de Champlain à Québec, après bien des contretemps, arriva le 28 août au Cap-Breton. Là, il apprit que, deux jours auparavant, Jacques Stuart, milord écossais, prétendant que le Cap-Breton appartenait à l'Angleterre, avait élevé un fort au port aux Baleines, après avoir pris et pillé les vaisseaux pêcheurs de Michel Dihourse, "qui faisait pescherie et secherie de molüe."

Aussitôt Daniel, à la tête de vingt-trois hommes, s'empara du fort de Stuart, le rasa et y fit la garnison (soixante-deux hommes) prisonnière. Puis il se rendit à l'entrée de la rivière Chibou où il construisit un autre fort. Il le munit de huit canons, de munitions, etc., etc., et y laissa une garnison de trente-huit hommes, outre deux Jésuites. Il repartit pour la France le 20 novembre 1629, amenant avec lui ses prisonniers anglais.

Les deux Jésuites, le P. Vincent, compagnon de voyage de Daniel, et le P. Vieuxpont, qu'un naufrage avait jeté sur les côtes du Cap-Breton, donnèrent à ce fort, en même temps qu'à la chapelle attenante, le nom de Sainte-Anne. Ils mettaient sous la protection de la grande thaumaturge l'endroit du Canada le plus exposé aux incursions de l'ennemi.

Dans la suite, on écrivit indifféremment : fort, habitation ou résidence de Sainte-Anne au Cap-Breton [2].

*
* *

Le second fait est doublement intéressant, d'abord, est-il besoin de le dire ? parce qu'il touche de près à notre Sainte ; ensuite parce

---

[1] *Relations de la Nouvelle-France*, pour 1635, p. 42, Paris, Cramoizy, 1636.

[2] *Bulletin* numéro d'octobre 1896. Sulte, *Histoire des Canadiens-Français*, t. IV, p. 131.

qu'il éclaire d'un jour lumineux les origines parfois si discutées et calomniées de notre histoire nationale.

Depuis le baron de Lahontan, l'odieux écrivain, l'odieux libertin plutôt qui, le premier, dans ses *Voyages en Amérique*, a prétendu faire de la colonie canadienne primitive un honteux rassemblement de repris de justice et de filles de mauvais lieux, bon nombre de gens, historiens ou publicistes quelconques, ici même, en Amérique, ou à l'étranger, ont pris plaisir à répéter ce grossier mensonge.

Mensonge en effet, et qui ne tient pas devant l'histoire.



Fig. 8.

A l'année 1639 remonte un des premiers convois réguliers de jeunes filles que Paris ait dirigés sur la colonie du Canada, en vue de peupler ce nouveau pays. Le *Mercure français*, journal officiel de l'époque, raconte en quelles circonstances fut opéré cet envoi. Pour l'honneur de notre histoire, et pour l'honneur de notre Sainte, nous recueillons ce précieux fragment :

“ La piété n'a point de bornes, écrit l'annaliste, elle s'étend au-delà des mers et va jusqu'aux extrémités de la terre. Quantité de religieux étant partis les années passées pour amener les sauvages du Canada à la connaissance de leur Créateur, le grand fruit qu'ils y ont fait, a donné envie à plusieurs personnes de contribuer à ce charitable dessein, et pour ce sujet, l'on tire tous les ans un assez bon nombre de filles de l'hôpital Saint-Joseph du faubourg Saint-Germain de Paris, pour peupler ces terres désertes. Une si sainte coutume ayant donc fait choisir trente-cinq ou quarante filles dans cet hôpital, pour les envoyer à Dieppe, et les faire embarquer sous la conduite d'un capitaine nommé Bontemps, la fondatrice des Ursulines, veuve du sieur de Touvois la Freté, voulut témoigner le zèle qu'elle avait pour la

gloire de Dieu ; elle entreprit la conduite de toutes ces filles, leur associa quelques-unes de ses religieuses, avec intention de leur faire bâtir un couvent en ce pays-là, et pour appuyer ce dessein, alla trouver la reine à Saint-Germain pour recevoir ses commandements. Elle avait espéré un bon accueil de cette sage et grande princesse, elle ne fut pas trompée en son opinion. Sa Majesté approuva son dessein, loua son courage et sa piété, lui promit que sa libéralité seconderait l'ardeur qu'elle faisait paraître, et témoigna vouloir que l'Eglise qu'elle bâtirait en ce nouveau monde, FÛT CONSACRÉE À SAINTE ANNE, qui est sa patronne. La flotte dans laquelle elle était, partit de Dieppe, le 15 du mois de mai (1639) [1]."

Tels sont les faits. Il y a doux plaisir à voir la "bonne sainte Anne" accompagner ainsi la lointaine expédition, et prendre place par avance au berceau même des premières familles canadiennes.

*
* *

Nous avons donné pour titre à ce premier article : *Avant Sainte-Anne de Beaupré*, et nous venons de signaler deux faits principaux qui précèdent la fondation de "la grande Sainte-Anne du Nord", comme nous disions.

Y en-a-il d'autres? Il y a, pour l'année 1647, la fondation, dans l'église de Québec, d'une chapelle dédiée à la Sainte. Mais en réalité, cette chapelle est-elle antérieure à celle dont nous raconterons plus loin la légende, et qu'on dit avoir été construite par des matelots, on ne sait exactement à quelle date, sur le rivage de Beaupré ?

Nous ne voudrions pas l'affirmer. Qui sait même si ce vœu dont nous parlerons -le vœu de ces mariniers en grand danger de périr, —et cet oratoire quel qu'il ait été, qui en fut, à Beaupré, le fidèle et prompt accomplissement, n'a pas précédé même l'établissement du Cap-Breton ?

---

[1] XXIIIe tome du *Mercure français*, ou *Suite de l'Histoire de notre Temps, sous le règne du Très chrestien Roy de France et de Navarre Louis XIII, ès années* 1639 *et* 1640. (A Paris, chez Olivier de Varennes, 1646) p. 333-4. Citation de J.-Edmond Roy, *Le Baron de Lahontan*, mémoire publié par la Société Royale du Canada, 1894, p. 154. Ce mémoire contient un excellent chapitre sur cette question des origines canadiennes-françaises. On peut lire aussi avec avantage M. Benjamin Sulte, sur le même sujet.

Toutefois, comme l'histoire fait peu de fond sur de simples conjectures, et comme aussi "Avant Sainte-Anne de Beaupré" peut signifier ce que nous avons à dire avant d'aborder Sainte-Anne de Beaupré, revenons à Québec.

***

Ici, nous ouvrons l'opuscule de M. l'abbé Casgrain sur le *Culte de sainte Anne en Canada* [1], un travail sérieux auquel il ne manque peut-être qu'une réédition pour rendre le nôtre superflu. Mais peut-être aussi, en attendant cette réédition, nous sera-t-il permis d'y faire des emprunts, tout ce qui est Histoire ne pouvant s'écrire que moyennant les témoignages d'autrui.

" Après l'incendie de la chapelle de *Notre-Dame de Recouvrance*, lorsqu'on commença, en 1647, la construction de l'église paroissiale de Notre-Dame de Québec, qui peut être considérée comme la première église bâtie en Canada (car avant cette époque, on n'avait guère élevé que de petites chapelles), les missionnaires jésuites, qui remplissaient les fonctions curiales, obéissant autant à leur propre dévotion qu'aux vœux des paroissiens, consacrèrent une des chapelles de la nouvelle église à sainte Anne.

" Jamais, depuis ce jour, la prière des fidèles du Canada n'a cessé de s'élever de ce pieux sanctuaire, qui a été agrandi et orné d'âge en âge jusqu'à nos jours, et qui a l'honneur de posséder une des reliques les plus précieuses de la bonne sainte Anne.

" La chapelle Sainte-Anne de la cathédrale est ainsi le plus antique sanctuaire qui ait été élevé en Canada à l'auguste mère de Marie."

L'abbé en est-il bien sûr ? Sainte-Anne de Beaupré mise de côté comme douteuse, que devient la chapelle ou l'oratoire *quelconque* du Cap-Breton ? Mais ne discutons pas, et continuons à lire :

" Comparé à cette riche et vaste chapelle d'aujourd'hui, il était bien simple et bien pauvre, l'autel primitif élevé par nos pères pour honorer sainte Anne, car la colonie naissante ne possédait que de bien faibles ressources. Mais la piété des fidèles s'ingéniait à suppléer par des présents à la pauvreté de l'église. On trouve de ce

---

[1] L'abbé R. Casgrain, *Le Culte de la bonne sainte Anne en Canada*, dans la *Gazette des Familles*, 1871-72 ; aussi en brochure.

fait une preuve touchante par sa simplicité dans le *Catalogue des bienfaiteurs de Notre-Dame de Recouvrance.* Parmi les offrandes faites par les habitants, on remarque les dons suivants : " 1656, " Madame Morin, un escharpe de cotton barriollé de jaune, pour la " chapelle Sainte-Anne.—M. Vignal (chapelain des Ursulines), une " nappe pour la chapelle Sainte-Anne."

" Cette tendre dévotion des colons, qui se manifestait par des actes isolés, ne pouvait manquer de se faire jour d'une manière plus éclatante et plus générale. Aussi, dès le commencement de l'année suivante (1657), la classe ouvrière de Québec se réunit-elle pour réclamer le privilège de se former en congrégation, afin de se vouer plus spécialement au culte de notre Sainte et de chanter publiquement ses louanges. " Le 10 avril 1657, écrit le P. De Quen dans le *Journal des Jésuites*, je signay à la requeste des menuisiers demandant l'établissement de la confrérie de sainte Anne."

Cette citation de l'abbé Casgrain nous a mis sur la voie d'une découverte, et nous ne lui en saurons jamais trop de reconnaissance. Cette " requeste des menuisiers " existait-elle encore ? Le précieux document aurait-il échappé aux ravages du temps et aux désastres de la conquête ?

*
* *

Seul et à distance, comme nous étions, nous ne pouvions nous renseigner. Mais c'est alors qu'un ancien confrère du Séminaire de Québec, un concitoyen et un ami—un ami aussi de notre œuvre, comme des lettres canadiennes en général,—est venu à notre secours. C'était Monseigneur Gagnon, P. D., du palais cardinalice de Québec, et nous ne savons comment le remercier pour un dévouement si magnifique et si rare.

Le pli qu'il a bien voulu nous envoyer, se développe en huit pages grand format, d'une écriture facilement lisible et signé Audouart notaire, avec paraphe. Nous allons en reproduire intégralement au moins les premières pages, comptant que le lecteur les trouvera comme nous dignes d'intérêt [1].

---

[1] Nous garantissons la *copie conforme*, sauf les coupures que nous y avons faites pour en faciliter la lecture.

Au Reverend pere de Quen Superieur Tenant Place du premier Esclesiasticque Et grand Vicaire en ce pays de La Nouvelle-France—

SUPPLYENT HUMBLEMENT Les Menuziers de ce pays disants que par cy deuant depuis plusieurs années ayants faict dire a leurs frais et despends la grande Messe et autres seruices de Madame saincte Anne au jour de sa feste en la paroisse de Nostre Dame de quebecq dans le desseing et intention d'y erriger la consfrairye a perpetuitté sitost que l'esglise seroit en estat de s'y recepuoir et auroit lieu et chapelle commode a cest effect

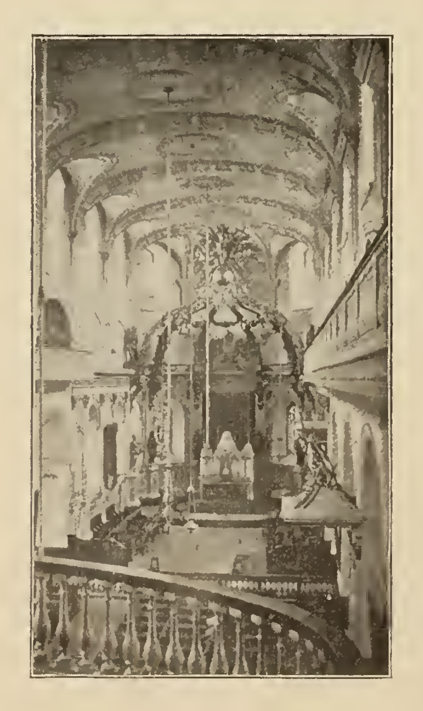


Fig. 9. Intérieur de N.-D. de Québec.

Et ayant eu parolle il y a plus de deux ans du R: P: Hierosme Lalemant alors faisant fonction de curé tant pour la chapelle que pour la place d'un banc de la ditte consfrairye ce qui neantmoings ne s'estoit peü executer a raison de quelques difficultez interuenues entre les Menuziers et eux s'estant enfin accordez desirent prntement et sans dellay executer leurs pieux desseing

C'est pourquoi ils vous requierent humblemt qu'il vous plaise mander et donner pouuoir au sieur curé d'erriger et establir la ditte consfrairye en la dite paroisse de Nostre Dame de Quebecq et aux sieurs marguilliers de les y recepuoir et donner place en la ditte chapelle de saincte Anne et leurs assigner lieu pour y construire un bancq a leurs usage es fins d'y exercer touttes leurs fonctions et deuotions ordinaires selon les statües et reiglements de leur d. consfrairye ainsi qu'ils le pratiquent par tout ailleurs—Avec les privileges indulgences et autres graces et faveurs apostoliques a eüx accordeez par les papes aux charges et conditions d'obseruer par entre eux les Œuures de piété et de charité portez dans les d. reiglements qu'ils promettent garder et obseruer icy quand leurs ditte consfrairye

sera receue et establye en tant que l'estat et disposition du pays le permettra au jugement et soubz ladveu du superieur esclesiasticque de ce pays

Ainsy signé en l'orriginal des Présentes, Jean Le Vasseur, pierre Le Vasseur, g. Loyer, pierre biron, S. guariepy Minuille Raymont paget avec paraphes

Et plus bas est escript

Nous soubz signez mandons et donnons pouuoir au curé de la paroisse de Nostre Dame de Quebecq d'erriger et establir la consfrairye de saincte Anne des menuiziers en la chapelle de saincte Anne autrem[t] ditte du Rosaire et aux sieurs marguilliers de les y recepuoir et leur donner la liberté d'y exercer touttes leurs fonctions de leur ditte consfrairye leurs prester le secours et assistance qu'ils jugeront bon estre ainsy qu'il est porté en leurs requestes et qu'ils conuiendront par entre eux

Faict a quebecq le huit[e] d'apuril mil six cent cinq[t] sept signé Jean de Quen

Et en continuant est escript

Nous curé de la paroisse de Nostre Dame de Quebecq en vertu du pouuoir du R. P. superieur et premier esclesiasticque et grand Vicaire en ce pays

Errigeons et establissons et desclarons estre errigée et establye la consfrairye des menuziers de Madame S[te] Anne leurs patronne en Nostre esglise paroissialle et en la chapelle de saincte Anne ditte aussy du Rosaire et donnons en temps qu'il est en nous plain et pouuoir entier aux dicts consfreres menuziers d'y exercer des à pres[t] et a perpetuitté les fonctions obseruances deuotions statuës et reiglements de leurs ditte consfrairye

A condition touttes fois qu'ils s'obligent et promettent de ne recepuoir aucun maître consfrere doyen bastonnier ou autres officiers de leurs corps qu'ils ne jurent et fassent serment entre les mains du curé ou autre en sa place qui presidera a leurs eslection de ne souffrir jamais en tant qu'il sera en eux aucun de leur vaccation en ce pays qui ne soit bon et fidel catholisque

Et aura soing le doyen de la ditte consfrairye de faire venir au

plustost les statuds et Ordonnances bulles et priuileges des papes dont ils font mention en leurs requestes

Et affin que cette consfrairye et association qu'ils font par entre eux ne soit pas un corps sans ame, Nous les exortons et invitons de tout Nostre pouuoir conuenir par ensemble a ce qu'ils s'esforcent de s'assembler au moins une fois le mois en leur chapelle avec leurs curé ou autre personne esclesiasticque seculier ou religieux pour y reciter deuottement les littanyes de Ste Anne et y recepuoir quelque mot d'instruction familiere ainsy qu'il se praticque dans les consfrairyes bien reiglée

Pour ce qui regarde les interrests de la fabrique ils en conviendront avecq Messieurs les Marguilliers

Faict a quebecq le premier jour de may mil six cent cinquante sept signé " Joseph poncet avecq paraphe

Et plus bas est escript

Et quand a ce que nous conuions les d'. consfreres menuziers a s'assembler vne fois le mois nous desclarons pour oster tout scrupulle et desliurer Tant les curez pr-nts et advenir que les d'. consfreres de touttes charge ou aprehention d'icelle que cette proposition ne les oblige aucunement ny les vns ny les autres et que nous ne prestendons pas mesme qu'il se praticque en ses commencements ny peut estre de plusieurs années tant que le temps et l'estat du pays ouure les moyens et donne de la facillité a cette deuotion

Faict les jour et an que dessus

Signé Joseph poncet avec paraphe.

Collationné par moy secretaire du Conseil estably par le roy a quebecq Nottaire en la Nouvelle-France soubz signé a la Minutte orriginalle a moy prntée et laissée par deuers moy par Jean Le Vasseur, le vingt deuxe. jour de may mil six cent cinquante sept signé

Audoüart nottaire auec paraphe."

Ces deux actes sont suivis d'un autre qui, d'abord, les résume, et ensuite établit que " les Marguilliers ont agréé l'errection de la consfrairye en leurs esglise ; " que, dans la chapelle Sainte-Anne, ils ont assigné pour l'usage de la dite confrérie, " une place de cinq pied de long sur trois à quatre de large le long de la muraille du costé du Nord ; " que " pour cette place le Maitre menuzier Jean Le-

Vasseur a payé en argent et en castor, "la somme de soixante livres tournois," en reconnaissance de ce que les sieurs curé et les marguilliers, prestent à la confrairye, leurs esglise, cloches, orgue, et susdite chapelle de Sainte-Anne [1]."

Enfin un dernier acte, toujours consigné dans le même pli, constate que Jean Le Vasseur a donné à la confrérie, en pur don et sans condition de remboursement, le banc qu'il a fait construire à ses frais, et cela, "pour grastifier les dits confrères de son art," comme

---

[1] PAR DEUANT GUILLAUME AUDOÜART SECRETAIRE DU Conseil estably par le Roy a Quebecq Nottaire en la Nouvelle France et tesmoings soubzsignez furent prnts en leurs personnes R : P : Joseph Poncet de la compagnie de Jésus faisant la fonction de curé en la paroisse de Nostre Dame de quebecq et les Srs guillaume Couillart Jean Juchereau sieur de Mauri a present Marguillier de la ditte paroisse et Jacques Loyer substitut de Jacques Maheurt marguillier absent et henry pinguet autre marguillier substitut de Martin grouuel aussy marguillier pareillement absent disant que

Suyuant le pouvoir et mandement du R. P. superieur premier esclesiasticque et grand Vicaire en ce pays signé Jean Dequen en datte du huite jour d'apuril de la prnte année mil six cent cinquante sept au dessous de la quelle requeste a luy prntée par les Menuziers de cette paroisse et signée de pierre Minuille, Raymond paget, Jean Le Vasseur, guillaume Loyer, Pierre Biron, pierre Le Vasseur et françois guariepy tous menuziers au dessoubz duquel mandement du R : Pere Superieur est la reception et Esrection de la ditte Consfrayrye par le d'. Curé

Ont les dicts sieurs Marguilliers agréé l'errection de la d'. Consfrairye en leurs esglise et a cet effect assigné la chapelle Ste. Anne autrement ditte du Rozaire et dans icelle assigné vne place de cinq pied de longs sur trois à quatre de large le long de la muraille du costé du Nord commençant a la porte presentement murée jusques au bancq fermé du coing vers loüest de la ditte chapelle a Jean Le Vasseur Me Menuzier a Paris aupvnt *(auparavant)* et acceptant pour en jouir les y ayant cause a perpetuitté au moyen des prntes cette place donnée et assignée au d'. Jean Le Vasseur moyennant la somme de soixante livres tournois qu'il a presentement payée en argent et castor aux dits sieurs curé et marguilliers

Dont &c. quittant &c. de laquelle place le d'. Jean Le Vasseur pourra disposer et la cedder pour une fois seullement a qui bon luy semblera en faueur de la ditte consfrairye et pour suppléer aux Redebvances ordonnées pour les bancqs de lesglise aux changements d'hoirs et acquerir lamortissement de la ditte place a perpetuitté et pour recognoissance enuers les d. sieurs curez et marguilliers de ce qu'ils leurs prestent leurs esglise, cloches, orgues, et susd. chapelle de Saincte Anne pour y exercer et praticquer les deuotions et obseruances ordinaires de leurs d'. confrairye

Le d. Jean Le Vasseur sera tenu d'obliger les possesseurs de la ditte place a y construire un bancq en forme ordinaire des bancqs ou Œuures de consfrairyes et de le prester gratuittement et de pure et franche volonté aux officiers des autres confrairyes dartisans qui seront cy apres errigée en la ditte chapelle seullement et *(pour ès)* jours des festes propres et particuliers de chacuunes des dittes confrairyes

aussi " à cause de la dévotion qu'il a envers saincte Anne." En retour, les confrères devront, après son décès, prier pour le repos de son âme, et faire chanter la prose *De Languentibus in purgatorio* à la fin du " service des trespassés qui se dit dans leur chapelle le lendemain de la fête de Sainte Anne [1]."

Un calque de la signature donne la gravure ci-jointe :

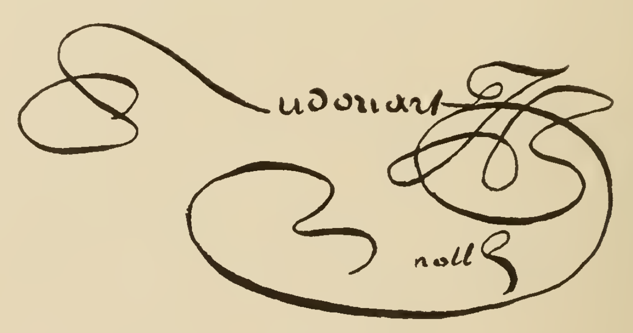


Fig. 10.

Ce document était, comme on l'a vu, " une requeste des menuziers de quebecq " aux " menuziers de Paris." Ceux-ci firent à leurs confrères l'honneur d'une prompte, et longue, et belle réponse, dans le sens qu'on devine, c'est-à-dire avec un plein assentiment.

De laquelle recognoissance les dicts sieurs curé et marguilliers ont dit soy estre contents pleinement et ont declaré ne se vouloir charger de faire aucuns fraitz pour le seruice de la ditte consfrairye sinon en payant par les dicts consfreres raisonnablement la despense des seruices qui conuiendront faire en officiers ornements et luminaires que les d. consfreres demanderont d'eux

A quoy le dict Jean Le Vasseur a dit volontiers s'estre accordé par ainsy &c promettant &c obligeant &c renonceant &c.

Faict et passé a Quebecq en lestude du Nottaire et tesmoins susdict et soubz signé le premier jour de may mil six cent cinquante sept en presence de jean gloria et germain Morin a ce requis qui ont signé avecq les dittes partyes a la resserue des dict sieur Couillart qui a desclare ne scauoir escripre ny signe de ce interpellé suyuant l'ordonce. Ainsy signé en la minutte et orriginal des prents Joseph poncet, Juchereau, Loyer, Latour, Ls. pinguet Le Vasseur, germain, Morin, I : gloria et Audoüart Nottaire avecq paraphe.

[1] Le dict Jean Le Vasseur......

A cause de la deuotion qu'il a enuers Ste Anne et comme en estant un des membres a sa cause de sa vaccation de menuzier voulant en cela, grastifier les d. confreres de son art a volontairement ceddé et quitté la ditte place cedde et quitte icelle sans en rien demander povr le remboursement de ce qu'il en peut auoir desbource....

Et les confreres....ont accepté icelle donnation et remise moyennant quoy ils se sont obligez tant pour eüx que leurs successeurs prnts et aduenir de faire dire et chanter a la fin du seruice des trespassez qui se dict en la ditte chapelle Ste Anne le lendemain

Cet autre vénérable papier a déjà trouvé sa place dans le chapitre des *Confréries* [1].

L'historien de Monseigneur de Laval n'a peut-être pas connu ces documents, puisqu'il attribue au premier évêque de Québec la fondation de la confrérie de sainte Anne, et la recule ainsi d'une vingtaine d'années, mais il a dû en consulter d'autres, et nous ajoutons avec lui :

" La confrérie de Sainte-Anne était destinée surtout aux menuisiers et aux hommes de métier en général. On pouvait cependant y admettre des personnes de toute condition : le vice seul et le mauvais exemple en faisaient exclure.

" C'était une véritable union de prières et de secours spirituels. Elle était dirigée par un chapelain, assisté de deux *Maîtres-confrères*, qui étaient élus d'année en année au scrutin secret.

" On payait un droit d'entrée, en se faisant inscrire, puis une redevance annuelle. Les revenus étaient employés à faire dire des messes et chanter des services pour les confrères défunts, puis à la décoration de la chapelle......

" Cette confrérie de sainte Anne était un lien merveilleux de bonne entente et de rapprochement pour la classe ouvrière......On se réunissait, on se voyait, on s'entendait les uns les autres sur l'état des affaires, sur les prix du marché, sur tout ce qui pouvait intéresser l'avenir et le bien-être de la classe ouvrière. On apprenait à se connaître, mais surtout à pratiquer envers le prochain les grands

---

de la ditte feste Saincte Anne la prose *de Languentibus in purgatorio* et auecq le respond verset et oraison et ce pour le repos de lame des fideles trespassey et spécialement pour le repos de lame du d. donnateur et de Marguerite Richart sa femme apres leurs desceds et de touttes leurs familles et commenceront les d. prieres a estre faictes a la dilligence et soing des d. Mrs. de confrairye du jour de la ditte donnation et remise pour estre continüee d'an en an et a perpetuitté et tousiours sans discontinuer car ainsi a esté accordé et stipullé entre les d. Mrs. de consverye et le d. donnateur....etc.

Les signatures.

Collationné par moi secretaire du conseil estably par le Roy a quebecq Nottaire Royal en La Nouvelle-France soubzsigné a la minutte orriginalle a moy prntée et laissée par deuers moy par Jean Le Vasseur le vingt deuxe jour de may mil six cent cinquante sept.

[1] Non le chapitre si imparfait qui a paru en 1895 dans la *Revue Canadienne*, mais celui que nous avons corrigé depuis lors, et qui vient dans le second volume de nos *Trois Légendes*.

devoirs de la charité et de la justice. On assistait en corps aux services des confrères, aux messes de confrérie, aux assemblées..... Le prêtre profitait de ces réunions pour adresser aux ouvriers chrétiens cette parole évangélique qui les éclaire......et les maintient dans les voies de la sagesse [1]."

---

[1] L'abbé Gosselin, *Vie de Mgr de Laval* (2 in-8o, Québec, 1890), t. I, p 605. Le 1er volume des *Mandements des Evêques de Québec* (édition de Mgr Gagnon) contient, pages 101 ss., les *Règlements et statuts de la confrérie de sainte Anne établie dans la paroisse de Québec*, règlements dictés ou approuvés, il est vrai, par Mgr de Laval, mais qui ne prouvent pas, tant s'en faut, que la confrérie ait été érigée par lui.—

On trouve aussi, dans les archives de l'archevêché, une lettre d'Innocent XII (1691-1700) relative à cette même confrérie. Extrait :

Innnocentius PP. XII, Ad perp. rei memoriam.

Cum (sicut accepimus) in Cathedrali Ecclesia Quebecensi in Indiis, una pia et devota utriusque sexus Christifidelium confraternitas sub titulo, seu invocatione Sanctæ Annæ (non tamen pro hominibus unius specialis artis) canonice erecta, etc.—(Communiqué par Mgr Gagnon, P. D.)

Dans un cahier très ancien conservé aux mêmes archives et contenant un *modus agendi* pour les exercices mensuels de la confrérie de sainte Anne, il est fait mention d'un *Registre de la confrérie couvert d'une toile verte, où sont contenus les titres, délibérations, règles, statuts, indulgences et arrêtés de comptes de la dite confrérie.*

Nous avons cherché ce registre pendant une mission à Québec, et n'avons rien trouvé qui répondît parfaitement à la description ci-dessus. Nous avons cependant parcouru avec beaucoup d'intérêt deux gros cahiers, contenant des statuts, des listes d'associés, des états de comptes, etc.



Fig. 11. Ange de Fra Angelico.

II

SAINTE ANNE DE BEAUPRÉ

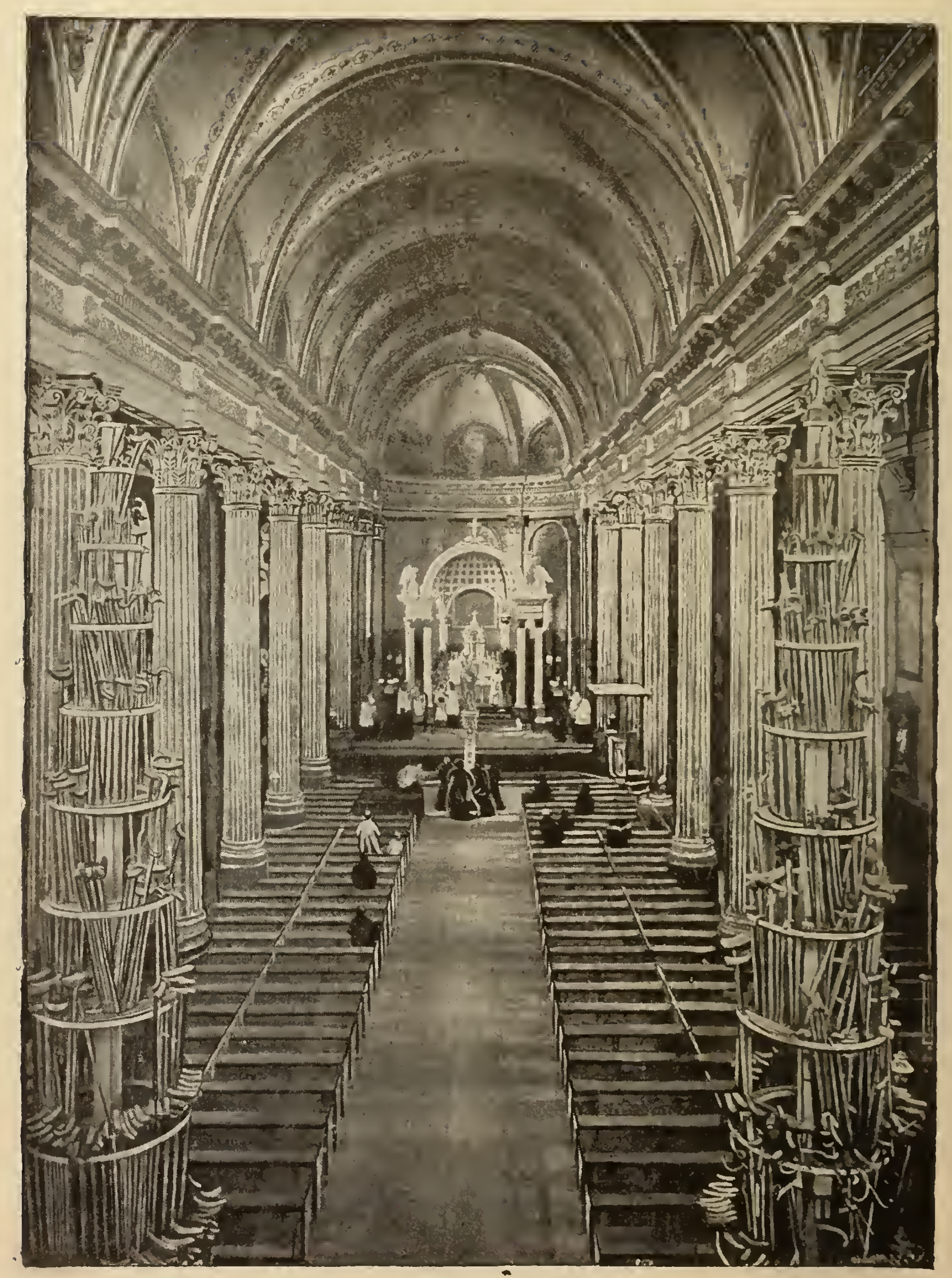


Fig. 12. Intérieur de Sainte-Anne de Beaupré.



SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ

(16??-1660)



un tout jeune poète d'outre-mer, encore à ses débuts, nous avions un jour demandé quelques vers, à la fois comme souvenir d'amitié et comme témoignage d'affection envers notre Sainte. Il prit pour sujet la légende de Beaupré. Il y a de cela dix ans, et le poète a pu grandir ; mais nous gardons encore, tandis que lui l'a peut-être répudiée, cette page de sa vingtième année, écrite sur l'heure, sans travail, sans arrière-pensée de publicité,—disons tout : sur un rivage de Corse, les pieds baignés dans l'eau, tout comme autrefois Grégoire de Nazianze,—et nous nous permettons de la faire passer ici, au moins sous le voile de l'anonyme :

C'était vers seize cents.—Des marins de Bretagne
Quittaient la côte aimée et sa verte campagne,
Gardant au fond du cœur le trésor de leur foi.
Ils allaient conquérir, tout joyeux, à leur roi,
Quelques terres de plus dans la vaste Amérique
Et peut-être y fonder une jeune Armorique.
C'était au Canada qu'ils allaient s'établir,
Cette terre où Cartier, de la France à venir
Avait marqué la place. Ils voulaient de leur frère
Achever le grand œuvre, et donner à leur mère
Une fille de plus, fière de son amour,
Qui, pour payer son sang, l'aimerait en retour.

C'était là tout leur rêve ; et, bercés sur les flots,
Ils pouvaient sans danger se livrer au repos.
Car l'Océan paisible avait calmé ses ondes,
Et tout semblait sourire à ces chercheurs de mondes.
Longtemps le ciel serein, tout brillant à leurs yeux,

Longtemps aussi la mer, l'azur de ses flots bleus,
Furent le seul spectacle où se posait leur vue ;
Mais leurs regards chrétiens en déchirant la nue
Allaient chercher leur Dieu. Le cœur, faute d'encens,
Offrait à l'Eternel les notes de ses chants !
Et point on n'oubliait sainte Anne, la Patronne :
On la priait sur mer comme en terre bretonne.
Depuis un mois déjà nos joyeux matelots,
Doucement balancés sur les vagues des eaux,
Espéraient arriver sans tempête au rivage,
Et les bords signalés redoublaient leur courage.
Après avoir bravé sous le regard de Dieu
Le terrible Océan, tout deviendrait un jeu.........

Hélas ! ils se trompaient !......Sur le fleuve en délire,
Le vent et la tempête attendent le navire !
Il sont bientôt lancés sur la vague en fureur :
C'est en vain qu'à lutter ils redoublent d'ardeur ;
C'est en vain qu'à l'envi ils poussent vers la terre,
Car du fleuve toujours plus grande est la colère !
Il semble en se jouant briser tous leurs efforts,
Refuser en vainqueur l'approche de ses bords !
Les cris de désespoir remplacent l'allégresse ;
Ce n'est plus que tumulte et poignante tristesse ;......
La pâleur de la crainte a marqué plus d'un front ;......
Les matelots, hagards, se pressent sur le pont ;
L'eau vient tout envahir de son écume blanche,
Le vaisseau ballotté comme une frêle branche
A l'instant va couler.........

Tout à coup, une voix,
Par Dieu seul inspirée, a répété trois fois :
" Une église à sainte Anne ! "—A ces cris, l'espérance
Reluit sur tous les fronts de ces enfants de France,
Car sainte Anne est toujours la mère du Breton,
Et jamais en péril il n'invoqua son nom
Sans voir s'évanouir soudain tous les obstacles.
Pour lui sa main bénie a semé les miracles,
Et confiants, alors, ils tombent à genoux

En lui jetant ce cri : " Sainte Anne, sauvez-nous "...
....

Hymne reconnaissant et vivante prière,
On verra sur la rive un pieux sanctuaire
Le lendemain surgir, pour chanter à jamais
Le miracle touchant de la douce Patronne
Et devenir l'asile où, Mère toujours bonne,
Elle sèmera ses bienfaits !

Et depuis !......Pardonnez si je brise ma lyre.
Mais comment dans mes chants pourrais-je vous redire
L'ardeur de cet amour, ces splendeurs de Beaupré,
Ces foules à genoux et pleines d'espérance,
Rappelant à nos cœurs les beaux jours de la France,
Les jours de la plaine d'Auray [1] !......

M. l'abbé Casgrain, écrit au sujet de cette légende :

" La première chapelle de Sainte-Anne de Beaupré avait été construite plus près du fleuve que n'est l'église actuelle.

" D'après un manuscrit conservé au Séminaire de Québec, il paraît " qu'elle n'était que de colombage et large environ de quarante pieds [2]." C'est à cette première chapelle que doit se rapporter la tradition conservée par M. de la Tour : " Ce fut, dit-il, pour satisfaire la " dévotion des matelots, qui, presque partout, ont recours à cette " Sainte dans les dangers fréquents sur la mer, lui font des vœux " avec confiance, et apportent leurs offrandes à la première église de " ce nom qui se trouve à leur arrivée. Ils en ont souvent éprouvé " une protection particulière [3]."

" Ce passage, ajoute M. Casgrain, a probablement donné origine à la tradition d'après laquelle la chapelle de Sainte-Anne aurait été bâtie par des matelots qui, se voyant sur le point de périr, auraient promis de bâtir une chapelle à Sainte-Anne sur le rivage où ils aborderaient.

---

[1] Corbara, en Corse, octobre 1887. L'auteur veut rester inconnu.

[2] *Archives du Séminaire de Québec.* Note adressée à M. de Maizerets

[3] *Mémoires sur la vie de Mgr de Laval.*



Fig. 13. La bonne sainte Anne.
(Adaptation)

" Un bon nombre des habitants de la côte de Beaupré qui contribuèrent à l'érection de la première église, étaient des navigateurs, ou, selon l'expression de l'abbé de la Tour, " étaient des matelots." Etienne de Lessart, lui-même, qui donna le terrain de l'église, était navigateur [1]. Ce don peut avoir été fait par lui en reconnaissance de quelques secours inespérés dûs à l'invocation de sainte Anne, pendant ses courses sur mer."

Un article publié par le même abbé Casgrain dans le *Pèlerin* de 1891 est encore plus affirmatif que l'extrait précédent de son opuscule, et admet toute la légende telle que le poète vient de nous la raconter.

Ce qui est au moins très vraisemblable et qui d'ailleurs suffit pour justifier la légende, c'est le fait principal, à savoir : la construction de la première chapelle par des matelots. Telle est la tradition constante de Beaupré depuis des siècles, et l'un des premiers curés de Sainte-Anne (1670-1679), l'abbé Fillon, en a, dit-on, lui-même porté témoignage. La vieille église de 1660, qu'on a démolie, il y a quelques années, renfermait un grand nombre d'ex-voto emblématiques déposés là par des marins, à une époque reculée. Il s'en retrouve encore quelques-uns qui remontent à plus de cent cinquante ans ; tel, celui où se lit l'inscription suivante :

Ex voto :

LE NAVIRE LE SAINT-FRANÇOIS DE CANADA, DÉMATTÉ DE TOUS LES MATS,

Le 29 7bre 1732,

CAPITAINE, etc.

D'ailleurs, si on nous permet de pareils arguments, est-ce chose si rare sur mer qu'une tempête ? chose si extraordinaire aussi qu'un vœu à sainte Anne en pareille conjoncture, surtout quand on est Français et Breton ; qu'on a entendu parler dès l'enfance des merveilles d'Auray, et qu'on a peut-être soi-même, avant de s'embarquer, fait un pèlerinage à ce sanctuaire ? On sait le couplet :

C'est notre mère à tous : mort ou vivant, dit-on,
A Sainte-Anne, une fois doit aller tout Breton.

---

[1] *Journal des Jésuites*, p. 89.

On sait l'autre aussi :

De Sainte-Anne j'arrive,
Je viens de l'invoquer.
Adieu grève, adieu rive,
Car je vais m'embarquer [1].

Enfin, le vœu prononcé, et exaucé, qui ou quoi empêche de l'accomplir ?

***

QUELLE DATE ?

Ce point d'interrogation indique déjà par lui-même que nous ne possédons pas le bienheureux secret. Mais aussi bien, qui le possède, qui le possèdera ? Quand tout le monde ignore, on se console de ne rien savoir.

Ce qu'on peut affirmer en toute sûreté, c'est que, avant le milieu du dix-septième siècle, c'est-à-dire, presque aux origines de la Nouvelle France, une chapelle dédiée à sainte Anne, s'éleva sur la côte de Beaupré, à sept ou huit lieues en aval de Québec.

Ce qu'on peut affirmer, si M. Benjamin Sulte est un historien sérieux quand il donne des dates, autant qu'il l'est peu quand il parle des Jésuites, c'est que, en 1645, un Monsieur Le Sueur, dit de Saint-Sauveur, parce qu'il avait été curé d'une paroisse de ce nom en Normandie, était missionnaire, sur la côte de Beaupré [2]; première donnée à laquelle notre abbé Casgrain ajoute celle-ci, à savoir que : " Le premier prêtre qui offrit le saint sacrifice à Sainte-Anne de Beaupré, fut M. de Saint-Sauveur," et c'est le même sans doute que celui de M. Sulte.

Donc, au moins en 1645, c'est-à-dire six ans après le vœu exprimé par Anne d'Autriche, une *chapelle*, une *église* de Sainte-Anne—car tout est relatif—se bâtissait en la Nouvelle France.

Après Monsieur de Saint-Sauveur, c'est-à-dire en 1646, 1647 et 1648, les pères Jésuites Vimont et de Quen desservent la côte, à leur tour. En 1650, les premières concessions de terre y sont faites

---

[1] Voir le chapitre de la *Poésie* vers la fin.

[2] Sulte, *Hist. des Canadiens-Français*, t. II, p. 140, note

par le gouvernement français, et les colons viennent s'y établir en grand nombre, attirés, dit-on, par la richesse du sol, et nous croirions aussi, un peu par la clémence de " Madame saincte Anne ". Ainsi disait-on encore en ce temps-là.

La seconde chapelle (1657-60)

Ecoutons d'abord M. l'abbé Ferland, un homme qui fait foi et loi en histoire—et très prudent d'ailleurs, comme on va voir, sur la question d'origine du sanctuaire :

" Lorsque les premiers établissements se formaient à la côte de Beaupré, une modeste chapelle fut bâtie sur le rivage du Saint-Laurent ; ce fut probablement un souvenir du pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray en Bretague qui engagea les habitants du voisinage à demander qu'elle fût placée sous le patronage de la *bonne* sainte Anne. Dieu sembla, dès lors, répandre des grâces spéciales sur ceux qui visitaient l'humble sanctuaire.

" Malheureusement, la chapelle avait été placée trop près du fleuve ; les quelques pouces de terre qui couvraient le roc ayant été emportés par les eaux et par les glaces, il fallut songer à bâtir une église dans un lieu moins exposé aux inondations. M. de Queylus désigna le site de ce nouvel édifice dans l'automne de 1657, et dès le printemps suivant, les travaux de construction furent commencés. Terminée en 1660, l'église de Sainte-Anne a été depuis ce temps visitée, tous les ans, par de nombreux pèlerins, et les *ex-voto* suspendus à ses murs témoignent que la protection de la bonne sainte Anne n'a pas été moins efficace au Canada que sur les côtes de l'Armorique [1]."

Tels sont donc les faits. Ou bien, comme dit l'abbé Ferland, parce que la première chapelle, bâtie trop proche du fleuve, avait été ou aurait pu être emportée, soit par les grandes marées montantes, soit par les glaces ; ou bien encore, et plus probablement, parce que ses proportions très modestes étaient devenues insuffisantes pour la population toujours croissante, on voulut la remplacer par une construction plus solide et plus large.

---

[1] Ferland, *Hist. du Canada* (2 in-8°, Québec, 1882), t. 1, p. 437.

Pour favoriser ce dessein, Etienne de Lessart, un des habitants du Petit-Cap, offrit donc à M. de Queylus, qui remplissait alors les fonctions de curé dans l'église paroissiale de Québec, une terre de deux arpents de front et d'une lieue et demie de profondeur, située sur sa concession. Il ne mit d'autre condition à cette offrande, sinon que, dans la présente année 1658, on commencerait sans délai et l'on continuerait ensuite de bâtir une église en ce lieu. Cette proposition fut acceptée le 8 mars, et le 13 du même mois, M. Vignal fut délégué par M. de Queylus pour aller bénir l'emplacement de la nouvelle église. Ce fut le gouverneur-général de la Nouvelle-France, M. d'Ailleboust, qui vint lui-même en poser la première pierre.

Dès les premiers jours de cette construction, un habitant de la côte de Beaupré, nommé Louis Guimont, affligé de douleurs de reins, alla, par dévotion, placer trois pierres dans les fondements de l'église, et soudain se trouva guéri. Cette guérison devint l'occasion d'une autre plus frappante encore. Marie-Esther Ramage, femme d'Elie Godin, était atteinte d'une infirmité qui la tenait toute courbée depuis huit mois, et l'obligeait de se traîner péniblement à l'aide d'un bâton. Elle n'espérait plus pouvoir jamais recouvrer la santé par aucun remède humain, mais "sur le récit que lui avait fait son mari de la guérison de Guimont, elle se mit à invoquer sainte Anne, et au même instant, elle se trouva sur ses pieds, parfaitement droite et plus libre de ses mouvements qu'elle n'avait jamais été dans sa meilleure santé."

Ces guérisons furent suivies de beaucoup d'autres non moins remarquables opérées successivement dans la nouvelle église. En accréditant de plus en plus la dévotion envers sainte Anne, elles rendirent ce lieu de pèlerinage célèbre dans tout le Canada. On y accourut bientôt de tous côtés, et l'affluence était si grande, dès ces premières années, que, le jour de la fête de sainte Anne, comme l'assure M. Faillon, on y voyait jusqu'à mille et douze cents communiants, sans parler d'un très grand nombre de pèlerins qui s'y rendaient pendant le cours de l'année[1].

Une note adressée à M. de Maizerets, en 1686, et qui se con-

---

[1] Faillon, *Histoire de la Colonie française en Canada*, vol. II ; citation de M. Casgrain.

serve aux archives du Séminaire de Québec, attribue à une *image* de la Sainte ce concours extraordinaire, et ces cures merveilleuses. " Ce fut alors, dit le document (c'est-à-dire après la construction de la seconde église), que Dieu commença d'opérer des guérisons par l'Image miraculeuse de sainte Anne qui y fut mise vers l'an 1661 ou 62 ".

Tout comme le vieux document du notaire Audouart, cette " note " à M. de Maizerets nous a fait longtemps chercher, longtemps *désespérer*. Pensant d'abord que " image ", ici, voulait dire *tableau*, nous avions examiné en vain les vieilles peintures de Sainte-Anne de Beaupré, et nous étions arrivé à la conclusion que celle-là avait dû périr, avec tant d'autres, qui ont, comme nous le dirons mieux plus loin, pour jamais disparu.

Fort heureusement, à ce qu'il nous semble aujourd'hui, nous nous étions trompé.

Il y a quelques mois, pendant une de nos visites à Sainte-Anne de Beaupré, le Révérend Père Recteur nous montrait dans une armoire de la sacristie, une statuette en bois doré, si vieille, si bien dans le style du dix-septième siècle, ou si l'on veut, de notre colonie naissante, que nous nous sommes senti frappé au cœur, frappé au cœur doucement, comme on l'est par une révélation soudaine longtemps attendue.

Au dix-septième siècle, on disait encore " ymaige " pour toute œuvre d'art représentant une figure ou un personnage, et l'" ymaigier " était aussi bien un sculpteur, un orfèvre, un ciseleur quelconque, qu'un peintre en tableau. Alors donc, cette statuette que nous avions devant les yeux, certainement vieille d'au moins deux cents ans, n'était-ce pas l'*image* " qui avait été mise à Beaupré vers 1661 ou 1662 " ?

Nous invitons les connaisseurs à venir la visiter, et, en attendant que leur science détrône ou contredise notre " révélation ", nous continuerons à croire que l'ancienne " image à miracles " est restée parmi nous ; nous ferons des vœux pour qu'elle reprenne sa place d'honneur sur l'autel de la Sainte, et nous supplierons les Révérends Pères gardiens de cette relique de nous en donner au moins une gravure dans leurs *Annales*, puisque nous ne pouvons leur voler cette propriété d'une valeur infinie.

Les merveilles allaient donc se multipliant, et elles étaient parfois tellement frappantes, que, en 1668, dix ans seulement après la fondation de l'église, M. Thomas Morel, alors curé de l'endroit, crut devoir composer pour l'édification des fidèles, un recueil des' *Miracles de sainte Anne.* Une fois terminé, ce recueil fut soumis à Monseigneur de Laval, premier évêque de Québec, qui l'examina et le trouva conforme à la vérité. A son approbation, le prélat ajoutait ces remarquables paroles : "Nous le confessons, rien ne nous a aidé plus efficacement à soutenir le poids de la charge pastorale de cette Eglise naissante, que la dévotion spéciale que portent à sainte Anne tous les habitants de ce pays, dévotion qui, nous l'assurons avec certitude, les distingue de tous les autres peuples [1]."



Fig. 14. Mgr de Laval.

Le recueil de M. Morel a été publié par les *Relations des*

---

[1] Cum opera Dei revelare honorificum non ignoremus, omnibus et singulis quorum interest notum facimus, quod ea omnia quæ in hoc libello idiomate gallico a D. D. Thomâ Morel, parochi vices gerente in ecclesia S. S. Annæ prope Quebecum in plaga, vulgo De Beaupré, nobis porrecto, sint veritati omnino conformia, necnon sufficienter et debite a nobis examinata, ut proindè ad excitandam fidelium devotionem erga sanctissimam Christi aviam et Dei genitricis matrem ubique terrarum proponi possint : quarè idipsum auctoritate nostrâ episcopali et ordinariâ per præsentes litteras approbamus et confirmamus, confitentes insuper nihil nobis efficacius unquam accidisse ad ferendum hujus nascentis ecclesiæ Pontificatum quam specialem devotionem quâ omnes hujus regionis incolæ in divam Annam feruntur, et quâ a cæteris populis eos distingui pro certo affirmamus.

Datum Quebeci in Seminario nostro episcopali, die vigesima quinta junii, anno millesimo sexcentesimo octogesimo, sub sigillo nostro et secretarii nostri subscriptione.

Franciscus, primus Quebecensis episcopus.

De mandato Illustrissimi et Reverendissimi D. D. Quebecensis Episcopi.

Francheville.

Aux Archives du Séminaire de Québec.

Jésuites [1]; par M. l'abbé Casgrain, dans son opuscule, avec addition de miracles plus récents ; puis de nouveau, d'après le manuscrit original, par les *Annales de Sainte-Anne de Beaupré*, en novembre et décembre 1878. Si connu qu'il soit, nous croyons devoir en citer au moins la préambule. Il s'ouvre par un VIVE JESUS, écrit en grande lettres, et débute comme il suit :

" Comme Dieu a toujours choisi quelques églises spécialement entre les autres, où, par l'intercession de la sainte Vierge, des anges et des saints, il ouvre largement le sein de ses miséricordes, et fait quantité de miracles qu'il n'opère pas ailleurs ordinairement, il semble aussi qu'il a voulu choisir en nos jours l'église de Sainte-Anne du Petit-Cap, pour en faire un asile favorable et un refuge assuré aux chrétiens de ce Nouveau-Monde, et qu'il a mis entre les mains de sainte Anne un trésor de grâces et de bénédictions qu'elle départ libéralement à ceux qui la réclament dévotement en ce lieu. C'est assurément pour cette mesme fin qu'il a imprimé dans les cœurs une dévotion singulière et une confiance extraordinaire en cette grande sainte. Ce qui fait que tous les peuples y recourent, dans tous leurs besoins, et qu'ils en reçoivent des secours singuliers, très signalés et très extraordinaires, comme nous le voyons dans les miracles qui s'y sont opérés depuis six ans. Ce n'est pas mon dessein de les rapporter ici tous, mais seulement quelques-uns des plus considérables, pour satisfaire à la piété des personnes qui l'ont souhaité de moy. Je le fais d'autant plus volontiers, qu'ayant esté témoin oculaire, ou très bien informé de ces choses, je les dirai avec plus de certitude."

La Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, fondatrice des Ursulines de Québec, rend aussi témoignage de ces miracles, dans une lettre écrite à son fils, le 30 septembre 1665 : " A sept lieues d'ici, il y a un bourg appelé le Petit-Cap, où il y a une église de sainte Anne dans laquelle Notre-Seigneur fait de grandes merveilles en faveur de cette sainte mère de la très sainte Vierge. On y voit marcher les paralytiques, les aveugles recevoir la vue, et les malades de quelque maladie que ce soit recevoir la santé [2]."

---

[1] *Relations* de 1667, p. 29 ss. ; autre récit de miracle, *Relations* de 1665, p. 18.

[2] *Lettres de la R. M. Marie de l'Incarnation* (édit. Richaudeau, 2 in-8°, Casterman, 1876), t. II, p. 310.



Fig. 15 . Vén. Marie de l'Incarnation.

De même en 1667, le P. Le Mercier, alors supérieur des missions de la Nouvelle-France, constate dans les *Relations*, les merveilles qui s'opèrent journellement à Sainte-Anne, et " de si heureux commencements lui font espérer que Dieu, par l'intercession de sainte Anne, comblera, en ce saint lieu, de mille bénédictions tout ce nouveau pays du Canada."

En 1668, une précieuse relique de sainte Anne fut envoyée par le chapitre de Carcassonne à Monseigneur de Laval. L'authentique nous fait savoir que, "le 23 avril de cette année, le chanoine Murath, syndic de l'antique et sérénissime chapitre de Carcassone a, par devant témoins, détaché une parcelle de la main sacrée de sainte Anne, objet, depuis longues années, de la vénération des fidèles dans l'église de ce chapitre ; qu'il a enfermé cette relique dans un reliquaire d'argent en forme de bras, et l'a enveloppée d'un merveilleux tissu de couleur blanchâtre, ni laine, ni soie, mais d'un caractère mitoyen, lequel était religieusement conservé par le chapitre comme une chose sacrée ; qu'il a remis cette parcelle, recouverte du dit précieux tissu, entre les mains du révérend Père Claude Hugon, recteur du collège de la Compagnie de Jésus à Carcassonne, pour être par le Révérend Père Henri Nouvel de la même Compagnie, homme dont le zèle et la piété sont de tous parfaitement connus, transportée dans la Nouvelle-France qui est appelé Canada, ou pour qu'il prenne soin de l'y faire transporter en sûreté [1]."

Le 12 mars 1670, Monseigneur de Laval fit don de cette insigne relique à Sainte-Anne de Beaupré, engagé qu'il y était, comme il le

---

Voir le texte original dans le chapitre des *Reliques*, une note.

dit lui-même, par la renommée de cette église, dans laquelle plusieurs miracles ont été opérés par l'intercession de la bienheureuse Anne [1].

A ce premier don, l'évêque de Québec ajouta plus tard un reliquaire d'argent orné de pierres précieuses, et deux tableaux, peints par le frère franciscain Luc Lefrançois.



Fig. 16. LEBRUN.

D'ailleurs, de riches présents arrivaient encore au sanctuaire pour honorer la Sainte. Par exemple, qui n'a vu, ou du moins n'a voulu voir à Sainte-Anne, la fameuse " chasuble d'Anne d'Autriche ", ainsi nommée parce que la Reine elle-même, l'aurait brodée de ses mains ? Pieuse tradition à laquelle on est tenté de donner créance, quand on sait ce que nous disions ailleurs, c'est-à-dire la vraie dévotion de cette chrétienne femme envers sa sainte patronne. Quoi qu'il en soit, ce bel ornement à flèches rouges, blanches et noires, richement galonné d'or et d'argent, garde toujours, malgré son cachet antique, un caractère de royale simplicité qui ne va pas mal à " Madame saincte Anne ", comme du reste à une " Fille de France ". On le revêt encore aux grandes solennités.

Ce grand exemple de foi et de dévotion fut imité par le marquis de Tracy, vice-roi de la Nouvelle-France. Menacé de périr dans un naufrage, il avait fait vœu, si sainte Anne le sauvait du danger, de lui faire une généreuse offrande. Il la fit et le temps l'a respectée. C'est un tableau peint, dit-on, par le célèbre Lebrun, et représentant sainte Anne, Notre Dame et deux pèlerins. Au bas du tableau, on voit les armes du donateur.

A quelque temps de là, une lampe d'argent était présentée par M. de la Chenaie en action de grâces pour un bienfait signalé, et un grand tableau de dix pieds de hauteur, par M. de Dombourg.

---

[1] Mandement relatif à cette relique dans le même chapitre.



Fig. 17. Tableau attribué à Lebrun.

*
* *

Deux autres souvenirs de ce passé lointain ont inspiré à une femme-auteur du Canada une de ses meilleures pages, et nous la recueillons comme un nouvel hommage à notre Sainte, ajouté à ceux-là mêmes dont elle parle si bien :

" Parmi tous les pèlerins, il en est deux surtout auxquels j'aime à songer : c'est mademoiselle de Bécancour et d'Iberville.

" Le vaillant, toujours victorieux, disait avoir reçu des faveurs signalées de la bonne sainte Anne. Etait-ce pendant ses courses aventureuses à travers la Louisiane, ou pendant sa merveilleuse carrière de marin, que la patronne des Canadiens avait étendu sur lui sa main protectrice ?

" Je l'ignore. Mais j'ai vu avec un singulier plaisir le crucifix donné par le héros dont les exploits seraient invraisemblables dans un roman.

" Ce crucifix d'argent massif et d'un beau travail, porte gravé : *donné par d'Iberville*, et la date 1700. Jusqu'à ces années dernières, il ornait le tabernacle du maître-autel.

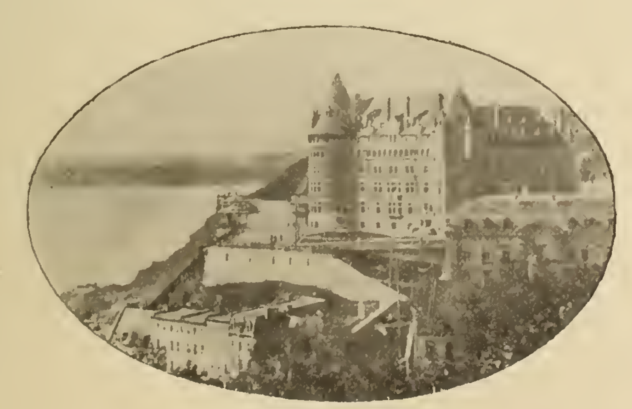


Fig. 18. Où fut le château Saint-Louis.

" L'ex-voto de mademoiselle de Bécancour se conserve dans la vieille église. C'est un tableau où elle s'est fait peindre aux pieds de la bonne sainte Anne.

" Fille du baron Robineau de Bécancour, riche et puissant seigneur de Portneuf, Marie-Anne avait été l'une des habituées du château Saint-Louis, et très entourée, très adulée par les élégants du jour.

" Avant d'entrer au monastère des Ursulines, en 1689, elle vint ici mettre sa vie religieuse sous la protection de la *Sainte à miracles*.

" Tenait-elle au monde par la frivolité des habitudes ? ou par quelque lien plus douloureux à briser ?

" Redoutait-elle l'austérité du cloître ? la faiblesse de son cœur ? la dangereuse douceur des souvenirs ?

" Voilà ce que je me demandais avec un sympathique intérêt, et, me trouvant seule dans la chapelle, j'entrai dans le sanctuaire pour mieux voir le tableau placé à la droite de l'autel.

" Mademoiselle de Bécancour est peinte à genoux, les mains jointes. Sa robe grise très simple tombe autour d'elle en larges plis. Un léger bonnet de dentelle couvre à demi ses beaux cheveux blonds, coupés courts et bouclés tout autour de la tête. Dans le regard qu'elle lève vers sa céleste patronne, il y a une expression d'ardente supplication.

" Mais ce pur et profond regard avait déjà pénétré bien des choses, et l'on sent que la noble fille a préféré sans peine aux réalités les plus séduisantes les promesses de la foi.

" Ce facile détachement, cette attraction céleste, étonne toujours un peu dans la vive jeunesse d'ordinaire si éprise du présent, si ignorante de la vie.

" Qui donc ", écrivait Montalembert, songeant à la vocation de sa fille, à la joie de son sacrifice, "qui donc lui avait appris qu'il n'y a pas d'amour sur la terre ? "

" Marie-Anne de Bécancour, d'après l'histoire des Ursulines, mourut le jour même de la fête de sa bienheureuse patronne, le 26 juillet 1743 [1]."

LES SAUVAGES

A la date qu'on vient d'indiquer, le culte de la Sainte avait fait dans toute l'étendue de la Nouvelle France, de merveilleux progrès. De nouveaux sanctuaires s'étaient élevés sur divers points, d'une extrémité à l'autre du pays, au Lac Champlain, par exemple, à

---

[1] Laure Conan, dans les *Nouvelles Soirées canadiennes*, 1885.

Montréal, à Détroit, à Yamachiche, à Sainte-Anne de la Pérade, à Varennes, et parmi eux, quelques-uns étaient déjà fort anciens.

L'histoire chronologique de cette dévotion, s'éloignant ici de Beaupré, s'arrêterait avec complaisance à chacune de ces chapelles ou de ces églises nouvelles, et nous montrerait dès à présent la magnifique expansion de la "Grande Sainte-Anne du Nord". Mais avons-nous tort, quant à nous, de sacrifier la chronologie à d'autres intérêts, et de différer, jusqu'après l'histoire du pèlerinage de Beaupré, l'histoire de sa filiation ?

En histoire, toute méthode a ses inconvénients.

Quoi qu'il advienne, telle était donc, au premier siècle de la nationalité canadienne, la dévotion des colons envers sainte Anne.

La dévotion des indigènes, convertis à la foi, n'était pas moindre, et nous ne savons quoi qui ressemble à de la tendresse la rend plus touchante encore. Depuis l'abbé Casgrain, tous ceux qui ont écrit sur le sanctuaire de Beaupré, jusqu'aux protestants, comme Mc-Donald Oxley, contemplent avec admiration "ces deux longues processions de canots d'écorce, l'une remontant, l'autre descendant le fleuve, et leurs rameurs, naguère barbares, accompagnant de pieux cantiques les coups vigoureux des avirons. Des solitudes et des forêts de l'Ouest, de la Gaspésie aux rivages battus par l'Océan, des caps les plus reculés du golfe Saint-Laurent, des bords stériles de la Baie d'Hudson et des rivages plantureux des Grands Lacs, les *peaux-rouges* attirés par les prodiges dont ils avaient ouï parler, arrivaient en foule au point de dépasser par le nombre leurs frères au *visage pâle* [1].

Ainsi, chaque année, ils venaient, au jour de la fête du 26 juillet ; et ce jour-là, sur le rivage de Sainte-Anne, tout un village de cabanes sauvages se dressait comme par enchantement, pour abriter ces devots pèlerins. "Telle était, dit l'histoire locale, la vénération de ces pieux enfants des bois pour la bonne Sainte-Anne du Nord, qu'un grand nombre d'entre eux se rendaient à genoux en récitant des prières, des bords de la grève jusqu'au seuil de l'église. Et, comme leurs cœurs étaient délicieusement émus en touchant l'enceinte vénérée ! comme ils baisaient avec amour le

[1] The *Cosmopolitan Review*, New-York.

parvis sacré, et l'arrosaient de larmes brûlantes! Alors on entendait une suave et naïve mélodie monter vers la voûte du temple : c'étaient les voix toujours si belles des bons sauvages, qui chantaient, dans leurs langues, les louanges de la patronne chérie ; qui imploraient son assistance pour obtenir quelque grande faveur, la guérison d'un être chéri, la cessation d'un fléau ; ou qui la remerciaient avec effusion pour quelque grâce signalée, obtenue par l'intercession de la grande Sainte. "



Fig. 19. Sauvage en priere.

Faut-il en finir là ? Laissons parler un des anciens de la littérature canadienne, un homme dont les vertus privées, autant que son talent d'écrivain, nous font regretter la perte : M. J.-C. Taché.

" Ils passent sans cesse, les pèlerins ; leur nombre est immense, mais cette réunion de tant de douleurs n'a point de clameuses lamentations, et ce concours de tant de joies n'a pas de bruyants éclats ! Ils sont par milliers ; mais ils seraient par millions, que la paix de cet asile n'en serait point troublée ; car les seuls bruits qu'on entend dans le silence de ce lieu, sont les chants de pieux cantiques et le doux murmure de la prière.

" Mais quels sont donc ceux-là, qui tranchent sur les autres par leurs traits et leurs costumes ?

" Ce sont les premiers enfants du sol, les membres des tribus converties à la foi !

" Remarquez-vous, au milieu d'eux, ces deux nobles vieillards ? C'est le chef des Micmacs et sa femme. Ils sont venus seuls dans leur canot d'écorce, malgré la distance. Ils sont âgés, et cependant ils sont partis sans se munir de provisions ! De Ristigouche ici, ils

ont demandé leur nourriture à l'aumône, de poste en poste. Ils ont jeûné tous les jours, durant ce long voyage, et prié continuellement.

" Savez-vous ce qu'ils viennent demander à sainte Anne ?

" Ils viennent la prier de leur permettre d'établir à Ristigouche un pèlerinage à la bonne sainte Anne, et de vouloir bien aider leur tribu du secours de son intercession dans l'exécution de ce projet.

" Ils représentent que les Micmacs viennent bien, de temps en temps, à la bonne Sainte-Anne-du-Nord, mais que tous ne peuvent pas venir : ils demeurent si loin, si loin ; tous cependant voudraient invoquer leur bonne patronne dans une église portant son nom. Eux sont venus cette fois, pour et au nom de la nation entière, demander cette faveur !

" Sainte Anne a exaucé les Micmacs, comme elle en a exaucé bien d'autres [1] ! "

*
* *

Exaucés une première fois, les Micmacs l'ont été une seconde fois.

Là-bas, au Cap-Breton, à l'extrémité sud du lac Bras-d'Or, est une île qu'on appelle *Chapel Island*, à cause de la jolie chapelle qui

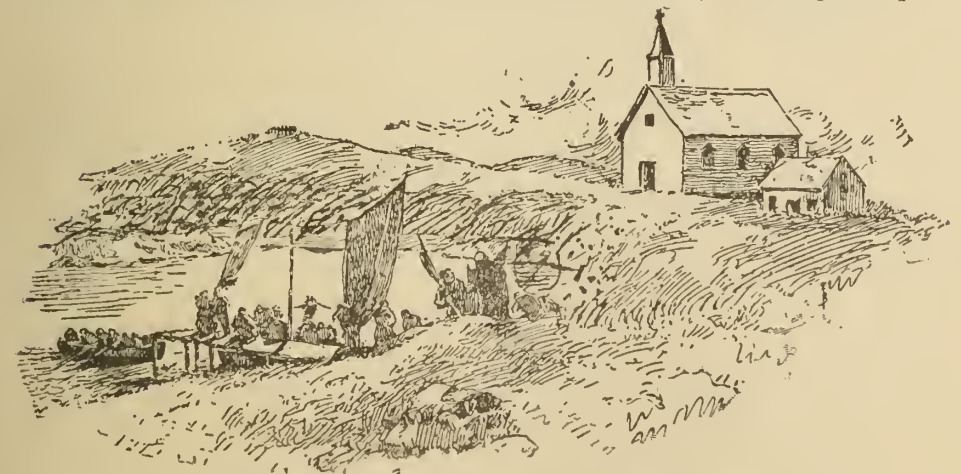


Fig. 20. Sainte-Anne de Chapel-Island, au Cap-Breton. (Micmacs).

s'y voit. Cette île, avec une portion de la terre ferme située vis-à-

---

[1] J.-C. Taché, *Forestiers et voyageurs.*

vis, compose une des " Reserves sauvages " de la Nouvelle-Ecosse. La chapelle est dédiée à sainte Anne, et depuis longtemps, un pèlerinage s'y est établi. Encore aujourd'hui, ce qui reste de l'ancienne tribu autrefois puissante des Souriquois ou Micmacs, s'y rend en masse aux approches de la fête de sainte Anne, et célèbre ce joyeux anniversaire avec tout l'éclat de jadis.

La fête dure une semaine, parfois dix jours, et la dévotion s'y entremêle de jeux et de réjouissances qui attirent un grand nombre de visiteurs *au visage pâle*, venus des villages voisins, et souvent de très longues distances.



Fig. 21. Procession, le jour de la fête.

Un militaire poète, le colonel Hamilton, a raconté en beaux vers anglais, cette grande et intéressante festivité. Protestant de fait, mais catholique de cœur, il admire cette foi vivace et naïve du sauvage ; il la décrit avec attendrissement, et nous-même ne pouvons nous défendre de l'écouter.

(Traduction) :

Par essaims de canots, à grands coups d'avirons,
Flottille dassant sur le large Bras-d'Or,
Ou sur des barges plus solides, avec rames et voiles,
Equippées et appareillées à la manière des blancs,
Ils sont venus de mainte bourgade sauvage, de loin ou de près,
Les privilégiés de ces tribus nomades,
Portant des noms très harmonieux en leur doux langage.

Ils sont venus des rivages brûmeux de Malagwatchkit ;
D'où Benacadie et Eskasoni
Confondent leurs côteaux avec le ravin de Tweedmooge ;
De Wagamatkook dont les eaux roulent sur des sables d'or ;
De Whykomagh—doux nid qui s'abrite au flanc des collines ;
De Boularderie, et de Sainte-Anne à la ceinture de
[montagnes,
Et du pied des hauteurs solitaires de Victoria,
D'où Ingonishe baigne ses pieds dans l'Océan,

Et de maint vallon, et de maint cours d'eau, et de maint
[rivage,
Tous très chers à ces noirs enfants du sol,
Surtout à cette heure où leurs races à-demi éteintes se
[donnent comme un dernier rendez-vous.
Ils sont tous venus, hommes et femmes, têtes blondes ou
[têtes blanches,
Depuis le vieux radoteur éclopé, jusqu'au bébé nouveau-né ;
Tous à genoux pour célébrer la fête de bonne sainte Anne,
Et au milieu de la fête, ils tiennent grand conseil, comme au
[temps jadis,
Quand de graves entreprises attendaient la dernière parole
[des anciens [1].

---

[1] In swarms of arrowy canoes they came—
Flotillas dancing o'er the wide Bras-d'Or,
And bark more ponderous, with sail and oar,
Equipped and managed with the white man's skill—
From many and Indian Village near and far,
The favoured of their frequent shifting homes ...

From Malagwatchkit's mazy shores they came ;
From where Benacadie and Eskasoni
Are linked by hill and shore to deep Tweedmooge ;
From Wagamatkook's stream of golden sands,
Whykokomagh, sweet nestling midst its hills—
And Boularderie, and moutain-girt St Anne's—
And where, beneath Victoria mountains lone
Looks Ingonishe upon the ocean main ;
And many other dell, and stream and shore,
To those dark natives of the soil most dear,
In this last stronghold of their fading race.

There come the old and young of either sex

Il paraît que, en effet, ce conseil de la tribu s'entoure d'une imposante solennité. On y pense longtemps d'avance, les femmes surtout, parce que là, devant le chef, les capitaines et les prêtres, toutes les questions en litige, affaires de ménages, griefs quelconques, doivent être réglées pour au moins douze mois,—ce qui est bien quelque chose. Un témoin oculaire a entendu le grand chef faire appel au respect dû aux anciennes coutumes et traditions ; il a vu tous les inférieurs attentifs, émus, silencieux, comme pénétrés à fond du sérieux de la cérémonie. Tous ensemble, le matin, ils ont invoqué sainte Anne, et maintenant c'est en sa présence qu'ils délibèrent et décident de tout ce qui les intéresse [1].

" De braves gens, ces Micmacs du Cap-Breton ", dit le juge protestant Haliburton [2].

Et le pasteur de l'endroit dit, lui, bien davantage : " Tous nos Indiens sont catholiques, humbles, honnêtes, très bons. En général, leurs églises sont dédiées à sainte Anne, car ils n'oublient pas que cette Sainte fut donnée pour patronne à leurs ancêtres par les premiers missionnaires [3] ".

From tottering dotard to the new-born babe—
All bent to keep the feast of Good saint Anne,
And still grave council hold, as in the past,
When deeds momentous waited on their words.

P. S. Hamilton, *The feast of St. Anne, and other Poems*, in-8o, 2e ed., Montréal, 1890. Cette pièce est accompagnée d'une note que nous avons traduite en substance plus haut :

Chapel Island, so named from the Indian R. C. church erected upon it is prettily situated just within the most southern arm of Bras d'Or Lake, and about seven miles from St Peters, in the Island of Cape-Breton.... This chapel Island with a tract of the opposite mainland, comprises one of the "Indian Reserves" of Nova Scotia. Here—and, the author believes, here alone, troughout the maritime Provinces, if not troughout Canada, the feast of S. Anne is still celebrated by the Indians of unmixed race, what remains of the once powerful Souriquois or Micmac tribe, with somewhat of its pristine *éclat*. The spor and festivities customary on the occasion are usually kept up for a week, or ten days a are witnessed, or participated in by large number of white-skinned visitors fro the neighbouring settlements, and often from remote distances. p. 107. L'auteur se trompe quand il dit : "Here alone...."

[1] Voir un article du *Donahoe's Magazine*, intitulé *St Ann's day among the Micmacs*.

[2] Hon. J. C. Haliburton, *Nova Scotia*, t. II, p. 250.

[3] R. D. MacLeod, *Hist. of the dev. to the B. V. M. in N. America*, (Boston, in-8o, 1880, p. 245.

Ainsi, depuis deux siècles, les enfants des bois font fête à la Sainte, et si nous avions le temps de parcourir le continent, nous retrouverions partout la même piété, jusque dans les forêts du Dakota et de l'Alaska.

***

Revenons à Beaupré, d'où nous avions promis de ne pas nous éloigner, et qu'on nous pardonne, en faveur des sauvages, cette course à travers bois.

La troisième église.

La deuxième église de Sainte-Anne, construite, comme nous avons dit, de 1657 à 1660, ne pouvait déjà plus, vingt ans plus tard, contenir la population. En 1694, M. Herbery, qui desservait alors la paroisse, la fit agrandir et fit faire le clocher.

Ainsi elle vécut jusqu'à l'année 1787, époque où on la reconstruisit presque totalement. Les murs furent jetés à terre et refaits depuis la porte de la sacristie jusqu'à l'angle que faisait le rond-point avec les chapelles. En somme, c'était une nouvelle église, la troisième depuis la naissance du pèlerinage.

Celle-là, nous l'avons vue, et nous avons le regret de ne plus la voir, telle qu'elle était, assise au pied de la colline, entourée de grands arbres qui l'abritaient, avec ses vieux murs blanchis à la chaux et son pignon gothique, avec l'ensoleillement de juillet et toute cette foule à genoux, qui, faute de trouver place dans l'enceinte, en emplissait les abords. C'était étroit, petit, antique, mais pieux, et la piété grandissait à la pensée que depuis deux siècles tant de prières étaient montées du même endroit vers la Sainte à miracles.

Ici, l'illustre et saint évêque dont le nom resplendit dans les annales primitives du Canada, les vaillants soldats, les vice-rois fiers et belliqueux, les pieux et gentils barons de France, avaient ployé le genou, humbles croyants pleins d'espoir, aussi bien que le pauvre marinier dont la barque se balançait au dehors, sur les eaux houleuses du Saint-Laurent.

Et c'est pourquoi, nous aussi, avec ou après tant d'autres, nous regrettons qu'on n'ait pas trouvé moyen de conserver cette vieille chapelle. Elle s'en allait en ruines, mais les ruines sont réparables,

et si elles ne le sont pas, tant mieux ! elles gardent alors tout l'attrait et toute la poésie des ruines.

Si, comme disait Monseigneur Gerbet, "il faut avoir déjà un passé à soi pour goûter toutes les émotions que nous rend le passé des peuples[1]", ne pouvait-on pas garder ce vieux monument pour ceux au moins qui ont du passé ou qui ont vécu double ? N'était-ce pas assez déjà qu'un si grand nombre d'*ex-voto* du dix-septième et du dix-huitième siècle eussent disparu ? La question d'esthétique ou de goûts archaïques mise de côté, il reste l'histoire, et l'histoire, elle, a besoin de documents matériels pour s'appuyer et s'affirmer.

Qui sait si, dans cinquante ans, quand l'œuvre de destruction se sera continuée et que les monuments seront devenus plus rares encore, on ne se prendra pas à douter de l'ancienneté du pèlerinage de Beaupré et de la dévotion à sainte Anne en Canada[2] ?

A part l'ouvrage très court de l'abbé Morel, il n'existe pas, que nous sachions, une chronique écrite des miracles de la Sainte, mais il en y avait une autre, à pages nombreuses et bien autrement éloquentes, dans ces pieux souvenirs que la reconnaissance avait accumulés en cette vieille chapelle, et qui sait encore, si eux disparus, tant de grâces précieuses obtenues depuis les commencements de l'histoire du Canada, ne passeront pas plus tard, au Canada même, pour de pieuses légendes destinées à soutenir la ferveur des simples[3] ?

---

[1] Gerbet, *Esquisse de Rome chrétienne*, t. II, p. 444.

[2] "En 1768, du 1er janvier au 15 avril, il ne vint pas moins de 400 pèlerins à la Bonne Sainte-Anne, d'après le témoignage de M. Hubert, alors curé de cette paroisse." Casgrain, *Op. cit.*

[3] Autres que nos regrets personnels :

"Mais pourquoi a-t-on démoli, à Sainte-Anne de Beaupré, le vénérable temple, témoin d'un autre âge, vieux de deux cents ans et plus, que le temps avait respecté et qui avait vu naître et grandir cette dévotion générale de la province tout entière à la mère de Marie ? On l'a remplacé par une jolie église neuve, qui manque par conséquent de souvenirs. On aurait pu construire celle-ci sans abattre celle-là.

"C'est comme une manie de destruction qu'on a, dans notre pays. Une église de deux cents ans en Amérique, cela vaut une église de douze cents ans en Europe. Or, allez voir si on démolit de ces monuments dans le vieux monde. Ce sont ces vestiges des temps anciens qui font la richesse artistique d'une nation, qui sont comme ses "portraits d'ancê-


Fig. 22. Reconstruction. de l'ancienne église

Soyons juste pourtant.

Avec les matériaux de l'ancienne chapelle, on en a reconstruit une nouvelle, à peu près dans le même genre que son aînée, et un certain nombre d'anciens *ex-voto* s'y conservent encore. Au moins ceux-là, Dieu veuille qu'ils soient gardés pour la génération prochaine, et qu'elle voie comme nous, à côté du tableau dont nous avons parlé ci-dessus, cette statue de la Vierge portant comme inscription au piédestal : " VŒU FAIT PAR L'ÉQUIPAGE DE LA SAINTE-ANNE, 1700" ; et cette autre toile toute petite, mesurant à peine vingt-quatre pouces sur douze, et nous faisant lire, au-dessous d'une apparition de sainte Anne à des naufragés :

" EX VOTO. J. B. Aucler, Louis Bouvier, Marthe Feuilleteau,

---

tres", les marques matérielles de son ancienneté, de sa gloire nationale ou de sa foi religieuse."—(*Le Courrier du Canada*, août 1882.)

" L'église de 1676, fut le rendez-vous des pèlerins durant deux siècles, quand, elle aussi, commença à sentir les ravages du temps et de la sévérité du climat canadien. On regrette toutefois qu'on n'ait pas trouvé moyen de préserver cet antique monument consacré par les prières et la reconnaissance de plusieurs générations de fidèles. Les antiquités ne sont que trop rares dans le Nouveau Monde ; et même deux siècles suffisent pour donner un parfum de vétusté plein de charmes pour ceux que dégoûte la nouveauté de toute chose. A ces derniers il reste *un soupçon* de consolation dans la petite chapelle située un peu au-dessus de la basilique actuelle, et qui porte un certain air d'antiquité en dépit de son architecture moderne." McDonald Oxley, dans le *Cosmopolitan*.

" Faut-il qu'on ait tant rajeuni la vieille église ? On a beau me dire qu'elle s'en allait en ruines, qu'on l'a rebâtie au même endroit, sur le même modèle et avec les mêmes pierres, je la voudrais telle qu'elle était, avec le pénétrant parfum de la prière, avec ses murs noircis par les ans et son pavé usé par les pèlerins.

" Si dépoétisée qu'elle soit, on aime encore à la visiter, à y évoquer la vive présence du passé.

" Là, tant de malheureux sont venus s'agenouiller ! là, tant de larmes ont coulé ! larmes bien douces souvent, car la joie, la reconnaissance et l'amour font pleurer."

Laure Conan, *loc. cit.*

tous 3 sauvés, Mna. Chamar, âgée de 21 ans, Margte. Champagne, âgée de 20 ans, un jour, toutes deux noyez, ce 17me juin 1754, à 2 heures du matin, tout 5 dans ce triste état se recommandant à la bienheureuse Ste Anne."

Soyons plus juste encore, même indiscret, et disons que c'est le vœu des Révérends Pères Rédemptoristes de reconstruire la vieille Sainte-Anne telle qu'elle était il y a vingt ans, et que nous la montre la gravure que nous en avons donnée au frontispice de cette étude. Belle pensée, mais cette imitation de vieux pignon gothique, et de vieux style, et de vieille chaux décrépite, et cette imitation de vieux plancher qu'on ne se donnera sans doute pas la peine de creuser avec ses genoux, sera-ce, cela, la tant vieille chapelle, de "la bonne Sainte-Anne du Nord ?" Hélas ! il n'y a peut-être rien à faire.

Quatrième et cinquieme église.

Nous disions que, dans ces derniers vingt ans, la vieille église deux fois centenaire menaçait ruine, et que la foule toujours croissante des pèlerins ne trouvait plus place dans son enceinte.

Vers 1871, on entama des négociations en vue de doter, cette fois, la "bonne Sainte-Anne" d'un monument grandiose. Le 12 mai 1872, les évêques de la Province de Québec publièrent une lettre pastorale collective invitant les fidèles à faciliter selon leurs moyens cette entreprise. La paroisse de Sainte-Anne, malgré le petit nombre de ses familles, souscrivit généreusement la somme de seize mille dollars, ce qui permit de poser dès juin de la même année, les fondements du nouveau sanctuaire.

En même temps, des contributions arrivaient de toutes les parties de la Province ; les pèlerins venaient plus nombreux que jamais, apportant leurs offrandes pour la bonne Sainte, et en quatre ans, un grand édifice, un colosse à côté de l'ancien, mesurant cent cinquante pieds de longueur, s'était élevé de terre. En 1876, deux cents ans après l'érection de l'ancienne église, la nouvelle—non pas pourtant la dernière—était bénie solennellement, au milieu d'un concours immense de fidèles, par Monseigneur l'Archevêque de Québec.

Cette même année, un indult de Pie IX, en date du 7 mai, déclarait sainte Anne patronne de la Province de Québec, comme depuis longtemps saint Joseph avait été déclaré patron de tout le Canada [1].

Les cent-cinquante pieds donnaient de l'espace, mais cinq ans avaient à peine passé que déjà ils ne suffisaient plus. On construisit des bas-côtés, en couvrant à mi-hauteur de magnifiques murs en grand appareil avec les pilastres qui s'y accolaient, ce qui, sans doute, gâtait le monument, mais donnait du coup quatorze chapelles en plus, et place pour un surcroît d'au moins mille personnes.

Ces travaux finis, les frais généraux de la construction s'élevaient à quatre-vingt dix-huit mille dollars. Deux années se passent encore, et de nouveau, la foule des pèlerins grandissant toujours, il n'y a plus pour ressource que de démolir la façade et de la refaire cinquante pieds plus en avant. On l'a fait, et l'édifice, qui est encore trop petit, et qu'il faudra peut-être rebâtir avant dix ans, mesure, en attendant, deux cent pieds de longueur sur quatre-vingt-cinq de largeur, en comptant dans cette largeur, les chapelles des bas-côtés. Ces chapelles sont au nombre de vingt-deux, et, disons-le en passant, la plupart très belles.

---

1 BEATISSIME PATER.

Archiepiscopus et Episcopi Provinciæ Quebecencis, in Canada, ad pedes Sanctitatis Vestræ provoluti humillime postulant ut a Sanctitate Vestra concedatur S. Anna tanquam specialis Patrona ejusdem Provinciæ tum ecclesiasticæ tum civilis cum officio primæ classis et octava, et solemnitate in dominicâ proximiori, sine tamen præjudicio tituli quem jam ab anno 1624 habet S. Joseph, Sponsus B. M. V., tanquam Patronus totius Canadensis regionis.

Ex Audientia SSmi, die 7 Maii 1876.

SSmus D. N. Pius div. Prov. P. P. IX, referente me infrascripto S. C. de Prop-da Fide pro-secretario, benigne annuere dignatus est pro gratia juxtà petita.

Datum Romæ ex ædibus S. C. die et anno ut suprà.

[L. S.] (Signature) J. B. AGNOZZI, *P. Secret.*

Pro vero apographo, C. A. MAROIS, Ptre,

Subsec-rius Archidioc. Quebec.

Un mandement des évêques de la Province de Québec du 1er juin 1877 a promulgué cet indult.



Fig- 23. La colonne aux miracles.

Le vaisseau, lui-même, n'a rien perdu aux modifications qu'il a deux fois subies, et quoiqu'on puisse discuter, comme nous confessons l'avoir fait nous-même autrefois, l'esthétique qui a présidé à la polychromie, l'effet général est bon, saisissant. Nous avons décrit alors cette splendeur d'ensemble, cette architecture corinthienne qui se déploie dans toute sa sévérité, sa richesse et son élégance ; ces chapiteaux *corrects* supportant une voûte qui passe à bon droit pour une œuvre de maître ; ce bel entablement continu formant rond-point au fond du chœur ; ces voûtes en berceau des latéraux, ces lambris ornés de bas-reliefs, ce riche maître-autel en marbre, don du diocèse de Québec, et, au centre de la grande nef, cette superbe statue de sainte Anne, grandeur nature, décorée à grand luxe, bonne et douce, comme la Sainte elle-même [1].

Bonne, en effet, son sourire l'affirme, et aussi les ex-voto sans nombre qui entourent son piédestal, et aussi les deux grandes pyramides voisines de la porte d'entrée, où s'étagent des centaines de béquilles.

On se dit : Que de malheureux sont venus ici en pleurant et s'en sont allés consolés ! Vingt ans traîner sa vie comme un boulet, et sentir que maintenant, elle sera légère ! S'en venir avec des larmes, et s'en retourner avec des cantiques ! Il y a donc une grâce possible, un en-haut dispensateur de la joie comme de la peine ! Il y a donc du vrai et du bon quelque part par-dessus ce triste monde où il y en a si peu ! On croit sous le dôme de Saint-Pierre. Comment ici, où tant d'autres ont cru, ne pas croire soi-même ?

Ils sont venus en grand nombre, non seulement les *naïfs*, mais les forts, les grands esprits, ceux qui s'étaient dit : " Je ne me laisserai pas prendre,"—et ils ont été pris !

Car peu importe qu'on soit esprit fort ou esprit faible.—Il y a un esprit supérieur, celui d'en haut, et il souffle où il veut, et, vers les régions où il habite, il emporte aussi qui il veut :

L'un, et nous l'avons déjà nommé, *introduit*, l'un s'appelait MacDonald Oxley, et il écrivait pour un *Magazine* du monde fashionable de New-York, mais qu'avait besoin New-York, au milieu

[1] *Annales de Sainte-Anne de Beaupré*, juillet 1885.

de tout son or, de savoir que la foi naissante a aussi des enchantements pour qui lui ouvre son âme [1] ?

L'autre s'appelait Cleveland Moffett, et il prenait seize pages d'une revue protestante pour raconter les miracles de sainte Anne, " Good Saint Anne ", comme il l'appelle ; mais qu'importait à ses lecteurs, gens du *Know-nothing* américain, de savoir qu'il se fait ou qu'il ne se fait pas de miracles [2] ?

Un troisième s'appelait Joaquin Miller, et voyant une femme qui avait assez de foi pour demander à sainte Anne un miracle de premier ordre, il admirait sincèrement, et il disait publiquement son admiration, jusque là-bas, à San-Francisco ! Qu'avait besoin San-Francisco d'apprendre que sainte Anne avait failli faire un miracle de premier ordre ?

---

1 *The Cosmopolitan.*

2 Nous voulons conserver, au moins dans une note, deux passages de cet article :

" It is easy to laugh at what one does not understand, but when you see a bright little girl with face full of color running about, the picture of health, and when that little girl's mother tells you, as she told me, that only a few months before her child was crippled with hip disease, with the doctors powerless to relieve her, and when you hear that it was not steel corsets or cruel bandages that made the change, but the grace of " Good Saint Anne " alone, then you go away thinking, less inclined to scoff at the happy mother as she kneels and kisses the relic. You may be inclined to call it all a delusion.

" It is such cases as this that are bringing pilgrim bands season after season to the famous shrine of St. Anne de Beaupré, which stands on the St. Lawrence, about twenty-one miles down from Quebec. Here wonderful cures have been wrought for 250 years."

La fin de l'article énonce l'objection protestante, mais la réfute aussitôt, on va voir avec quelle timidité d'une part, et quelle énergie de l'autre :

" I myself saw nothing wonderful except the absolute faith of many intelligent people. I saw hundreds of pairs of crutches, quantities of spectacles, belts, trusses, and other objects supposed to have been left behind by pilgrims cured of their ills. Of course, these objects may have been placed in the church merely to deceive, but such a trick seems too simple to account for this deep-rooted and almost universal confidence. During my stay in Quebec and Montreal, I spoke with men of fine understanding, business men, journalists, politicians, all dispassionate observers, not likely to be superstitious and not particularly orthodox in their religious views. They one and all expressed their firm conviction that the cures effected by Good St. Anne are not " all humbug," not ordinary " faith cures," and that things are happening at Beaupré every year which nobody has ever yet explained and which nobody can explain on a basis of what we call rational law."

Godey's Magazine, New-York, nov. 1895.

Cette page de journal est connue, comme l'auteur lui-même, et nous-même l'avons traduite, il y a douze ans passés, pour *les Annales de sainte Anne.* Mais peut-être la Sainte dont nous écrivons la légende nous demande-t-elle de la lui refaire ici même, et de la conserver comme un souvenir du "vieux mineur des Sierras," qui, —il l'avoue —, ne "croyant à rien", croyait cependant aux "miracles de sainte Anne".

La voici :

" Pendant le mois que j'ai passé à Québec, j'ai souvent conversé avec des gens distingués, avocats, jurisconsultes, littérateurs, et je n'ai trouvé parmi eux personne qui doute de l'efficacité des prières adressées à sainte Anne.

" Pour moi, je n'ai pas vu d'aveugles qui aient recouvré la vue, mais une dame anglaise d'une grande distinction, Mme G. M. P.[1], m'a raconté en détail la guérison d'une petite fille de dix ans, aveugle depuis sa naissance. Je n'ai jamais entendu de récit plus charmant ni plus pathétique. Tout ce que je sais, c'est que ce récit est vrai. Mme G. M. P. appartient à une famille très honorable de l'Ile de Wight ; elle est liée d'amitié avec le plus grand des poètes vivants, et un de ses frères est célèbre à juste titre dans le monde littéraire.

" Cette dame me conduisit un jour dans l'humble chapelle du couvent de Sainte-Anne. Dans un coin, une religieuse vêtue de noir était agenouillée. Elle était aveugle. Venue de bien loin, elle passait ainsi ses jours en prière, attendant sa guérison. " Va-t-elle recouvrer la vue ? " demandai-je. " Oui, très certainement ", répondit la bonne dame, et elle me raconta les choses merveilleuses dont elle avait été témoin à Sainte-Anne.

" Le même jour, je remarquai dans l'église un pauvre vieillard tout perclus, et si faible qu'il ne pouvait même se servir de béquilles. On l'aida à se traîner jusqu'au pied de la statue. Il s'y affaissa. Comme je n'étais pas venu pour prier, mais pour voir, je fixai attentivement mes regards sur lui. D'ailleurs, je ne pouvais détacher mes yeux de ces traits où le sentiment et la vie semblaient s'être éteints,

[1] Madame G. M. Pennée, née Ward, femme de lettres distinguée.

et dont la pâleur était livide. Le malade leva pourtant la tête et ses lèvres remuèrent. Je n'en dis pas davantage, je craindrais de profaner le sujet. Laissez-moi simplement ajouter que je vis ce vieillard rendu à la santé, sinon à la jeunesse. Il se leva, je le suivis jusqu'à la porte. Là, il prit son sac de voyage et son bâton, et se mit à marcher du pas d'un athlète. Je le suivis encore un certain temps. Il n'y avait plus de doute possible ; il était bien guéri.

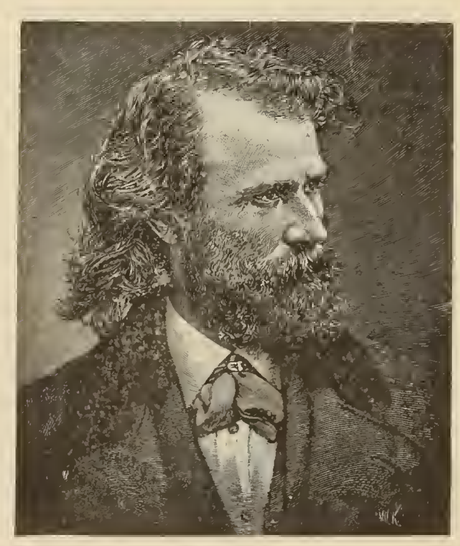


Fig. 24. Joaquin Miller.

" On trouvera peut-être bien absurde qu'un vieux mineur des Sierras, vieux rêveur et vieux rimeur, qui n'eut jamais foi en aucune religion et qui n'eut jamais non plus le temps de prier, se surprenne à raconter de pareilles choses, à donner sa parole d'honneur que tout ce qu'il vient de dire n'est que la froide et absolue vérité. Mais oui, c'est la vérité, et je sais que les miracles attribués à sainte Anne, à la *Bonne sainte Anne de Beaupré*, comme on l'appelle, sont authentiques, et que, s'il s'est fait des miracles autrefois, il s'en fait encore aujourd'hui.

" Il peut venir, et sans doute, il viendra ici beaucoup de voyageurs américains disposés à rire de tout ce qu'ils verront. Les Américains aiment tant cela, rire ! Mais je me permets de le dire, ce trait de notre caractère national, qui nous fait rire de ce que nous ne comprenons pas et mépriser les idées reçues, va quelquefois beaucoup trop loin.

" Encore quelques mots pour finir : on verra jusqu'où peut aller la confiance en sainte Anne.

" La dernière fois que je pris le bateau pour Beaupré, une jeune femme, portant un enfant dans ses bras, vint s'asseoir près de moi. La douleur avait fait pâlir son visage et ses yeux étaient sans éclat. Certain que le baby se mettrait bientôt à pleurer, je cherchai

des yeux un autre siège ; mais pas une place ne restait libre. Me tenir debout tout le long du voyage, c'était impossible. Je me résignai, mais non pas de bon cœur. La pensée que l'enfant allait bientôt pleurer me rendit à l'avance nerveux et de mauvaise humeur.

" Il ne pleura pourtant pas, et j'en fus si charmé que j'entrepris sur-le-champ de faire amende honorable. Je dis quelques mots à la pauvre femme, et lui fis compliment sur la tranquillité du baby. Elle ne répondit pas. Elle se contenta de baisser les yeux sur le voile blanc qui couvrait la figure de l'enfant. Ne sachant comment interpréter ce silence, et craignant qu'elle n'eût remarqué ma mauvaise humeur de tout à l'heure, j'avais hâte de lui prouver que je ne haïssais pas du tout les petits enfants.

" Arrivés au quai, je lui offris de prendre le baby dans mes bras et de le porter jusqu'à l'église. La femme pâle serra l'enfant plus fort contre son cœur, et ne répondit pas.

" J'en fus étonné.

" Il y avait cependant une telle douceur dans ces yeux creusés par la souffrance, que ces manières étranges ne m'offensèrent pas. Je suivis la femme de très près. Elle ne parla pas. L'enfant ne pleura pas non plus.

" Nous entrâmes dans l'église. La femme pâle paraissait bien faible. Je lui offris mes services. Elle ne dit rien, mais ses grands yeux creux se portèrent sur moi avec une telle expression de tristesse suppliante, que j'en fus ému. Je marchai devant elle, l'aidant à se frayer un chemin dans la foule.

" Au pied de la statue, la femme pâle me dit merci, et tomba à genoux. D'une main tremblante, elle rejeta en arrière le voile qui couvrait l'enfant.

" A ce moment, je ne sais quel rayon d'espoir mêlé d'angoisse illumina le front de cette pauvre femme. Elle souleva le pauvre petit dans ses bras, et lui fit toucher les pieds de la statue miraculeuse.—Et—ô mon Dieu, ayez pitié de nous tous !—l'enfant était mort ! et la pauvre mère, guidée par sa douce et invincible foi,

l'avait amené ici, espérant que la Bonne sainte Anne lui rendrait la vie [1] ! "

Cette page ne méritait-elle pas d'être gardée, et la bonne Sainte à conversions ne se souviendra-t-elle pas de l'émotion pieuse qui a dû remuer l'âme du vieux mineur quand il l'a écrite, comme elle remue encore la nôtre après la quatorzième année et la vingtième lecture ?

La " Tendresse ".

Au surplus, et à côté cette page, un mot mérite à son tour d'être conservé, le mot d'une femme et que peut-être une femme seule pouvait prononcer : " Si je ne me trompe, au fond de tous les cœurs vraiment canadiens, il y a une sorte de tendresse pour la bonne sainte Anne, une tendresse pieuse, vive, franche, pleine de confiance et de bonheur."

---

[1] Donnons au moins le texte de la fin :

" The last time I took the boat for Beaupré, a young woman bearing a child in her arms came and sat down beside me. Sorrow had paled her face and her eyes were dimmed. Feeling certain that the baby would soon begin to cry I looked about for another seat ; but none was unoccupied. The thought that the child would soon cry made me nervous beforehand and ill-humored. However he did not cry, and I was so much charmed thereat that I undertook on the spot to repair my unjust suspicion. I said a few words to the poor woman, and complimented her on her baby's quietness. She did not answer, but simply looked down on the white veil that covered the child's face. Not knowing how to interpret such silence, and fearing lest she might have noticed my ill-humor shortly before, I was anxious to show her that I had not the least dislike for little children. When we had reached the wharf, I offered to take the baby in my arms and carry it to the church. The pale woman clasped the child more closely to her heart, and answered not. I was astonished. Yet there was so much gentleness in those eyes sunken by suffering, that her strange manner did not offend me. I followed the woman very closely. She never spoke, nor did the child cry. We entered into the church. The pale woman looked weaker than ever. I offered to assist her. She said not a word, but her large sunken eyes looked on me with such an expression of beseeching sadness, that I felt deeply moved. I walked before her, helping her to find a passage through the crowd. At the foot of the statue, the pale woman thanked me, and sank on her knees. With a trembling hand she drew back the veil that covered the child. At that moment I know not what ray of hope mingled with anguish illumined the brow of that poor woman. She raised up the child in her arms, and made it touch the feet of the miraculous statue, and —O my God ! have pity on us all !—the child was dead ! and the poor mother, guided by her sweet and invincible faith, had brought it hither, hoping that good St Anne would restore it to life ! "

The San-Francisco Weekly Chronicle, 28 août 1884 (?)

Ce *terrible* mot de " tendresse ", nous-même l'avions risqué pour les *sauvages*, gens primitifs, naïfs et qui " aiment " vraiment, quant à faire ; mais pour les *blancs*, gens civilisés, gens blasés, qui ont " vécu double ", comme nous disions ; qui ont vu Paris, ou qui vont le voir en 1900, comment oser le lancer ?

Et pourtant, il est juste, le mot de Laure Conan, et il faut le répéter deux fois : Au fond de tout cœur vraiment canadien, il y a de la " tendresse pour sainte Anne ".

Et nous ajoutons que cette tendresse est communicative.

Quand ils en sont témoins,—et ils en sont témoins chaque fois qu'ils se mêlent à la foule des pèlerins,—les plus froids se sentent atteints et gagnés. Tel n'était venu que pour faire une promenade d'agrément ou de curiosité, et qui s'en est retourné touché, converti, transformé ! Tel souriait tout à l'heure de pitié pour les naïfs, qui pleure maintenant d'attendrissement, tout comme eux. On discute avant d'arriver, on se tait et l'on croit, une fois arrivé. Ces multitudes qui passent, grossissant toujours : soixante dix-neuf mille en 1885,—nous ne comptons que les vrais pèlerins, ceux qui reçoivent la sainte communion, – quatre-vingt-cinq mille en 1886, cent six mille en 1890, cent quinze mille en 1891, vingt mille en une seule semaine, du 26 juillet au 2 août 1892, cent soixante-dix mille en 1894 ; cette foi vivante, organisée en armée et forte comme une armée, finit par triompher du doute, et, comme le vieux mineur des Sierras, si l'on ne croit à rien, on croit du moins aux miracles de sainte Anne.

Un journal de Québec s'est pris d'orgueil pour Sainte-Anne de Beaupré, et bien qu'il l'ait exaltée au préjudice de Sainte-Anne d'Auray, nous l'écoutons cependant de bon cœur, puisque, en cela même, il prouve lui aussi sa " tendresse ".

" Sainte-Anne de Beaupré est devenue depuis quelques années pour la province de Québec ce qu'est depuis longtemps, en France, Sainte-Anne d'Auray pour l'ancienne province de Bretagne : le pèlerinage par excellence, le sanctuaire vénéré de toute notre population si croyante, si religieuse.

" La *Minerve* reproduisait, il y a quelques jours, d'une feuille française, le compte-rendu d'un pèlerinage énorme de vingt mille personnes rassemblées de toutes les parties de la Bretagne à Sainte-



Fig. 25. Un pèlerinage à Sainte-Anne.

Anne d'Auray. C'était un fait extraordinaire, une réunion exceptionnelle, telle qu'il ne s'en était pas vu en Bretagne depuis nombre d'années, et qu'on n'en verra probablement pas de longtemps.

" Il n'est pas encore venu vingt mille personnes à la fois à Sainte-Anne de Beaupré, où les plus forts pèlerinages n'ont pas dépassé jusqu'à présent le chiffre de deux mille individus[1], mais il serait intéressant de savoir s'il y a plus de visiteurs, en moyenne, chaque jour, au sanctuaire breton qu'au sanctuaire canadien. J'établis le chiffre moyen—qui est de mille pèlerins par jour—pour Sainte-Anne de Beaupré, et je laisse à d'autres de déterminer la comparaison.

" L'année dernière,—l'article est écrit en 1881,—on a vu ici, pendant la saison d'été, de juin à septembre, plus de cent mille voyageurs, soit près du douzième de la population totale du Bas-Canada. Est-ce que Sainte-Anne d'Auray voit en une seule année le douzième de la population des cinq départements qui composent la Bretagne ?

" Et la Bretagne est dix fois, sinon vingt fois plus petite que la province de Québec, celle-ci embrassant avec ses territoires, une étendue de pays presque aussi grande que la France entière. On se rend ici de cent lieues, à travers la province. Il est venu de Hull et d'Ottawa, au mois dernier, près de trois mille pèlerins. La population du Bas-Canada, de moitié moindre que celle de l'ancienne Armorique, est dispersée sur un territoire beaucoup plus grand. Les rassemblements sont, par conséquent, plus difficiles, et il devrait être aussi aisé de rallier en Bretagne, sur un point donné, vingt mille personnes que d'en réunir deux mille en Canada.

" Ajoutons à cela que Sainte-Anne d'Auray est beaucoup plus accessible que Sainte-Anne de Beaupré, qui est à sept lieues du chemin de fer et qui n'a pas de service régulier de bateaux."

Le chemin de fer existe maintenant, depuis 1889, et c'est dire que l'affluence ne se compte plus. Du mois d'avril au mois d'octobre, il est nombre de personnes, de familles qui, tous les dimanches, s'en vont, comme elles disent, "passer la journée à Sainte-Anne." C'est le repos après le dur travail de la semaine, un renouveau de vigueur pour les six jours qui vont recommencer.

---

[1] Nous revenons sur ce point un peu plus bas.

Si donc, on ajoute au nombre des *communiants*, la foule encore très considérable des visiteurs, qui, pour une raison ou pour une autre, ne communient pas, les chiffres qu'on nous donne au bout de l'année et qu'on obtient par le nombre des hosties distribuées, est loin d'être le chiffre *total* très exact.

Toutes réserves faites sur l'incertain, nous portons donc à au moins DEUX CENT MILLE le nombre des pèlerins, ou visiteurs touristes, ou curieux, ou *blasés*, ou habitués qui viennent annuellement à Sainte-Anne de Beaupré.



Fig. 26. Sainte Anne de Beaupré

Il nous semble même que tout à l'heure, l'auteur de l'article se trompait quand il mettait à "deux mille" les plus forts pèlerinages. Il voulait sans doute parler des pèlerinages pris isolément, ou un à un, chacun sous sa dénomination particulière. Mais quand il en vient de différentes paroisses, quatre, et cinq, et six, sinon à la fois, du moins le même jour, entre cinq heures et onze heures du matin, comme maintes fois nous avons été nous-même témoin du fait, le chiffre est-il exact ?

Le Sérieux.

Quoi qu'il en soit, et pour toucher un autre point, il faut voir aussi avec quel *sérieux*, quel recueillement, ces pèlerins—qu'ils viennent pour la premième fois, ou qu'ils viennent pour la vingtième fois, qu'ils viennent de près ou de loin,—accomplissent le voyage. Les protestants en sont frappés, et l'un que nous nommions tout à l'heure, Cleveland Moffett n'a pas su taire son étonnement. "Etonnement" est en effet le mot pour un Américain, si peu habitué à de pareils spectacles.

Ecoutons ce M. Moffett :

" Avant de raconter ce qui se passe au sanctuaire, décrivons, dit-il, un train de pèlerinage et l'*étrange* voyage qu'on y fait, à partir de Québec.

Le " char " où je me trouvais contenait plusieurs religieuses en charge d'un nombre considérable de petites filles. Il y avait aussi quelques prêtres. Depuis la veille au soir, nul, dans ce groupe, n'avait goûté la moindre nourriture, et les beautés du fleuve ou de la montagne ne pouvaient un instant distraire leurs pensées du grand *événement* auquel ils prenaient part. Les prêtres étaient assis, la tête penchée, les lèvres remuant en silence ; les religieuses lisaient leurs livres de prière, sans presque jamais lever les yeux, pendant que les enfants répétaient sans interruption l'*Ave Maria*. Par-dessus le sourd grondement du train, on entendait le murmure de leurs voix redisant à l'unisson, encore et encore, le même appel familier à la Vierge.

" Personne, le moins du monde, ne semblait surpris ou embarrassé. Ceux qui priaient le faisaient tout bonnement, sans s'occuper de ce qui se passait autour d'eux ; d'autre part, ceux qui voyageaient *for business* ou par plaisir prenaient la chose tout bonnement aussi, comme une affaire d'ailleurs entendue. Les gens montaient ou descendaient ; les conducteurs prenaient les billets, le serre-frein criait les stations, les touristes se levaient pour voir la Chute Montmorency (fig. 27), la locomotive poussait des sifflements aigus, la fumée entrait à gros nuages noirs par les portes ou les fenêtres ouvertes : et cependant les têtes restaient baissées, les lèvres remuaient toujours, et le grand chorus de l'*Ave Maria* continuait sa prière aussi tranquille que la douce ondulation du Saint-Laurent [1]."

---

[1] Before describing what happens at the shrine, let me go back to the pilgrim train and the strange journey from Quebec. The car in which I sat contained a number of nuns, who had in charge many young girls. There was also a sprinkling of priests. Since the night before, no one of them had tasted food, nor could all the beauties of river or mountain divert their thoughts from the great event in which they were about to participate. The priests sat with bowed heads, their lips moving silently ; the nuns read their books of prayer, hardly lifting their eyes, while the girls repeated "Hail Mary's" without intermission. Above the roar of the train sounded the murmur of their voices repeating again and again in unison the familiar appeal to the Virgin.

No one seemed the least surprised or embarrassed. Those who were praying, prayed

Le Paysage.

Pour tout finir, ajoutons qu'il y a bien encore, à part l'élément surnaturel qui attire, un charme naturel puissant dans ce grand paysage que déploie la côte de Beaupré.



Fig. 27. La Chute Montmorency.

Elle est fameuse en effet cette belle et riche nature dont l'abbé Ferland a dit : " Si vous n'avez jamais visité la Còte de Beaupré, vous ne connaissez ni le Canada, ni les Canadiens."

" C'est là qu'on trouve, écrit à son tour J. G. A. Creighton, dans

---

on unconcernedly, no matter what happened ; while those who were travelling for business or pleasure seemed to take it all as a matter of course. People got on and off, the conductor took up the tickets, the brake-man made his calls, the tourists stared at Montmorency Falls, the engine shrieked, cinders blew in through the open windows, and still the heads remained bowed, the lips prayed silently, and the chorus of "Hail Mary's" went on as smoothly as the calm St. Lawrence. C. Moffett, dans le *Godey's Magazine*, ut sup.

son *Picturesque Canada*[1], tout ce qu'il y a de plus joli en fait de paysage. L'immense courbe du grand fleuve du Canada, laquelle s'étend depuis les remparts du Cap Diamant jusqu'à la crête forestière du Cap Tourmente, est bordée de riches prairies s'étageant en terrasses verdoyantes, d'une colline à l'autre, jusqu'au pied des sombres montagnes qui forment l'arrière-plan de ce vaste amphithéâtre. Au premier plan, le chenal du Nord, dominé par les hauteurs de l'île d'Orléans, étincelle au soleil. Loin, loin au delà de la "Traverse," entre le front à demi rasé du Petit-Cap et la pointe de l'île d'Orléans, l'œil discerne un groupe d'îlots émaillant la surface du grand fleuve, dont le bleu éclatant se confond à l'horizon lointain avec l'azur à peine plus pur des cieux.

" Des bateaux aux allures antiques, avec leurs voiles gonflées, se hâtent lentement, ou bien, couchés à sec sur les battures, attendent leur chargement. De majestueux vaisseaux descendent le fleuve, à l'aide des marées favorables. Les battures s'animent sous les pieds des moissonneurs recueillant l'abondante fenaison, ou s'émaillent de troupeaux.

" A l'intérieur, des peupliers de Lombardie, aux allures martiales, et des ormes touffus dessinent les contours du chemin, qui se déroule comme un long ruban bruni. Ça et là, de blanches chaumières se serrent plus près les unes des autres, et le clocher de l'église qui les protège de son ombre, dominant les cîmes des arbres, marque le centre d'une paroisse. De riches pâturages, des champs de blé ondulant sous la brise, des vergers, des bosquets d'érables conduisent le regard à travers leurs nuances délicatement fondues jusqu'aux sombres massifs de violet et de vert dont les forêts revêtent la montagne.

" D'immenses crevasses où le soleil et l'ombre produisent de merveilleux effets de lumière, révèlent le passage de ruisseaux s'échappant de leurs prisons pour se frayer une voie à travers les rocs des Laurentides, et retomber en cascades bruyantes. Quand le soleil baisse à l'horizon, l'œil est parfois ravi du reflet de quelqu'un de ces lacs enchanteurs qui dorment au delà des côteaux."

---

[1] Un bel ouvrage grand in-quarto, où il y a nombre de gravures, et *pas mal* de littérature.



Fig. 28. On arrive à Sainte-Anne.



Fig. 29. La fontaine de Sainte-Anne.

En faisant le trajet par le bateau, on perd les gracieux détails, mais en revanche, on a l'*effet d'ensemble*, monotone peut-être comme toutes les majestés, mais pénétrant comme toute scène grandiose. Quand on a vécu à Québec trente ans, quarante ans, et qu'on le sait par cœur, on se retourne encore pour contempler le paysage qu'on laisse derrière soi : le vieux *qué bec* des matelots de Cartier, la double nappe d'eau qui baigne son promontoire, la ligne harmonieusement découpée des Laurentides voisines, la grande jatte de lait du Sault Montmorency, l'amphithéâtre superbe de la rive opposée, et, entre deux, ce frais paradis de verdure, hanté jadis par les sorciers, l'île d'Orléans : et tout cela semble encore un spectacle nouveau.

***

Sainte Thérèse, dit-on, ne voulait pas d'autre luxe pour ses couvents qu'un beau paysage, mais elle voulait cela, cela au moins, et sainte Anne aussi, évidemment, l'a voulu.

Elle l'a voulu, non pour elle-même sans doute, mais peut-être pour quelque pauvre aveugle qui devait le contempler de ses yeux nouvellement ouverts, ouverts par elle !

SITOT LA FIN.

Nous allons bientôt dire adieu à "la bonne sainte Anne du Nord," à ses vieux souvenirs comme à ses jeunes embellissements ; à l'antique fontaine miraculeuse (fig. 29), comme à la nouvelle qui décore le parvis ; au vieux coin boisé de l'ancienne chapelle, comme au site superbe de la *Scala Sancta* (fig. 33) ; mais il con-

vient, auparavant, de signaler quelques-uns des faits principaux dont elle a été témoin en ces dernières années.

Ce sont : pour 1875, la visite du général Sherman, un des héros de la guerre de Sécession ; pour 1881, un pèlerinage spécial du clergé de Québec, comptant au delà de cent prêtres, venus de tous les points du diocèse ; pour 1885, la bénédiction d'une statue colossale destinée à surmonter la façade de l'église ; pour 1887, le couronnement de la bonne sainte Anne, par le Cardinal Archevêque de Québec, en présence de sept évêques, de trois cents ecclésiastiques et de dix mille pèlerins ; pour 1889, l'érection de l'église en basilique mineure ; pour 1890, le pèlerinage du comte de Paris accompagné de son fils, le duc d'Orléans, des ducs d'Uzès, marquis de Lasteyrie, comte d'Haussonville, colonel Parseval, capitaine Morhain, Docteur Récamier ; pour 1892, le don par Léon XIII d'une nouvelle relique très insigne, provenant de Saint-Paul-hors-les-murs.

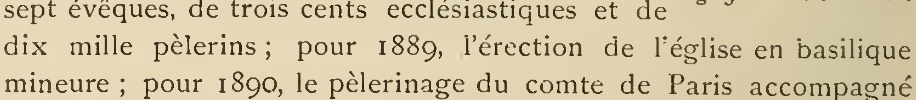


Fig. 30. Gén. Sherman.



Fig. 31. Le Comte de Paris.

Nous permet-on aussi un souvenir aux belles et bonnes plumes qui ont travaillé pour la Sainte ? Nous rappellerions ainsi, d'abord : des poésies d'un vrai et grand lyrisme, comme celles du R. P. Russell[1], de Gertrude Menard[2], de Marcella Fitzgerald[3], de la sœur Anna-Raphael[4] ; ensuite : des travaux littéraires plus ou

[1] Auteur de "*Emmanuel*", "*Madonna*", "*Erin*."—Voir chapitre de la *Poésie*.

[2] Dans le *Catholic World*, july 1893.

[3-4] Pièces reproduites dans les *Ann. de S.-Anne de B.*, 1890, 1892.

moins étendus, et des articles de revues ou de journaux, comme ceux de Madame Anna T. Sadlier [1], de A. M. Pope [2], de G.-M. Ward [3], de Mgr. O'Reilly [4], de M. Routhier [5], de Lorraine [6], et d'autres personnages que nous avons cités au cours des pages précédentes.

***

Mais, tout à l'heure, quand nous faisions mention du don de Léon XIII, avons-nous traité comme nous devions cette relique très insigne, et ne serait-il pas convenable d'y revenir pour un instant ?

Le prélat qui avait été chargé de l'apporter en Canada, s'étant arrêté quelques jours à New-York, sainte Anne profita de cette halte pour semer autour d'elle ses bienfaits.

" Comment, en effet, aurait-elle pu passer ainsi au milieu de ses fidèles enfants, sans leur laisser des souvenirs de sa maternelle bonté ? Aussi bien, les miracles opérés durant son trop court séjour dans la métropole américaine furent-ils innombrables. Le roi des journaux, a-t-on dit, le *New-York Herald*, en entretint ses centaines de milliers de lecteurs pendant au moins une quinzaine de jours, dans une série d'articles marqués au coin de la vénération et du respect. Pas la moindre note d'ironie ou de scepticisme, mais au contraire, une profession de foi au pouvoir miraculeux des saints. N'est-ce pas là un miracle d'un autre genre : sainte Anne provoquant des actes de foi et de piété de la part des indifférents et des incrédules de la ville la plus *civilisée* et la plus *progressive* du dix-neuvième siècle ?

" Une procession non interrompue de fidèles et de curieux envahit l'église Saint-Jean-Baptiste pendant que la relique y était exposée. C'était le prélude de cette procession interminable, de ce flot toujours grossissant de pèlerins qui s'acheminèrent, dans la belle

---

[1] Dans le *Catholic World*, 1882, et l'*Ave Maria*, aug. 4, 1894.

[2] A. M. Pope, dans l'*Ave Maria*, article reproduit par les *Annales de S.-Anne de Beaupré*, 1888.

[3] (Mme Pénnée) dans le *Catholic Weekly Review*, année 1892.

[4] Articles reproduits par les *Annales de S.-Anne de Beaupré*, 1892.

[5] Dans la *Revue Canadienne*, 1895.

[6] Dans le *Star*, journal protestant de Montréal.



Fig. 32. (d'après un acier de Gaillard.)

saison, surtout, de tous les points du Canada et des Etats-Unis vers le sanctuaire de la Thaumaturge, en quête de guérisons, de bienfaits spirituels, de conversions, en reconnaissance pour des faveurs généreusement accordées."



Fig. 33. Le *Scala-Sancta*.

De fait, la ville de New-York fut témoin d'une guérison remarquable par-dessus toutes, et un autre grand journal de cette ville, feuille protestante, mais pour le moment impartiale, l'a publiée. Le reporter rend compte en ces termes de sa visite chez la *miraculée*, Madame White, veuve du juge James W. White, en son vivant juge de la cour supérieure de New-York, et fille du général Whitney, fondateur de la ville de Binghamton.

(Traduction) :

" Une femme vénérable, aux cheveux blancs, vêtue de noir, descendit au salon.

—" Vous êtes la personne guérie miraculeusement ?" demandai-je.

—" Oui, c'est vrai, tout à fait vrai, l'attouchement de la sainte relique m'a guérie. Voulez-vous savoir l'histoire de ma guérison ? cela ne vous intéressera peut-être pas !

—" Mais oui, madame. C'est pour cela précisément que je suis venu.

—" J'aurai bientôt quatre-vingts ans. Depuis vingt ans, j'étais désespérément sourde. Il y a un an, j'eus la grippe. Cette maladie me causa encore de nombreux malaises et souffrances. Il y a quinze jours, je me mis au lit. On désespéra de ma vie. Je me préparais à la mort. Mon vieil ami, Mgr O'Reilly, vint alors me voir ; il portait sous son manteau la relique de sainte Anne.



Fig. 34. Souvenir d'un pèlerinage à Beaupré en 1881.

" Je la baisai avec respect, mais je n'éprouvai, d'abord, aucun soulagement sensible.

" Le lendemain, malgré toutes les récriminations de mes amis, je résolus de me faire transporter à l'église.

" Mgr O'Reilly et ma garde-malade m'accompagnèrent. Pendant le trajet, je fus prise d'une syncope dans la voiture, et on dut me faire entrer chez ma sœur. Une fois entrée, je repris mes sens, et après un court repos, me remis en route.

" De l'église on me conduisit à la sacristie. Je vénérai la relique de nouveau. Le soir, au lit, je fus prise d'un tremblement effrayant ; puis moi, qui souffrais d'insomie depuis un an, qui ne pouvais dormir plus de trois heures par nuit, je dormis comme un petit enfant, paisiblement, toute la nuit. A mon réveil, je trouvai une force inconnue depuis douze mois. Plus besoin de garde-malade, j'étais guérie.

" Mgr O'Reilly vint me visiter de nouveau avec la relique, et merveille! j'entendais, ma surdité était disparue. Le même jour, je pouvais sortir toute seule sans femme de chambre.

" Depuis lors, je peux me rendre sans fatigue à la petite église, y vénérer la sainte relique et faire mon action de grâces, là où j'implorais guérison et secours.

—" Irez-vous à Québec pour l'installation de votre relique ?

—" Peut-être, Monseigneur O'Reilly le veut. Tout le monde me dit que j'ai rajeuni de vingt ans depuis que sainte Anne m'a guérie ".

*
* *

Nous ne savons si la vénérable octogénaire se rendit en effet à Québec, comme elle se le proposait, mais ce qu'on nous affirme, c'est que DOUZE MILLE pèlerins au moins s'étaient portés à Sainte-Anne, pour saluer l'arrivée et l'installation de la relique, et que, sur ce nombre, deux mille étaient venus des Etats-Unis.

On a décrit dans le temps cette solennité superbe : les rues du village pavoisées, enguirlandées, coupées d'arches enrubannées et fleuries à grand luxe ; les drapeaux de toute couleur flottant au vent ; les larges banderolles marquées d'inscriptions, courant d'un toit a l'autre et jusqu'aux pieds de la grande statue qui domine la basilique ; les flots de la foule grossissant à chaque nouveau convoi, et au seuil de l'église, sous un superbe baldaquin recouvert de soieries et d'or, son Eminence le Cardinal Taschereau accompagné des évêques de la Province, recevant en ses mains le don sacré du Pape Léon XIII.



Fig. 35. Américains à Sainte-Anne.

Si quelqu'un disait ici : Voilà bien du déploiement pour ce qui n'était peut-être que l'ossement quelconque détaché d'un squelette quelconque, nous répondrions en lui faisant la recommandation si pratique de Pascal : Mon ami, allez à Sainte-Anne, prenez de l'eau bénite en entrant, faites dire une messe, collez vos lèvres à la relique, " abêtissez-vous ", et je l'espère, car d'autres prieront pour vous à cette fin, vous serez un croyant de plus ajouté au million de pèlerins qui viennent ici, depuis deux cent cinquante ans, affirmer leur foi ou la retremper !



III

LA FILIATION

DE

SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ



Fig. 36. Sainte-Anne de Beaupré.



Fig. 37. Sainte-Anne de Trinidad.

De Beaupré aux Antilles, et au dela.



LA FILIATION DE SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ.

On se souvient de ce mot de "tendresse". Or, si les pages qui précèdent nous ont dit et prouvé par des faits la "tendresse" des Canadiens,—Canadiens à *visage pâle* ou Canadiens indigènes—envers la bonne sainte Anne, que ne dira pas et ne prouvera pas à son tour la magnifique, et nous dirions l'incroyable expansion de son culte à travers toute l'étendue du Canada et des Etats-Unis, depuis Beaupré jusqu'à la région des grands Lacs et jusqu'à la baie d'Hudson [1]; puis de là, jusque dans les Antilles, et comme nous disions tout à l'heure au bas d'une page à gravures, bien *au delà !*

Pour ce qui est du Canada, d'abord, la nomenclature des villages, paroisses, églises, chapelles, couvents, confréries, qui ont, depuis deux siècles, pris sainte Anne pour patronne et vocable aurait plutôt sa place dans un appendice, puisque, sans offenser personne, un appendice a le privilège de pouvoir être très long et très sec. Mais sans attendre jusque là, nous pouvons au moins mentionner : Sainte-Anne du Bout de l'Ile ou de Montréal, Sainte-Anne de Varennes, de Yamachiche, du Cap-Santé, de Ristigouche, de Portneuf, de la Pérade, de la Pocatière, de Sorel, de Stuckeley, de Prescott, d'Ottawa, de Danville, du Calumet, du Saguenay, de Rimouski [2]; Sainte-Anne des Plaines, Saint-Anne au diocèse de Saint-Hyacinthe, Sainte-Anne des Monts dans le Golfe Saint-Laurent, Sainte-Anne des Montagnes, près de Saint-Damien, dans le comté de

---

[1] Avant 1677, une rivière de la Baie d'Hudson avait été baptisée du nom de sainte Anne par les Français ; de même, vers la même époque, un fort y portait ce nom, fort que les chevaliers d'Iberville et de Troyes ont rendu célèbre, par leur victorieuse résistance contre les Anglais (voir Garneau).—Quant à la région des grands Lacs, elle avait, à cette époque, sa mission des Hurons, dite de Sainte-Anne.

[2] Sainte-Anne de la Pointe-au-Père, à deux lieues de Rimouski, fut fondée en 1873 sur un terrain donné par deux pieuses veuves, Mesdames Rouleau et Carmel.

Bellechasse, pèlerinage nouvellement fondé et déjà très fréquenté ; Sainte-Anne de Cawetchin ou de Vancouver, et encore loin là-bas : Sainte-Anne des Chênes du Manitoba, Sainte-Anne du diocèse de Saint-Albert ;—en somme, vingt-cinq villages ou paroisses portant ce nom, et à part les églises de ces villages et paroisses, vingt-huit autres sanctuaires dédiés à la Sainte dans des localités de noms divers.



Fig. 38. Sainte-Anne de Baltimore.

I. L'ancienne Chapelle. II. L'église de 1896.

A part ces *Sainte-Anne* proprement dites, un grand nombre d'églises possèdent des reliques qui attirent les pèlerins, telles que la cathédrale de Québec, l'église Saint-Jean-Baptiste et la Congrégation de Saint-Roch de la même ville, Saint-Joseph de Lévis, Sainte-Marie de la Beauce, Saint-Gervais, Saint-Thomas de Mont-

magny[1], l'Ile-aux-Coudres, la Baie-Saint-Paul, et tant d'autres dans les diocèses de Montréal, Trois-Rivières, Saint-Hyacinthe, Ottawa, Nicolet, Rimouski, etc.

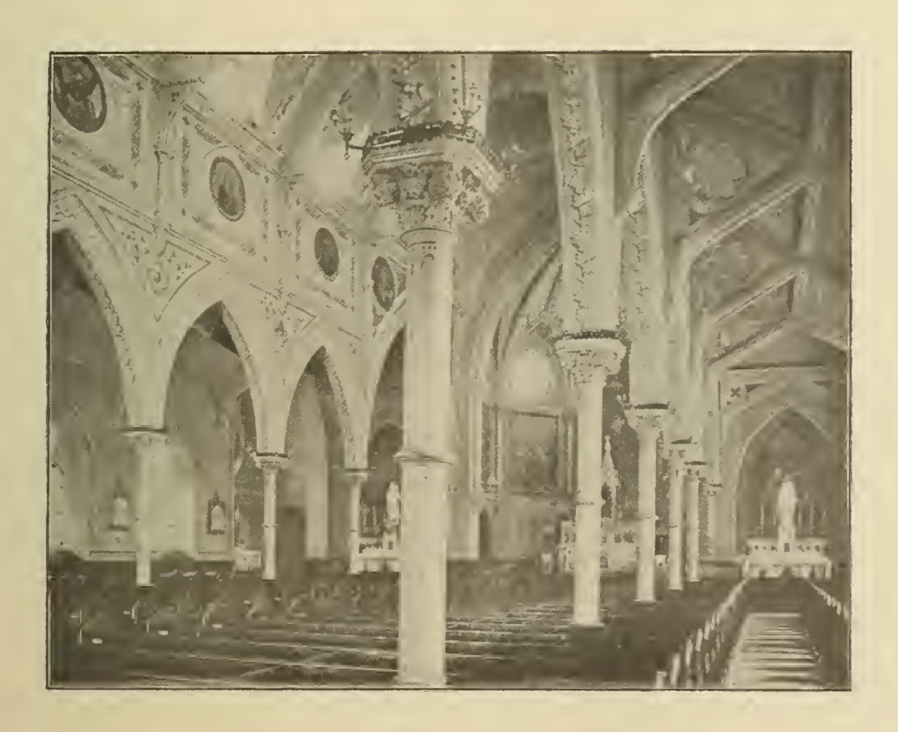


Fig. 39. Intérieur de Sainte-Anne de Baltimore.

Quand même nous possèderions des documents sur chacun de ces sanctuaires, le cadre restreint de cette étude ne nous permettrait pas de les mettre en œuvre. Il faudrait pour cela tout un volume.

---

[1] Dès le siècle dernier, comme en témoignent les archives de la paroisse et la tradition, la fête de sainte Anne était célébrée à Saint-Thomas de Montmagny avec une pompe, une solennité particulière. Il en était de même de l'octave entière, où des offices publics avec grand'messe et sermons avaient lieu chaque jour. C'était un temps de pèlerinage en règle. Il y avait concours de confesseurs pour les paroissiens de Saint-Thomas et pour ceux des paroisses les plus rapprochées, qui se rendaient en foule au sanctuaire de la sainte. Ces exercices religieux étaient une sorte de retraite où l'on venait chercher avec la guérison de l'âme les bienfaits du corps. La piété des fidèles était encore stimulée par la faveur rare à cette époque en notre pays, d'une indulgence plénière que l'on pouvait gagner tous les jours de l'octave, en vertu d'un indult accordé en 1787. *Annales de S.-Anne de Beaupré.*

Il en faudrait un autre pour l'histoire de notre dévotion aux Etats-Unis. Il y a sept ou huit ans, nous avons étudié à ce point de vue le territoire Américain, et, comme nous disions alors, " cherché le nom de sainte Anne, non seulement sur les lèvres des foules qui l'invoquent, mais dans les églises, dans les chapelles, dans les sociétés de bienfaisance, dans les hôpitaux, dans les couvents, dans les écoles ; non seulement là, mais dans les bourgades et les villages, dans les rues, sur les montagnes, sur les lacs et les rivières, partout enfin,"—et partout nous l'avons trouvé : dans plusieurs villages qui le portent civilement, dans une quarantaine de couvents, d'écoles et d'hôpitaux, dans plus de cent églises ! Toutes les grandes villes des Etats-Unis, pour ne parler que de celles-là, ont leur Sainte-Anne : New-York, Chicago, Baltimore [1], Boston, Brooklyn, Philadelphie, Albany, Cincinnati, la Nouvelle-Orléans, Saint-Louis (Missouri), Manchester (New-Hampshire), Fall-River, Détroit, Minnéapolis, etc. New-York vient de s'en donner une seconde, d'une belle architecture, à Mount Loretto, Staten Island, sous le titre de *Memorial Church of St. Joachim and St. Anne.* (fig. 42).



Fig. 40. Chez les Dominicaines de Fall-River.

Pour les villages et les paroisses de second ordre, la liste serait trop longue ; elle serait sans fin, pour les confréries qui ont choisi la grande Sainte comme patronne ; également pour les églises et chapelles où l'on possède et vénère sa statue. Aujourd'hui surtout, il semble que nul nouveau sanctuaire n'est achevé, n'est complet, s'il n'a pas une sainte Anne. Quand dernièrement, par exemple, un de nos Pères parvenait, à force de zèle et de persuasif entrain, à construire dans une mission récemment ouverte, une chapelle — fort jolie, certes, — un groupe de généreuses filles de notre bonne ville

---

[1] Sainte-Anne de Baltimore a été commencée en 1873 sur un terrain donné par le capitaine Wm. Kennedy, le colonel W. M. Boone, et Madame Mary K. Cromwell. Le coût de l'édifice actuel est de $75,000 sans compter les dépendances : presbytère, école, etc., soit en plus $45,000. (*Catholic Review*, oct. 17, 1896.)



Fig. 41. South-Paris, (Maine.)

de Lewiston lui offrait spontanément, pour en faire le dernier et suprême ornement, une Vierge Immaculée et une sainte Anne. Comment oublier ici les pieuses donatrices? Comment aussi ne pas les complimenter d'avoir su vêtir la Sainte convenablement, c'est-à-dire, non plus de brun ou de violet comme on la voit, hélas! affublée si souvent, contre toute tradition et toute esthétique, mais de blanc et de pourpre selon l'esthétique et les bonnes traditions[1].

***

En somme, la " bonne Sainte Anne " a pris possession des Etats-Unis comme elle a pris possession du Canada, et elle l'a fait dès longtemps, dès les premiers jours, ainsi que nous le l'allons voir tout à l'heure, à propos de l'île La Motte, au Lac Champlain, et de Détroit.

Nous limiterons notre étude à quelques-uns des sanctuaires les plus anciens, et par cela même les plus intéressants

[1] Quelque part dans le *Bulletin des Recherches Historiques*, nous avons publié un article sur les *couleurs* en peinture religieuse, chose qui n'est pas indifférente, mais au contraire, très significative, et nous dirions scientifique





Fig. 42. New-York, *Memorial Church.*



SAINTE-ANNE DU LAC CHAMPLAIN

1666

ET BURLINGTON D'AUJOURD'HUI

La petite chapelle de Beaupré était donc à peine construite que déjà il s'en élevait une semblable à l'autre extrémité du pays—nous venons de le dire—au Lac Champlain.



Fig. 44. Au centre de l'ancien Fort Sainte-Anne.

Sainte-Anne du Lac Champlain ou de l'Ile La Motte a trouvé en ces dernières années un historien, et nous n'aurons guère qu'à résumer sa belle et savante étude. Publiée d'abord sous le voile de l'anonyme en 1890, nous croyons savoir et pouvoir dire qu'elle avait été redigée sur des notes fournies par Monseigneur de Goësbriand,

l'évêque si connu de Burlington (Vermont)[1]. Après cette première édition en français, l'auteur, maintenant avoué, M. l'abbé J. Kerlidou, curé actuel de l'Ile La Motte, a donné de son travail une édition

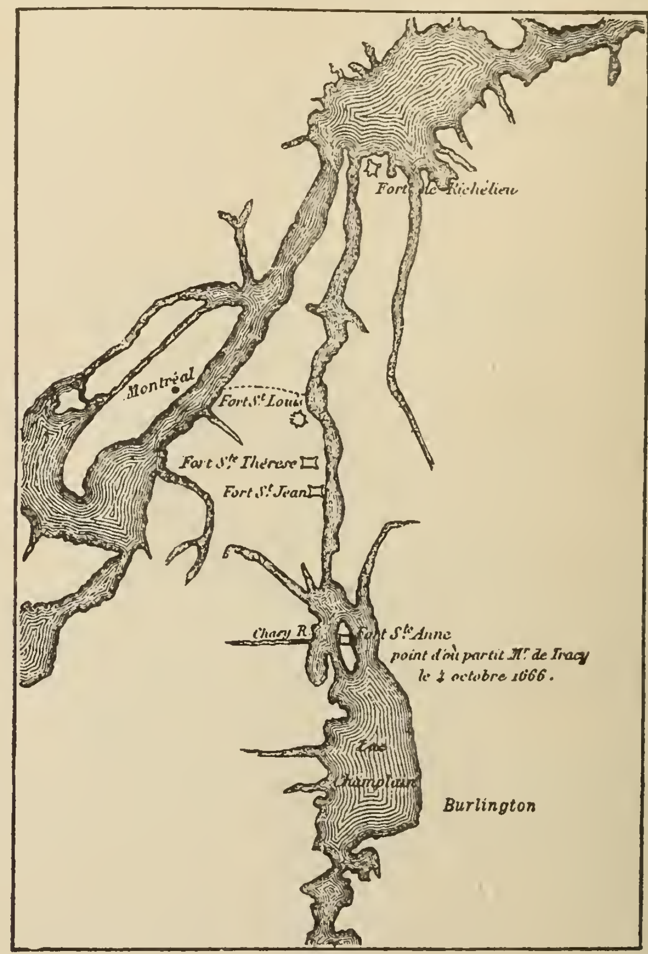


Fig. 45. Sainte-Anne du Lac Champlain.

anglaise, également élaborée et pleine de précieux renseignements[2]. Nous nous aiderons de l'un et de l'autre opuscule.

Dans l'*Histoire de l'Eglise Catholique aux Etats-Unis*, par John Gilmary Shea, on lit page 507 : " Outre les chapelles élevées dans le Maine, il y eut aussi pendant quelque temps une autre cha-

---

[1] Anonyme, *Le Fort et la Chapelle Sainte-Anne à l'Ile La Motte, sur le lac Champlain*, brochure in-18o, Burlington, 1890.

[2] Rev. J. Kerlidou, *S. Anne of Isle LaMotte in Lake Champlain*, in 18o, Burlington, 1895.

pelle dans la Nouvelle-Angleterre, celle de Sainte-Anne à l'Ile La Motte sur le lac Champlain, construite en 1666."

Champlain est le premier homme civilisé qui ait visité les îles du lac aujourd'hui appelé de son nom. Ce fut en 1609, lorsqu'il prit part à une expédition des sauvages du bord du Saint-Laurent contre les Iroquois. Il parle seulement des quatre îles principales. Elles s'appellent aujourd'hui la Grande-Ile, l'île Valcour, l'île du Nord et l'île La Motte. Ces îles étaient, dit-il, inhabitées. Les tribus indiennes n'y venaient que pour la chasse et pour les expéditions guerrières. Les Iroquois, les Algonquins, les Hurons, les Abenakis, les Mohegans, s'en étaient disputé la possession, et lorsque Champlain y vint, une tribu iroquoise, les Agniers, que les Anglais appelaient Mohawks, semblaient s'en considérer les maîtres.

Ce sont les Français qui ont donné à ce lac Champlain le nom de son découvreur, mais Champlain lui-même ne l'avait-il pas le premier baptisé? Il n'eût fait en cela qu'imiter tous ces anciens navigateurs qui, apercevant une nouvelle terre, un cap, un lac, une rivière, les désignaient, du moins en général, d'après la fête ou la solennitéque l'on célébrait ce jour-là.


The Cross at Fort St. Anne, Vt.
Fig. 46. Clarke's *Hist. of Cath. Church, in U. S.*

L'histoire nous dit que Champlain rencontra les Iroquois à la tête du lac, le 29 juillet. Le mois de juillet est le mois de sainte Anne; le 26, jour de la fête de cette Sainte, Champlain devait être au milieu de sa course, à l'endroit où l'immense nappe d'eau se déploie dans toute sa beauté. Champlain était fervent catholique; il connaissait, il aimait sainte Anne, et, comme tous les marins il l'invoquait dans le danger. Lui dédia-t-il ce lac, les charmantes îles dont il est parsemé, les collines et les montagnes qui lui forment une couronne?—Il ne l'a point écrit, mais il semble qu'on peut le croire.

Quoi qu'il en soit, lorsque cinquante-sept ans plus tard (1666), Pierre de Saint-Paul, Sieur de la Motte, construisit un fort dans l'île qui a pris de lui son nom, et le consacra à

notre Sainte, Champlain, s'il eût été là, n'eût pas manqué d'approuver une telle résolution et d'y applaudir de tout son cœur.

L'Ile La Motte a sept milles de long sur deux de large. Au nord-ouest, s'avance une longue pointe couverte d'érables, de noyers, de chênes et de pins. Elle est surmontée d'une colline, d'où l'on découvre le lac à une grande distance au nord et au sud. On voit par les *Relations des Jésuites* (1646), que c'était un endroit de rendez-vous pour les sauvages Algonquins et Iroquois et qu'ils y campèrent souvent. Les Iroquois, revenant de leurs expéditions sur le Saint-Laurent, après avoir remonté le Richelieu, avaient à



Fig. 47. Arrivée à l'Ile La Motte.

traverser une grande baie de six milles de long. Le lac, à la première île, s'incline de l'ouest à l'est, de sorte que cette pointe était directement sur leur passage. Une anse au nord formait pour les canots un port assuré ; la grève s'inclinait en pente douce et l'on pouvait sans effort y tirer les barques à terre, les mettre à l'abri du soleil, et les dérober à la vue de l'ennemi. En somme, il n'y avait peut-être pas dans la région de lieu plus favorable à un campement, et les Français l'eurent bien vite choisi pour y établir un fort.

Le sieur de La Motte, capitaine au régiment de Carignan, fut donc chargé d'en exécuter le plan, et de veiller à sa construction.

Le fort fut terminé environ la fête de sainte Anne. Cette circonstance eût déjà suffi pour déterminer et comme imposer le choix de la patronne, mais d'autres motifs se joignaient encore à celui-là.

Depuis quelque temps il n'était bruit que des merveilles accom-

plies à Beaupré ; il y avait, avec le sieur de La Motte, plusieurs officiers et soldats bretons, entre autres Olivier Morel de la Durantaye, capitaine comme lui au régiment de Carignan. De plus, M. de Tracy, en ce moment vice-roi de la Nouvelle-France, avait une grande dévotion à sainte Anne, comme l'atteste le beau tableau qu'il donna à Sainte-Anne de Beaupré, le 17 août de cette même année 1666 en reconnaissance des nombreux bienfaits dont il lui était redevable. M. de Tracy avait vu le succès de M. de Courcelles contre les Iroquois. Il préparait lui-même contre eux une expédition, et peut-être demanda-t-il, pour obtenir plus sûrement la protection de sainte Anne, que ce fort lui fût dédié. En tout cas, les événements prouvèrent que si, en cette circonstance, il eut de nouveau recours à elle, ce ne fut pas en vain.



Fig. 48. Emplacement de l'ancien Fort.

Nos pères étaient de vrais chrétiens, et ce n'était pas assez pour eux de se couvrir ainsi du patronage d'un saint ou d'une sainte. Lorsqu'ils pouvaient compter sur la compagnie ou les visites d'un prêtre, leur premier soin, en fondant un établissement nouveau, était de préparer tout ce qu'il fallait pour la célébration des saints mystères.

Les missionnaires avaient des autels portatifs, mais il leur restait à préparer un endroit convenable pour les placer. Les premières chapelles de la Nouvelle-France ne furent souvent que des charpentes rudimentaires recouvertes de branches de sapins ou d'autres feuillages arrangées avec goût. Les reposoirs que l'on érige dans les campagnes pour les processions de la fête-Dieu, nous en donnent une idée. Le père Druillette nous dit dans les *Relations de* 1645 (p. 16), que les sauvages eux-mêmes, lorsqu'il les accompa-

gnait dans les montagnes, sur les rivières et les lacs du Maine, pendant la saison de la chasse, prenaient plaisir à lui faire ainsi de ces petites chapelles avec des branches d'arbres.

D'autres fois, on se servait d'écorce. On lit dans les *Relations de* 1642 (p. 38), à propos de l'établissement de Montréal: "Le quinzième d'août, on solemnisa la première fête de cette Ile Sainte, le jour de la glorieuse et triomphante Assomption de la sainte Vierge. Le beau tabernacle que ces messieurs (de Saint-Sulpice) avaient envoyé, fut mis sur l'autel d'une chapelle qui, pour n'être bâtie que d'écorce, n'en était pas moins riche."

Quand on en avait le temps et que l'on pouvait disposer des matériaux nécessaires, on remplaçait le feuillage et l'écorce par des planches, en attendant, pour plus tard, des bâtiments en pierre.

Au fort Sainte-Anne, il est probable que la première messe fut dite ainsi dans une chapelle provisoire faite de branches ou d'écorces. Mais tout porte à croire que ce provisoire ne fut que de courte durée.

Pendant la belle saison, lorsque, pour l'expédition de M. de Tracy, quatre prêtres se trouvèrent réunis au fort Sainte-Anne, M. Dubois, aumônier du régiment, M. Dollier de Casson, prêtre de Saint-Sulpice, les pères jésuites Raffeix et Albanel, un reposoir ou une chapelle de branches ou d'écorces d'arbres aurait pu suffire à la rigueur, mais, lorsque, pendant l'hiver suivant, M. Dollier de Casson y passa trois mois, ayant, comme il dit lui-même, de nombreuses communions et des exercices de piété quotidiens, il fallait nécessairement pour cela une chapelle solidement et chaudement bâtie.

Il en fallait une quand les Pères Fremin, Peyron et Bruyas vinrent passer tout un mois au Fort, pour y donner une mission aux soldats.

Il en fallait une, au moins en 1668, quand Monseigneur de Laval vint visiter cet établissement, c'est-à-dire que si, par invraisemblable, la chapelle n'existait pas encore, la garnison dut s'empresser de la construire, pour recevoir son évêque avec plus d'honneur.

Nous nous croyons donc fondé à dire qu'il y eut une chapelle

au fort Sainte-Anne dès sa fondation, une des premières chapelles de la Nouvelle Angleterre, la première chapelle du Vermont, la première chapelle de sainte Anne dans les Etats-Unis. C'est d'ailleurs ce qu'atteste encore l'éminent historien catholique, Gilmary Shea[1].

***

Il semble que, en 1669, le fort Sainte-Anne fut abandonné. On n'en parle plus dans les *Relations* après 1669. Si les soldats français y avaient été de séjour encore à cette date, et au delà, les missionnaires allant et revenant sur le lac s'y seraient sûrement arrêtés, et auraient fait mention de la chose. L'histoire nous montre du reste



Fig. 49. Chapelle et presbytère.

que M. de la Motte n'y était plus en 1670, puisqu'il remplaçait alors M. de Maisonneuve comme gouverneur de Montréal.

Le fort abandonné tomba bientôt en ruines, et avec le temps, la chapelle, les cabanes et les palissades disparurent. Il ne reste aujourd'hui, pour en dessiner la trace, que des monticules assez nombreux formés par la terre qui s'est entassée peu à peu au pied des palissades. Les eaux et les glaces ont entamé le terrain d'année en année, et si on ne plante des arbres pour le protéger, ou si on ne fait un barrage, toute la pointe de terre où s'élevait le fort aura bientôt elle-même disparu.

---

[1] The Marquis of Tracy established a line of forts along the River Richelieu, the last, Fort Saint Anne, erected in 1665, being on Isle La Mothe, in Lake Champlain, the first white srutcture in our present State of Vermont, as its chapel was the first edifice dedicated to almighty God in that State. Shea, *Catholic Church in Colonial Days.* New-York, 1896, in-8o, 2e ed. p. 283.

En 1890, à l'époque de sa première publication, M. l'abbé Kerlidou se demandait si, après tant d'années d'oubli, le temps n'était pas venu de faire quelque chose pour honorer ce lieu béni. Ecoutons ce chrétien et beau langage :

" La chapelle du fort Sainte-Anne, au lac Champlain, fut la première qui ait été dédiée à l'aïeule du Seigneur dans les Etats-Unis d'Amérique, et cela en 1666, il y a plus de deux cents ans.

" Là sont venus s'agenouiller plusieurs des hommes les plus illustres de la Nouvelle-France. M. de Champlain s'y est arrêté au mois de juillet 1609, et l'a peut-être dès lors consacré à sainte Anne, dont la fête était proche.

" Les Pères Jogues et René Goupil que l'on espère pouvoir un jour honorer publiquement comme des confesseurs de la foi et des martyrs, y ont souffert, y ont versé quelques gouttes de leur sang.

" Douze cents héros chrétiens revêtus, pour aller au combat, des insignes de Marie, que leur avait donnés la mère Marie de l'Incarnation [1], ont prié, s'y sont confessés, y ont reçu le pain de vie de la main des fervents missionnaires, M. Dubois, M. Dollier de Casson, le père Albanel et le père Raffeix.

" M. de Tracy, M. de Courcelles, M. de Salières, M. le Chevalier de Chaumont, MM. de Sorel, de Chambly, Berthier, Charles le Moyne, réunis là pour aller combattre les Iroquois, se sont mis une dernière fois sous la protection de sainte Anne et ont, grâce à elle, remporté bientôt une éclatante victoire.

" C'est au fort Sainte-Anne que le vaillant et zélé prêtre sulpicien M. de Casson, s'est dévoué pendant trois mois pour arracher à la mort ou préparer pour le ciel de malheureux soldats frappés d'une cruelle maladie [2].

---

[1] " Ce qui les anime, c'est qu'ils vont combattre pour la foi. Il y a bien cinq cents soldats qui ont pris le scapulaire ; c'est nous qui les faisons, à quoi nous travaillons avec bien du plaisir." *Lettres de la Mère Marie de l'Incarnation*, ut sup., t. II, p. 309.

[2] Le *Donahoe's Magazine*, d'août 1898, contient un article sur M. Dollier de Casson, l'appelant *A Hero-Priest*.

" Les premiers missionnaires envoyés par M. de Tracy et Mgr. de Laval pour prêcher l'évangile aux Iroquois d'Agnié, les pères Frémin, Peyron et Bruyas y ont fait une station d'un mois, célébré la fête de sainte Anne et donné une mission aux soldats.

"Enfin, le premier évêque de la Nouvelle-France, Mgr. de Laval, de sainte mémoire, à la canonisation duquel on travaille, a daigné honorer le fort Sainte-Anne de sa présence, le bénir par ses prières et y passer quelques jours.

" Depuis, la divine Providence a veillé sur ces lieux et n'a point voulu qu'ils fussent ni profanés ni oubliés. Des trois forts construits par les Français sur le lac Champlain, le fort Sainte-Anne seul a conservé son nom chrétien. Le fort Saint-Frédéric est appelé Crown Point, le fort Carillon est appelé Ticondéroga. Mais on dit encore : le vieux fort Sainte-Anne.

" Vingt-trois des premiers diocèses des Etats-Unis, dont plusieurs sont subdivisés, ont été fondés par des évêques français. N'est-il pas providentiel que le diocèse de Burlington, où sainte Anne a d'abord été honorée dans la République américaine, ait eu pour premier évêque un Français de Bretagne, pays si dévôt à sainte Anne, Mgr. de Goësbriand, lui-même particulièrement dévoué à cette grande sainte et propagateur de sa dévotion ? "

L'appel si chaleureux du pieux abbé n'est pas resté sans écho.



Il pouvait d'ailleurs, en premier lieu, compter sur l'aide de son vénérable évêque. Il y avait des faits pour prouver que Monseigneur de Burlington était resté bon fils de Bretagne et bon fils de sainte Anne. En effet, après sa promotion à l'épiscopat, il avait dédié à la Sainte une des principales églises de son diocèse, celle de Milton, bénite le 12 septembre 1866, deuxième centenaire de la première Sainte-Anne américaine. Dans sa cathédrale même, le pieux prélat, voulant retrouver sa sainte préférée, lui avait consacré un autel, un bel autel de marbre ; et sans doute encore parce qu'il l'avait ainsi désiré, l'église Saint-Joseph de Burlington, et l'église canadienne de Saint-Albans, un peu plus loin, s'étaient donné, celle-ci une chapelle, celle-là une chapelle et une riche statue de la Sainte.

En tout cas, l'entreprise de l'abbé Kerlidou s'est couronnée de succès. Moyennant des aumônes et des sacrifices personnels, il a pu acheter l'emp'acement de l'ancien fort, y élever une belle statue de la Sainte (fig. 44.) ; construire une chapelle et une petite résidence pour le prêtre (fig. 49), établir un pèlerinage, et, tout cela, en poursuivant des études et des travaux de fouille qui permettront peut-être tout à l'heure de reconstruire sur le papier l'ancien Fort de Sainte-Anne, ou du moins d'en écrire l'histoire très détaillée.



Fig. 50. Intérieur de la Chapelle.

Honneur au généreux prêtre, et merci à lui pour les documents et les photographies qu'il a bien voulu nous envoyer et dont nous avons fait notre profit en ce présent article.



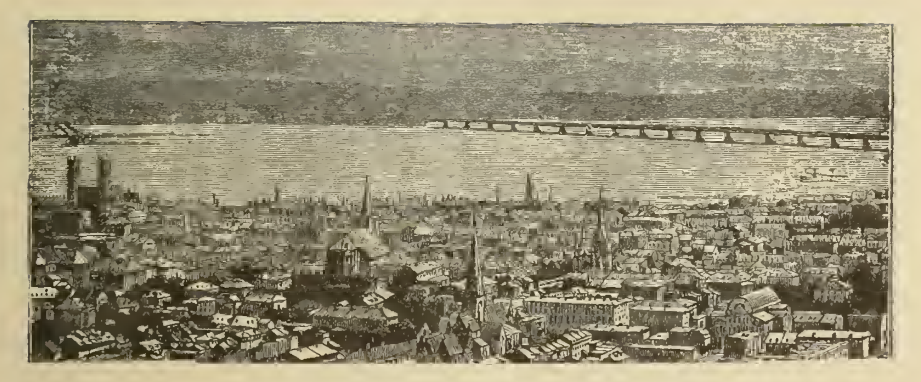


Fig. 51. Une ancienne vue de Montréal.

MONTRÉAL.

SAINTE-ANNE DE BELLEVUE (1683)—SAINTE-ANNE DE LA POINTE SAINT CHARLES (1698),—MONSEIGNEUR BOURGET.

Il n'est personne au pays, ni même peut-être fort loin à l'étranger, qui n'ait entendu parler des fameux rapides de Lachine. Combien aussi qui ont voulu se payer le plaisir—un dangereux plaisir—de les *sauter* en canot, ou l'autre plaisir beaucoup moins aventureux de les *glisser* en *steamboat* ?

Autrefois, avec les frêles embarcations dont on disposait, il n'eût fallu qu'un coup d'aviron moins heureux que de coutume, pour amener des désastres. C'est pourquoi, dit notre abbé Casgrain, dont nous reprenons ici le cher opuscule :

" Les hardis aventuriers canadiens qui, chaque année, partaient pour de lointaines expéditions, ne manquaient pas, au moment de leur départ, de mettre leur voyage sous la protection de sainte Anne ; et, parvenus au bout de l'île de Montréal, avant de s'engager dans les grands rapides de la rivière, ils descendaient sur le rivage et se jetaient à genoux, afin d'implorer de nouveau son assistance. Puis ils se relevaient, joyeux et confiants, et affrontaient, en chantant, les dangereuses cascades.

C'est ce pieux usage qui a inspiré au poète irlandais, Thomas

Moore, cette suave mélodie que nous avons traduite ailleurs [1] et dont on se souvient peut-être encore. Mais à notre pâle traduction de naguère, pourquoi ne pas ajouter ou substituer ici, celle qu'un inconnu, mais un poète, cette fois, nous en a donnée :

La cloche tinte au vieux clocher,
Et l'aviron suit la voix du nocher,
Sur le rivage il se fait tard.
Ramez, nageurs, car l'onde fuit,
Le rapide est proche et le jour finit.



Fig. 52. Le Bout de l'Ile de Montréal et l'ancienne Chapelle Sainte-Anne.

Pourquoi donner la voile au vent ?
Pas un zéphir ne ride le courant ;
Quand du nord les vents souffleront,
Vous dormirez sur l'aviron.
Nagez, rameurs, car l'onde fuit,
Le rapide est proche et le jour finit.

---

[1] Chapitre de la *Poésie*, à la fin.

Fier Ottawa, les feux du soir
Nous guideront sur ton mirage noir ;
Patronne de ces verts îlots,
Sainte Anne, aide-nous sur les flots.
Soufflez, zéphirs, car l'onde fuit,
Le rapide est proche et le jour finit.

L'opuscule ajoute :

" Au retour de leurs lointaines expéditions, ces braves mariniers, venaient s'agenouiller au même endroit et rendaient grâces à leur puissante patronne de les avoir ramenés sains et saufs à leurs foyers.

" Telle est l'origine de Sainte-Anne du Bout-de-l'Ile, dont la chapelle fut élevée, en grande partie, par les soins des voyageurs canadiens du dix-septième siècle."

M. l'abbé Casgrain ne détermine pas de date plus précise pour cette fondation. Il recueille seulement les traditions locales, et qu'il nous permette encore de l'écouter encore une fois :

" D'après une ancienne légende, raconte-t-il, un personnage dont le nom est inconnu, se trouvant en danger imminent de périr dans les rapides, aurait fait vœu de bâtir une chapelle en l'honneur de sainte Anne, s'il échappait à la mort. Au même instant, il se trouva transporté, sain et sauf, sur le rivage où s'élève aujourd'hui l'ancienne église de Sainte-Anne.

" Ce personnage serait-il l'abbé de Breslay, qui desservait la mission sauvage de l'Ile-aux-Tourtes, et que l'on retrouve curé de Sainte-Anne du Bout-de-l'Ile, de 1703 à 1714 ? Quelques-uns le pensent.

*
* *

" D'après une autre légende, un missionnaire qui desservait les sauvages résidant à l'Ile-aux-Tourtes, revenait seul de sa mission, à l'entrée de la nuit, vers la fin de l'automne. En passant le ruisseau qui se voit encore tout près de l'ancienne église, la glace se brisa sous ses pieds, il enfonça dans l'eau et se fractura une jambe.

" Inutile d'appeler du secours, la première habitation étant trop éloignée pour qu'il lui fût possible d'être entendu. Se croyant en danger de périr, il fit un vœu à sainte Anne. Alors deux inconnus

se présentèrent à lui, le transportèrent jusqu'à la première habitation, où il avait coutume de se retirer. Après l'avoir déposé à l'entrée de la maison, ils disparurent comme ils étaient venus. Le missionnaire frappa à la porte pour réveiller la famille qui était endormie, se fit entrer dans la maison et raconta à son hôte sa miraculeuse délivrance.

" Le lendemain, il se fit conduire par lui au séminaire de Montréal, et avant de le renvoyer, lui ordonna de couper tout le bois nécessaire pour construire une chapelle en l'honneur de sainte Anne.

" Cette première chapelle fut bâtie, dit-on, tout près du ruisseau, à l'endroit où se trouve le chœur de l'ancienne église de Sainte-Anne du Bout-de-l'Ile. Le missionnaire passa, peu de temps après, en Europe, et fit faire le tableau de sainte Anne que l'on voit encore dans la nouvelle église.

" Cette légende ne serait-elle qu'une variante de la première, et ce missionnaire serait-il le même abbé de Breslay mentionné plus haut ? On est porté à le croire.

" Quoi qu'il en soit, la paroisse de Sainte-Anne du Bout-de-l'Ile était au nombre des missions dès l'année 1683, sous le nom du Haut-de-l'Ile. En 1685, elle fut organisée en paroisse sous le vocable de Saint-Louis, et fut desservie de 1686 à 1687, par l'abbé d'Urfé. Ce n'est qu'en 1710 qu'apparaît, pour la première fois, le nom de Sainte-Anne pour désigner la paroisse. Elle porta, pendant quelque temps, ce nom concurremment avec celui de Saint-Louis, qui ne disparut définitivement qu'après 1714.

" Le tableau du maître-autel de l'église de Sainte-Anne qui est fort ancien et dont l'auteur est inconnu, représente l'auguste patronne au centre de la toile, et sur l'avant-scène, un rapide au milieu duquel est emporté violemment un canot chargé de rameurs qui invoquent l'assistance de la Sainte."

*
* *

Pour la suite de ce petit article, nous n'avons rien de mieux à faire que de nous effacer encore, et de laisser parler maintenant le vénéré prêtre qui est depuis quarante ans le très aimé curé de Sainte-Anne du Bout de l'Ile. A lui-même, malgré son grand âge,

nous avons osé demander, ces temps passés, quelques détails sur " sa Sainte-Anne " et il a daigné nous répondre par l'envoi d'un manuscrit, qui, s'il n'est pas de sa propre main, a dû être dicté par lui. Comment trouver le mot qui le remercierait comme nous voudrions ?

Il faudrait tout citer, points et virgules. Force nous est d'abréger[1] :

" Un incident tragique marqua les premières années de la nouvelle église de Sainte-Anne de Bellevue bâtie en 1854, et contribua à ranimer dans la paroisse l'ancienne dévotion quelque peu affaiblie à cette époque.

" Un jour du mois de mai 1856, au moment de la fonte des glaces, seize *barges*, montées par environ cinquante personnes, s'en allaient à la dérive, emportées par l'impétueux torrent que formait l'Ottawa. C'était la mort inévitable pour tous ces malheureux. Du rivage, le curé, entouré de toute la population angoissée, donnait aux naufragés la dernière et suprême bénédiction.

---

[1] " Au moment de mettre sous presse," comme disent ces Messieurs du métier, nous apprenons que le manuscrit en question a paru dans la *Presse* dès 1896. Nous prions cependant la *Presse* et la Presse de croire que nous nous servons ici du manuscrit même.

Nous extrayons de la lettre (4 octobre 1898) qui accompagnait ce manuscrit :

" Il y a eu quarante ans au 24 mai dernier que je suis arrivé ici comme curé à Sainte-Anne du Bout de l'Ile ou Bellevue, comme on l'appelle aujourd'hui. La nouvelle église qui sert au culte a été construite, il y a quarante-quatre ans. Nous y avons fait la desserte pendant six ans, avant d'y faire la voûte, les enduits, les jubés, etc. Il est bon d'observer que la paroisse qui renferme aujourd'hui quatre cents familles, n'en contenait alors que vingt-huit.

" La campagne fait aujourd'hui l'admiration des étrangers par sa position géographique, située sur le bord de l'Ottawa, entre les lacs Saint-Louis et des Deux-Montagnes, et les nombreuses villas de riches propriétaires et quasi-millionnaires de Montréal, qui y ont fait des résidences comme on n'en voit guère en Europe de plus belles, étonnent ceux qui veulent se payer la curiosité de faire une promenade dans la banlieue de Sainte-Anne appelée village Senneville, etc.

G. F. O. Chevrefils, Ptre.

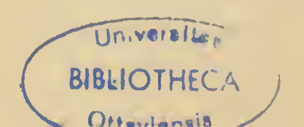




Fig. 53. Sainte-Anne du Bout de l'Ile.

" C'en était fait, lorsqu'une barge vint s'abîmer contre une des piles du pont du chemin de fer. La barge fut mise en pièces et ses charpentes disloquées formèrent heureusement un barrage temporaire, qui arrêta les autres. Profitant de cette circonstance, des citoyens dévoués escaladèrent le pont et, à l'aide de cordages, happèrent l'un après l'autre tous les navigateurs qui, selon les caprices du courant acharné, passaient d'une barge à l'autre.

" Il ne restait plus à sauver que le capitaine de la flottille, lequel, bravement, était demeuré le dernier, présidant au sauvetage de ceux qui étaient placés sous sa direction. La chose n'eût pas été plus difficile pour lui que pour ses compagnons, mais le brave homme, tout en voulant conserver sa peau, tenait aussi à conserver ses provisions. On lui criait de tout abandonner et de saisir enfin le câble libérateur. Il ne voulut rien entendre. Chaque fois qu'il pouvait saisir un cordage, il y fixait un tonnelet de lard, un sac de farine ou tout autre objet précieux. Si bien que l'Ottawa, furieuse d'être ainsi bravée, se ruant en désespérée contre le barrage, le brisa et dispersa tous les débris qui le formait.

" Le malheureux capitaine fut englouti.

" Un cri poignant s'échappa de toutes les poitrines, et le bon curé s'agenouilla au milieu de ses fidèles, disant à haute voix les psalmodies de la mort.

" Soudain, un torse surgit au milieu du torrent.

" C'était le capitaine.

" Voici ce qui s'était passé :

" Au moment où la barge s'était retournée sur lui, l'enfermant

comme en un vaste et infranchissable tombeau, le capitaine, bon nageur, tout en reconnaissant le péril de sa position, n'avait perdu ni sang-froid, ni espoir. Il parvint à se dégager et tenta de remonter à la surface, mais il trouvait toujours des obstacles formés par les restes démantibulés des seize barges qui semblaient liés ensemble et couvraient un espace assez considérable. Tout à coup, l'obscurité se fit pour lui, et il eut conscience que la mort le couvrait de son manteau ténébreux.

" Jésus! pardonnez-moi, dit-il mentalement. Et il ajouta : Sainte Anne! sauvez-moi.

" A ce moment, il fut saisi d'une de ces convulsions qui agitent la bête humaine dans sa lutte contre le trépas, et cette secousse le remonta à la surface, juste à l'endroit où se trouvait l'étroite écoutille du pont brisé de l'une de ces barges.

" C'est ainsi qu'il surgit de l'eau comme on surgit par la trappe d'une cave.

" Un bateau, qui accourait au secours des naufragés, le recueillit, le déposa sur le rivage, et tout le monde se rendit à l'église pour exalter la puissance de sainte Anne.

" D'autres prodiges s'ajoutant encore, cette année même, à celui qu'on vient de raconter, le culte de la Sainte prit un élan qui ne s'est plus ralenti dans la suite.

*
* *

Voilà deux pages du manuscrit de ce bon curé—nommons-le enfin—M. Chèvrefils. Pouvons-nous ajouter avec lui ces deux mots : " Que Sainte-Anne du Bout de l'Ile est devenue la villégiature favorite des quasi-millionnaires de Montréal ?" C'est sans doute parce que, pour les artistes de Montréal, comme pour la bonne et belle sainte Anne, il faut ce que nous disions plus haut, et ce qui vaut mieux que le million : " Un beau paysage."—" Un paysage est un état d'âme," a dit je ne sais plus qui, et quoi qu'on fasse, en définitive, l'âme, c'est le tout de l'homme.

SAINTE-ANNE DE LA POINTE SAINT-CHARLES.

D'abord, pardonnons à l'historien de la *Dévotion à la sainte Vierge dans l'Amérique du Nord*, le R. D. Mac-Leod, d'avoir ici confondu cette Sainte-Anne de la Pointe Saint-Charles avec Sainte-Anne du Bout de l'Ile, et disparaissons de nouveau pour laisser parler quelqu'un de mieux renseigné que lui, et aussi—soit dit en toute humilité et confraternité de malheur—de mieux renseigné que nous [1].

Celui-là, est l'auteur anonyme de la *Vie de Mademoiselle Le Ber*, une des plus belles figures de notre ancienne colonie.

Donc, lisons-nous, le frère de la célèbre recluse de Montréal, " M. Pierre Le Ber, avait une tendre et filiale dévotion envers la très sainte Vierge et aussi envers la glorieuse sainte Anne qu'il honorait particulièrement, et qu'il avait grandement à cœur de faire honorer.

" Voyant que la sœur Bourgeoys avait fait élever la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, à une petite distance de la ville, pour qu'elle pût servir de lieu de pèlerinage aux fidèles, et de station aux processions de la paroisse, il conçut le projet d'en construire une semblable, en l'honneur de sainte Anne, du côté opposé. M. Dollier de Casson (son confesseur) approuva un dessein si religieux et si utile, et accorda pour l'exécuter un arpent de terre, situé à la Pointe Saint-Charles. M. Pierre Le Ber y fit élever aussitôt la nouvelle chapelle, où l'on célébra la première messe, le 17 novembre 1698.

" C'est l'origine du nom de sainte Anne, donné depuis à ce quartier, non moins que de la dévotion des citoyens envers cette glorieuse aïeule du Sauveur. Il est du moins certain que les pèlerinages à cette chapelle, et les offices qu'on y célébrait quelquefois,

---

[1] Joining with François Charon de la Barre, he (Pierre Le Ber) instituted the Hospital Brothers in honor of St Joseph, and built with his fortune a chapel of St Anne, mother of the B. Virgin, on the opposite side of the town from that where stood his sister's chapel of Bon Secours. This was the origin of St Anne's, so famous in song and northern story. Dying before his sister, he left to her beloved eommunity (Congregation) ten thousand livres, on the sole condition that there should always be one of the sisters who should bear the name of Saint Mary, and another that of Saint Anne. Rev. D. Mac-Leod, *Hist. of the devot. to the B. V. M. in N. America* (Boston, in-8o, 1880), p. 124.

contribuèrent à accréditer de plus en plus la dévotion envers sainte Anne, et à la rendre en quelque sorte générale et populaire.

"M. Pierre Le Ber signala encore sa piété en décorant ce sanctuaire de divers tableaux, qu'il peignit lui-même ; et aussi en faisant une fondation, par laquelle il chargea le Séminaire de Saint-Sulpice d'entretenir à l'avenir cette chapelle.

"Mais, après la conquête du Canada par les Anglais, comme la chapelle Sainte-Anne, alors isolée de la ville, était exposée aux injures des libertins et des impies, qui en avaient souvent enfoncé la porte et les fenêtres, le Séminaire la fit démolir, pour empêcher ces profanations ; avec l'intention pourtant de la rétablir quand les circonstances seraient devenues plus favorables.

"C'est ce qui faisait dire peu après à M. Montgolfier, dans la *Vie de Mademoiselle Le Ber* : " Dans des temps plus heureux, la piété pourrait bien faire revivre cette ancienne dévotion."

"Ce dessein a été exécuté heureusement depuis quelques années [1] : le Séminaire ayant fait construire dans le même quartier une église destinée à renouveler et à entretenir dans les cœurs la dévotion envers sainte Anne dont elle porte le nom ; et Monseigneur l'évêque de Montréal ayant rétabli solennellement cet ancien pèlerinage.

"Ce Prélat, pour exciter la piété des fidèles par son exemple, s'est rendu lui-même en dévotion à l'église Sainte-Anne tous les jours de l'octave ; et sur son invitation, toutes les communautés de la ville, les jeunes personnes et les femmes mariées, ont fait aussi le même pèlerinage, auquel un grand nombre de fidèles de tous les



Fig. 54. Sainte-Anne de la Pointe Saint-Charles.

---

[1] L'ouvrage est de 1860.

états, se sont empressés de prendre part, avec un élan et une ferveur dignes des premiers temps de la colonie [1]."

Monseigneur Bourget

Cet évêque de Montréal dont la *Vie de Mademoiselle Le Ber* vient de nous dire la grande dévotion envers sainte Anne, n'est autre que monseigneur Bourget, prélat qui a joui, en son vivant même, d'une éminente réputation de sainteté.

Ces pèlerinages ne sont pas, du reste, l'unique preuve de son affection pour la sainte Patronne du Canada. En 1841, il obtenait de Monseigneur l'évêque de Chartres une relique du chef de sainte Anne, et il en faisait la translation dans sa cathédrale avec toute la pompe des grandes solennités [2].

Trente ans plus tard, en 1872, fidèle encore à sa dévotion des anciens jours, et sentant que son peuple la partageait avec lui, il se consacrait lui-même avec tout son diocèse à la bonne sainte Anne. On conserve dans les archives de Beaupré le document authentique de ce grand acte religieux. C'est un volume richement relié contenant d'abord, la formule de la consécration, puis les signatures de l'évêque, des chanoines, des prêtres de l'évêché, puis les noms de toutes les paroisses et même de tous les fidèles du diocèse de Ville-Marie qui aidèrent en ce temps-là, de leurs aumônes, à la reconstruction du nouveau sanctuaire de Beaupré.

A l'honneur de notre chère sainte, recueillons cette première page du volume :

Jesu, Maria, Joseph, Joachim et Anna
Succurrite nobis
Hommage de piété filiale
Du diocèse de Ville-Marie
A la grande sainte Anne
Chaste épouse de l'aimable saint Joachim
Belle-Mère du bon saint Joseph

---

[1] Anonyme, *L'héroïne chrétienne du Canada, ou Vie de Mlle Le Ber*, in-12, Ville-Marie, 1860, pp. 161-163.

[2] Cf. Baunard, *Vie du Cardinal Pie*, t. 1, p. 133.

Mère de l'Immaculée Vierge Marie
Aïeule du Fils de Dieu fait homme
Patronne de la sainte Eglise
Avocate du Clergé
Guide des Colonisateurs de la Nouvelle-France
Etoile tutélaire des Navigateurs
Directrice éclairée des Communautés Religieuses
Mère chérie des Canadiens
Protectrice du diocèse de Montréal
Secours assuré des Voyageurs
Modèle parfait des épouses et des mères
Institutrice accomplie des enfants
Refuge des pauvres pécheurs
Santé des malades
Consolatrice des affligés
Espoir de tous les malheureux

" O bonne, ô puissante, ô aimable sainte Anne, acceptez les modestes offrandes de vos dévots serviteurs et de vos pieuses servantes ; fixez vos regards maternels sur ce livre qui contient les noms de ceux qui réclament votre sainte protection ; que ces noms soient écrits dans vos mains, pour qu'ils vous soient présents jour et nuit, et qu'ils demeurent à jamais gravés dans votre cœur si tendre et si compatissant ; sauvez l'Eglise au milieu des flots courroucés de la furieuse tempête qui l'agite ; protégez son auguste Chef ; assistez ses pasteurs ; sanctifiez ses communautés ; multipliez et conservez ses enfants ; priez pour tous ceux qui recourent à vous dans leurs besoins, ascomplissez leurs vœux afin qu'ils soient saints sur la terre et bienheureux dans le Ciel.

JÉSUS, MARIE, JOSEPH, JOACHIM ET ANNE,
SECOUREZ-NOUS.

*
* *

Ainsi, avec la prière de son vieux saint Evêque, et avec ses deux *Sainte-Anne*, l'Ile de Montréal, d'un bout à l'autre, est bien gardée



SAINTE-ANNE DE DÉTROIT

1701



IL est peu de villes des Etats-Unis, et certainement il n'en est aucune à l'ouest d'Albany, qui soit aussi ancienne que Détroit.

Le *Catholic World* constate avec une sorte d'orgueil que cette ville aura tout à l'heure deux siècles d'existence ; que c'est là toute une époque pour l'histoire et la topographie américaines ; que les descendants des premiers colons y possèdent encore les terrains autrefois concédés à leurs ancêtres par le gouvernement de la Nouvelle-France ; qu'ils tiennent, comme au temps passé, le premier rang dans la société, et que enfin, ce qui vaut mieux encore, en conservant dans la vie intime la langue et les usages des anciens colons, ils continuent, dans leur vie extérieure, de professer et de pratiquer la vieille foi catholique—" foi qui est restée pure et fraîche comme les eaux de la belle grande rivière où la ville baigne ses rives."

L'année 1701 est la date de la fondation religieuse de Détroit comme elle l'est de sa fondation civile, et de fait, en ce temps-là, c'était l'église ou la chapelle qui constituait du coup la ville ou la bourgade. Détroit appartenait pour lors à cette immense région qu'on appelait, en lui donnant d'autres limites que celles d'aujourd'hui, " le Territoire du Nord-Ouest." La première chapelle érigée sur ce territoire intéresse donc, à ce titre d'église-mère, tout homme qui s'occupe d'histoire religieuse, et à combien plus forte raison, elle nous intéresse nous, à cause de la patronne qui lui fut donnée !

Donc, au cours de 1701, comme nous le raconte Gilmary Shea dans ses *Colonial Days*, La Motte Cadillac, nommé commandant a

Détroit et créé Seigneur par avance de l'établissement projeté dans l'ouest, partit de Trois-Rivières avec des soldats et des colons. L'expédition était accompagnée du Père Nicolas-Bernardin-Constantin Delhalle, récollet, chapelain des troupes et des nouveaux colons, ainsi que du Père François Vaillant du Gueslis, celui-ci nommé missionnaire des Indiens [1].

Détroit fut fondé le 21 juillet 1701, et pour reprendre le *Catholic World* : "Quelques jours après, en la fête de sainte Anne, le Père Constantin Delhalle dédia la première église qui ait été construite en ces régions, donnant à cette première maison de prière le nom de la mère de la bénie Vierge. A ce jour, commence l'histoire de l'église catholique à Détroit et dans l'Ouest. Son fondateur fut frappé par la balle d'un sauvage, et le sang de ce martyr consacra le sol où devait se perpétuer la vie chrétienne (1704 ou 1705).

A la chapelle primitive succédèrent des églises qui furent successivement brûlées ou détruites [2]. La quatrième, agrandie en 1755, et consacrée cette même année par Monseigneur de Pontbriand, évêque de Québec, périt elle-même en 1806, dans l'incendie général de la ville.

La cinquième, œuvre du zélé prêtre Gabriel Richard, devint, par la nomination du premier évêque de Détroit, Monseigneur Resé, la cathédrale du nouveau diocèse.

---

[1] In the summer of 1701, La Motte Cadillac, appointed commandant at Detroit and in all the western parts, and made Seigneur of the projected settlement, set out from Three-Rivers with soldiers and settlers. The expedition was accompanied by Father Nicholas Bernardine Constantine Delhalle, a Recollect, who was to serve as chaplain to the troops and pastor to the people, and the Jesuit Father Francis Vaillant du Gueslis as missionary to the Indians. Detroit was founded July 21, 1701 ; Fort Pontchartrain, a solid work of timber, was at once begun, and five days later, on the feast of Saint Anne, a chapel in her honor was commenced near it. Here the Recollect priest began the first permanent service for his countrymen in a white settlement at the West (Citant Margry, v., p. 191). G. Shea, *The American Catholic Church in Colonial Days*, p. 620.

[2] Première église détruite par le feu en 1703 ; seconde, démolie parce qu'elle était construite en dehors du fort et pour cette raison trop exposée aux attaques des sauvages, mais aussitôt rebâtie dans l'enceinte de la palissade, en 1707. La troisième église, dit-on, se trouvait sur la présente avenue Jefferson, entre les rues Griswold et Shelby, Cf. Shea, *ut sup.*, p. 627 ; Farmer, *History of Detroit and Michigan*, Détroit, 1884, p. 129 ; Smith's *Hist. of Wisconsin*, t. II, p. 317, 332 : Shea, *The Life and times of Bishop Carroll*, in-8o, New-York, 1888, p. 109.



THE NEW ST ANNE'S CHURCH

Fig. 55. Sainte-Anne de Détroit.

Cet abbé Richard est un homme célèbre, ou peu s'en faut. Le *Bulletin des Recherches historiques* publié par notre ami M. Pierre-Georges Roy, racontait naguère comment ce prêtre qui avait le tort d'être Français et de savoir très peu d'anglais, avait cependant réussi à se faire élire député au congrès des Etats-Unis, un fait très rare, très honorable et qui méritait d'être ici mentionné [1].

Quant à l'église qu'il avait bâtie, les *American catholic historical Researches* en font les plus grands éloges : " Les cérémonies religieuses s'y accomplissaient, disent-elles, avec une solennité que nulle autre église des Etats-Unis ne surpassait ; les vases sacrés d'argent et d'or, d'un rare dessin, les ornements pontificaux et sacerdotaux,

---

[1] Un prêtre député au Congrès des Etats-Unis.—La France est aujourd'hui, croyons-nous, le seul pays où les prêtres briguent les suffrages des électeurs pour les honneurs parlementaires. Il n'en a pas toujours été ainsi. Au commencement du siècle, un prêtre siégea pendant quelques années au Congrès des Etats-Unis.

M. Gabriel Richard était né en France. Pendant la Terreur, il dut chercher un refuge aux Etats-Unis.

D'abord destiné à enseigner les mathématiques au collège de Baltimore, M. Richard fut bientôt nommé curé de Kaskakia, puis de Détroit.

Ayant, sur l'ordre de son évêque, publiquement excommunié un de ses paroissiens qui s'était rendu coupable de polygamie, M. Richard fut poursuivi et condamné à $1,116 de dommages intérêts. Le pauvre prêtre ne put satisfaire au jugement et il dut aller en prison.

C'est alors qu'on lui conseilla de se faire élire député au Congrès. L'expédient était assez ingénieux. D'abord, cette élection le rendrait libre, car la personne du représentant du peuple est inviolable ; puis, avec son indemnité sessionnelle, il pourrait acquitter sa dette.

M. Richard se laissa convaincre et il fut élu par une assez forte majorité sur son concurrent, M. John Biddle. Il faut dire que la population de Détroit était alors aux trois quarts canadienne-française et catholique.

M. Richard fut entouré de beaucoup de respect par les membres du Congrès. L'illustre Henry Clay, nous dit M. Saint-Pierre dans son *Histoire des Canadiens du Michigan*, mit souvent son éloquence au service du pauvre prêtre, qui ne parlait l'anglais qu'avec difficulté.

Réélu de nouveau en 1824, M. Richard se trouva obligé l'année suivante de faire la lutte à deux adversaires. Le scrutin donna le résultat suivant : Austin-E. Wing, 728 ; John Biddle, 722 ; Gabriel Richard, 722. Beaucoup d'électeurs canadiens, paraît-il, avaient voté pour les candidats de langue anglaise. M. Richard contesta l'élection et prétendit que ses adversaires avaient intimidé les électeurs, mais le comité du Congrès renvoya sa plainte.

M. Richard mourut en 1832, plein de mérites et d'années.

La statue de l'abbé Richard est sur la façade de l'hôtel-de-ville de Détroit, à côté de celles de Marquette, La Salle et Lamothe-Cadillac.

P. G. R., *Bull. des Recherches hist.*

comme d'ailleurs tous les accessoires du culte, étaient vraiment magnifiques, et dignes en tout point de la munificence impériale qui les avait donnés." La donatrice avait été l'archiduchesse Léopoldine, patronne et bienfaitrice du nouveau siège.

Avec le temps, la ville s'était accrue, et l'on devine dans quelle mesure quand on sait comment se développent les villes américaines. Sainte-Anne était l'église de la race française, mais comme elle ne suffisait plus à la population, on lui donna une succursale, sous le nom de Saint-Joachim, dans la partie est de la cité.

Cependant le commerce s'était porté en masse du côté de Sainte-Anne, et les paroissiens avaient dû, pour leur tranquillité, prendre logis plus loin, si bien que la plupart maintenant se trouvaient à une grande distance de leur église. Pour cette raison, on crut nécessaire de la déplacer et de la transporter au milieu d'eux. L'illustre et "saint évêque Flaget" vint poser la pierre angulaire du nouvel édifice. Le terrain sur lequel l'ancien reposait depuis près d'un siècle fut vendu deux cent mille dollars, qu'on partagea moitié pour Saint-Joachim, moitié pour la construction de la sixième et dernière Sainte-Anne.



Fig. 56. Le saint évêque Flaget.

Cette église spacieuse et superbe, se dresse comme un glorieux monument élevé en l'honneur de la civilisation et de la religion toujours chères à Détroit, et elle est d'ailleurs très riche en souvenirs historiques, poétiques et tragiques. Elle est de plus la gardienne des précieuses archives que son histoire religieuse a rassemblées depuis 1701.

*
* *

Et ainsi, trente-six ans après sa première installation au Lac Champlain, sainte Anne s'emparait d'un

pays qui devait être plus tard comme le Vermont, un autre coin des Etats-Unis.

Et depuis lors, en cette contrée du *Know-nothing*, combien d'autres églises ont surgi pour la gloire de son nom, et l'espérance de ceux qui savent —qui savent parce qu'ils croient[1]!

---

[1] *The American Catholic historical Researches*, vol. XII, no. 3, p. 129 ss., july 1895; *Catholic World*, April 1894, article de Richard R. Elliot. L'auteur de l'article cite à propos de Sainte-Anne quelques vieux papiers d'affaires signés du Rév. Gabriel Richard au nom de la "corporation de Sainte-Anne." Ils sont intéressants. Ainsi :

"LE DR. EBERTS Doit à l'Eglise Sainte-Anne
1804, 8bre 10.

Pour l'enterrement de la V. Eberts—£1.17 s. 4 d.
Reçu le montant en plein.

Pour Pierre Chene, marguillier,
GABRIEL RICHARD.

Une rente de banc :

"Reçu de Jean Baptiste Piquette une pound pour place dans la chapelle pendant cette année 1807.

Pr. François Chabert, marg'r.
GABRIEL RICHARD.





Fig. 57. Sainte-Anne de Varennes

NOTES ET GRAVURES

RELATIVES A QUELQUES AUTRES *SAINTE-ANNE*

I° CANADA—II° ETATS-UNIS

III° DANS LES ANTILLES ET AU DELA

I° CANADA

SAINTE-ANNE DE VARENNES (1693)

Sainte-Anne de Varennes date, comme paroisse, de 1693.

La magnifique église, dont nous donnons ici l'extérieur et l'intérieur, a coûté $112,000.00.



Fig. 58. Intérieur de Sainte-Anne de Varennes.

Le révérend Père Curé nous écrit que "de tout temps, à Varennes, il y a eu des prodiges, pour ne pas dire des miracles Les paroissiens ont une grande dévotion envers leur patronne. La

fête du 26 juillet est ici d'obligation, par décret de Grégoire XVI. La chapelle Sainte-Anne, à six arpents de l'église, où est le *tableau couronné* de la Sainte, le seul qu'il y ait en Amérique, est enrichie de grandes indulgences."

SAINTE-ANNE DE LA PÉRADE

1714

Nous citons sans nous laisser arrêter par la pompe ébourifante du style :

" Gracieusement adossée à un joli côteau, avant-garde des Laurentides, voyant onduler à ses pieds la vague bleuâtre du majestueux Saint-Laurent ; traversée par le flot argenté de la rivière Sainte-Anne ; dans l'endroit le plus poétique qui se puisse voir ; au milieu d'une belle et riche nature, est une paroisse reine. Un cataclysme récent est venu lui mettre au front l'auréole du malheur et lui assurer les sympathies de tout un peuple. On tremble aujourd'hui, en songeant qu'une des plus riches localités riveraines du fleuve dort sur un abîme. Sainte-Anne de la Pérade est son nom. La belle souveraine a pour sujettes des îles nombreuses couleur émeraude, ceintes par une écharpe liquide reflétant les mille nuances d'un ciel diapré [1]."

" Le 18 juin 1609, dit Champlain en ses voyages, nous fûmes à une rivière qui est fort agréable, distante du lieu de Sainte-Croix, de neuf lieues, et de Québecq 24, et l'avons nommée Sainte-Marie." C'est aujourd'hui la rivière Sainte-Anne. On croit qu'elle prit ce nom un siècle après Champlain ; " que Marie, alors, abdiqua en faveur de sa Mère, et que celle que nous nous plaisons à invoquer sous le titre de *Stella Maris*, aban-



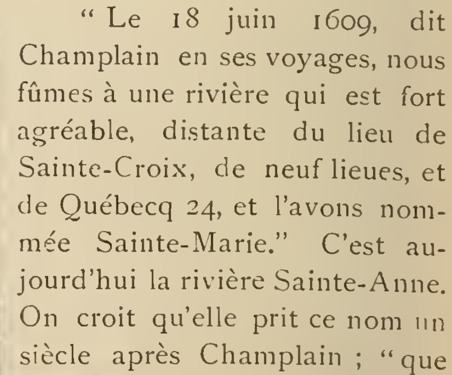


Fig. 59 Sainte-Anne de la Pérade, ancienne (1771) et moderne (1869).

[1] Anon., *Autrefois et aujourd'hui à S.-Anne de la Pérade* (in-8°, S. D., Trois-Rivières), p. 1.

donna les eaux pour la terre ferme, et ne se conserva qu'un tout petit coin, le fief Sainte-Marie, laissant à sainte Anne la paroisse et la rivière [1]."

En tout, cas, l'érection canonique de la paroisse, sous le nouveau vocable, fut faite en octobre 1714 par Monseigneur de Saint-Vallier, et le premier bienfaiteur de l'église fut " un Philippe Etienne, qui fit don au curé d'une terre d'un arpent de front sur quarante de profondeur [2]." Une des premières bienfaitrices fut, un peu plus tard, Madame de Lanaudière, si connue dans l'histoire sous le titre de " l'héroïne de Verchères " [3].

---

[1] Id., *ibid.*, p. 15.

[2] *Ibid.*, p. 19.

[3] Le père de Madeleine de Verchères, un des officiers que Louis XIV avait donnés pour escorte au vice-roi Tracy, avait reçu en récompense de ses services la seigneurie de Verchères. Il y vivait avec sa famille. Un jour de l'an 1690 qu'il était absent du fort, les Iroquois, informés du fait, s'avancent pour surprendre l'endroit. Mademoiselle de Verchères, alors âgée de douze ans, était seule. Au premier bruit, elle saisit un fusil et fait feu. Les ennemis effrayés s'éloignent en toute hâte. Voyant qu'ils n'étaient point poursuivis, ils reviennent avec plus d'assurance, mais la brave enfant était à son poste. Obligée de se porter sur différents points pour empêcher les ennemis d'escalader les murs, elle le faisait avec un grand sang-froid, et ses balles atteignaient immanquablement leur but. Elle tint les maraudeurs en échec pendant trois jours, après quoi, elle eut la satisfaction de les voir déguerpir." Id., *Ibid.*, p. 26. Autres faits de ce genre aux pages suivantes.

Dans sa *Légende d'un Peuple*, M. L.-H. Fréchette accorde un souvenir à l'héroïne de Verchères.



SAINTE-ANNE D'YAMACHICHE

1718

Sainte-Anne d'Yamachiche ne fut d'abord, de 1718 à 1756, qu'une chapelle de mission. A cette dernière date, M. Chefdeville de la Garenne, qui avait desservi cette localité depuis dix ans, commence à s'intituler curé, et à signer ses actes sous cette rubrique.

Ni M. Casgrain, ni le récent historien d'Yamachiche [1] ne nous renseignent sur les origines de ce sanctuaire, mais à partir de 1843, ils constatent une grande affluence de pèlerins venus de tout côté. C'est que, en cette année, l'église a reçu de Monseigneur l'évêque de Carcassonne une relique insigne de sa patronne, "une phalange complète de l'un des doigts."



Fig. 60. Sainte-Anne d'Yamachiche.

Après la fête solennelle de l'installation, le 23 novembre, les pieux visiteurs se succèdent, les confessions et les communions se multiplient, et des paroisses voisines, même de la rive sud du fleuve, même des Etats-Unis, des pèlerins viennent en grand nombre.

La plupart veulent emporter des parcelles de la relique. Pour les consoler de l'impossible, on met à leur disposition une ancienne statue en bois doré qui ornait le portail de l'ancienne église maintenant démolie.

Il va de soi que les entailles sont nombreuses et profondes, à ce point qu'il faut bientôt soustraire la statue à leur pieuse avidité. On la répare du mieux possible, et on l'expose dans le cimetière voisin de l'église sous un pavillon d'architecture dorique, avec

---

1 F. Desaulniers, *Histoire d'Yamachiche*, in-8°, 1892.

défense, cette fois, d'y toucher. " N'est-il pas beau, dit le vieux curé, dans sa lettre à l'abbé Casgrain, de voir cette soif de la dévotion à sainte Anne essayant de se satisfaire par de pieux larcins de cette espèce ? "

Aussi la Sainte se montre-t-elle bienfaisante pour ses dévots enfants, et la chronique locale se plaît-elle à relater ses miracles. Au maître-autel, un tableau de Beaucour, " le premier peintre canadien qui ait étudié en Europe et qui se soit fait un nom dans la peinture [1]," représente, en premier plan, un pauvre pestiféré étendant ses bras décharnés vers sainte Anne, et au-dessus de lui, assise sur les nuages, la Sainte elle-même qui regarde en haut vers Dieu, et semble prier avec larmes. A ses côtés, deux anges appuient une main sur leur cœur, et, de l'autre, montrent le malade en prière. On voit, en second plan, une barque sur le point de périr ; les naufragés, qui sont en grand nombre, élèvent avec une confiance unanime leurs mains suppliantes vers sainte Anne.—On pardonne volontiers à ce tableau, imité de plusieurs autres, le disparate des différentes parties.

SAINTE-ANNE DU SAGUENAY

(1860)

Le curé de l'endroit va parler lui-même. Qui, de ceux qui l'ont connu, ses anciens camarades du Séminaire de Québec, n'aimera à l'entendre ? On l'appelait en ce temps-là par son petit nom de *Jos.*—pardon ! et on eût volontiers ajouté :

Dont le chant est si doux,

Tant, en effet, lui et la douce musique, c'était tout un.

" Notre paroisse remonte à l'année 1860. Avant cette époque, c'était une mission de Chicoutimi.

" Deux églises ont été construites, la première en bois, la deuxième en pierre, de cent-cinquante pieds sur soixante, bien finie à l'intérieur.

" Il y a toujours, depuis longtemps, un bon nombre de pèlerins qui sont accourus des paroisses voisines chaque année à la bonne

---

[1] Desaulniers, *Ibid.*, p. 526.

Sainte-Anne du Saguenay. La tradition conserve la mémoire d'une foule de faveurs signalées et de plusieurs guérisons éclatantes obtenues à ce sanctuaire.

" N'eût été le service irrégulier et pénible de la traverse du Saguenay entre Chicoutimi et Sainte-Anne, le mouvement des pèlerinages se fût accru d'année en année.—Depuis 1895 notamment,



Fig. 61. Sainte-Anne du Saguenay.

plusieurs pèlerinages se sont organisés chaque année et sont venus de Saint-Alexis, de Saint-Alphonse, de Chicoutimi et même du Lac Saint-Jean, au nombre de plusieurs centaines chacun.—Un seul pèlerinage, organisé par le Rév. F.-X. Délage, curé de Saint-Louis du Lac Saint-Jean, était composé de 700 pélerins.

" Mgr l'évêque songeant sérieusement à faire de Sainte-Anne le lieu de pèlerinage attitré de son diocèse, fait appel à tous ses diocésains, et désire que, aussitôt le service de traverse amélioré, ils se rendent à Sainte-Anne chaque année en foule. Je suis d'avis que, dans un avenir assez rapproché, notre Sainte-Anne du Saguenay aura, elle aussi, sa grande part de notoriété. Sainte-Anne augmente vite, grâce à sa proximité de la ville de Chicoutimi."



2° ETATS-UNIS

SAINTE-ANNE DU FORT CHARTRES

(1718)

Nous traduisons de Gilmary Shea :

" Le Fort Chartres, une structure en bois près du Mississippi, commencée par de Boisbriant en 1718, fut longtemps le principal établissement français sur le nord de ce fleuve, quoiqu'il n'ait pas été rebâti en pierre avant 1757. Il devint aussi le centre et le siège du gouvernement de la contrée de l'Illinois. Sa chapelle était dédiée à sainte Anne, et comme les colons se choisissaient des terrains près du fort, le petit village qui se forma ainsi avec le temps prit le nom de paroisse Sainte-Anne......

" Un peu plus tard cependant, à cause des inondations fréquentes du Mississippi, le village avec l'église furent abandonnés, et les habitants déménagèrent pour la plupart à Prairie du Rocher.

" On a conservé le nom des deux premiers chapelains du Fort : un prêtre, Joseph Gagnon, et un récollet, Luc Collet[1].

CHICAGO

Un autre passage de Gilmary Shea :

" L'évêque Van de Velde, animé d'une grande dévotion envers sainte Anne se proposait de dédier sa future cathédrale à la mère de la Bienheureuse Vierge, et pendant un séjour en Europe, il se procura un magnifique tableau de la Sainte qui devait en décorer le maître-autel [2]."

---

[1] G. Shea, *The Cath. Church in Colonial Days*, N.-Y., 1886, gr. in-8o, p. 560 ; Voir aussi du même auteur : *The life and time of bishop Carroll*, N. Y., in-8o, 1888, p. 115.

[2] Shea, *A Hist. of the Cath. Church in the U. S.*, N.-York, 1892, in-8o, p. 239.



Fig. 62. Sainte-Anne de Philadelphie.

Fig. 63. Sainte-Anne de Philadelphie (intérieur.)

La cathédrale de Chicago ne porte pas le nom de sainte Anne,—nous ne savons pourquoi,—mais au moins, une autre église de la ville a adopté son patronage.

Dans le Diocèse, à quinze lieues à peu près de la grande métropole de l'Ouest, une Sainte-Anne existe—Sainte-Anne des Illinois, comme on disait autrefois—Sainte-Anne de Kankakee, comme on dit maintenant—qui déplore depuis longtemps un honteux scandale—l'apostasie du prêtre Chiniquy.—Cinq ou six cènts pèlerins y viennent chaque année, au mois de juillet, comme pour offrir une réparation, et le zèle du curé fortifiant ce mouvement si riche d'espérance, on aura peut-être bientôt dans l'Ouest une autre Sainte-Anne de Beaupré. Plaise à Dieu !

Maryland

Une dernière ligne de Gilmary Shea, et qu'on nous pardonne de ne pas en savoir plus que lui.

" Dans le Maryland, en 1750, la fête de sainte Anne était d'obligation [1]."

On se souvient peut-être d'une gravure qui nous représentait la Sainte-Anne de Baltimore. Chose étrange que la Sainte ait tardé si longtemps à entrer dans le pays de sa Fille !

Philadelphie

Pour la Sainte-Anne de Philadelphie, en vain nous avons interrogé les hommes et les livres, les vivants et les morts. Mais au moins, voici deux jolies gravures qui en diront quelque chose. (figs. 62 et 63).

---

[1] Shea, *Col. days*, p. 451.

MANCHESTER, N. H.

La superbe Sainte-Anne dont nous donnons ici la gravure, est



Fig. 64. Sainte-Anne de Manchester.

la première église catholique qui ait été construite à Manchester, New-Hampshire.

Elle date, au moins comme fondation, de 1849.

FALL-RIVER, MASS.

Sainte-Anne de Fall-River, Mass., promet d'être une beauté. Le dessin ci-joint tracé sur le plan même de l'architecte, M. Napoléon

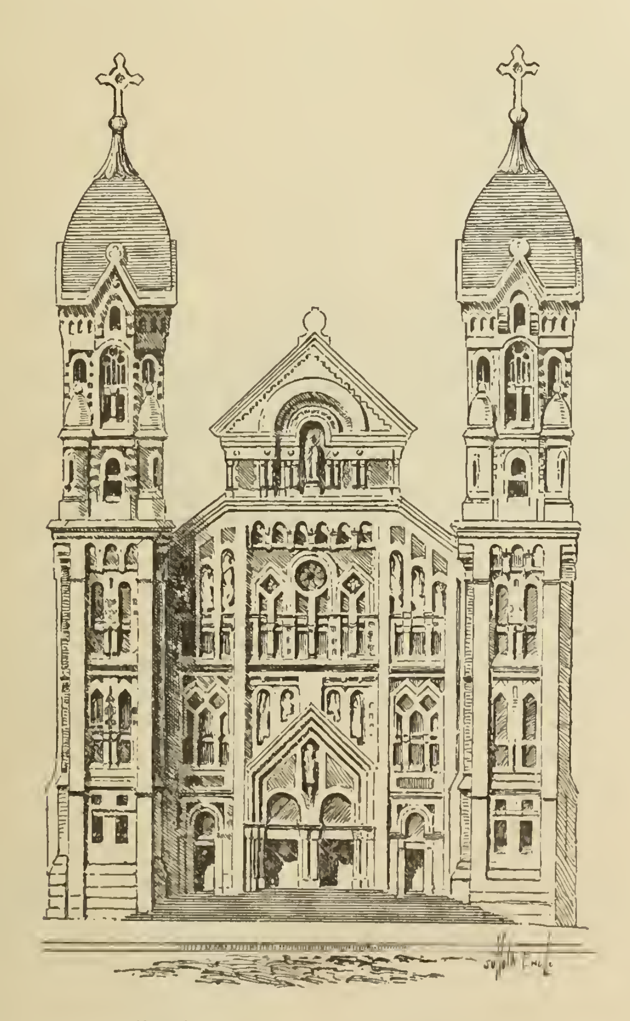


Fig. 65. Sainte-Anne de Fall-River.

Bourassa, de Saint-Hyacinthe (ci-devant de Montréal, où il a élevé Notre-Dame de Lourdes), donne au moins la *ligne*, et comme on a pu le lire ailleurs, quand la *ligne* est bonne, la *ligne* est une beauté.

TURNER'S FALLS

LAWRENCE ET OXFORD, MASS.

BERLIN FALLS, N. H.

Les vignettes ci-jointes feront suffisamment connaître les *Sainte-Anne* de Lawrence (1871), de Berlin Falls, et d'Oxford.

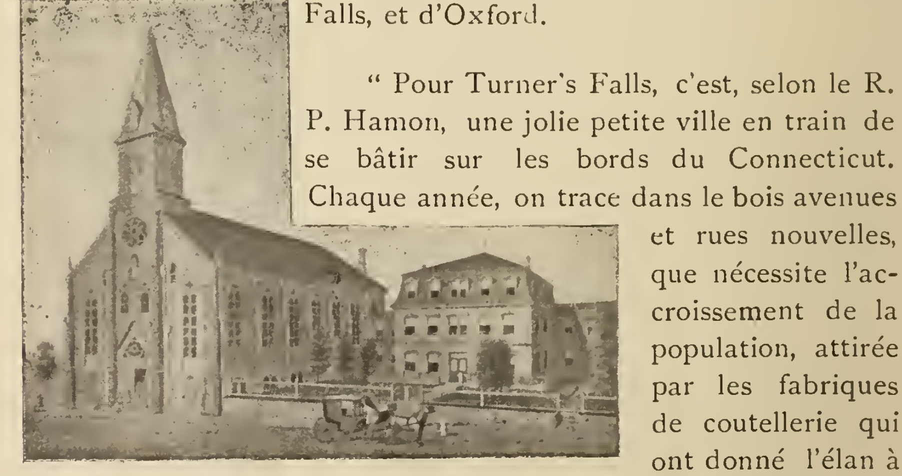


Fig. 66. Sainte-Anne de Lawrence, Mass.

" Pour Turner's Falls, c'est, selon le R. P. Hamon, une jolie petite ville en train de se bâtir sur les bords du Connecticut. Chaque année, on trace dans le bois avenues et rues nouvelles, que nécessite l'accroissement de la population, attirée par les fabriques de coutellerie qui ont donné l'élan à cette localité.

" Bon nombre de Canadiens travaillaient dans ces fabriques.

" En 1884, ils demandèrent un prêtre à l'évêque de Springfield......

" Tout était à créer......

" Dès son arrivée, le curé loua une maison pour lui, une salle pour ses paroissiens, et la besogne commença. Bientôt, grâce aux *bazars*, soirées, quêtes à domicile et autres industries semblables, à l'usage des curés bâtisseurs, l'on eut assez d'argent pour acheter un terrain et jeter les fondations de la nouvelle paroisse.



Fig. 67. Sainte-Anne de Berlin Falls, N. H.

" Avoir une modeste église en bois, était toute l'ambition des Canadiens ; mais la Providence les aida d'une manière tout à fait inespérée à faire mieux que cela.

" ...... Le père curé finissait justement une neuvaine à la bonne sainte Anne pour trouver de l'argent ; il n'y en avait plus dans la caisse.

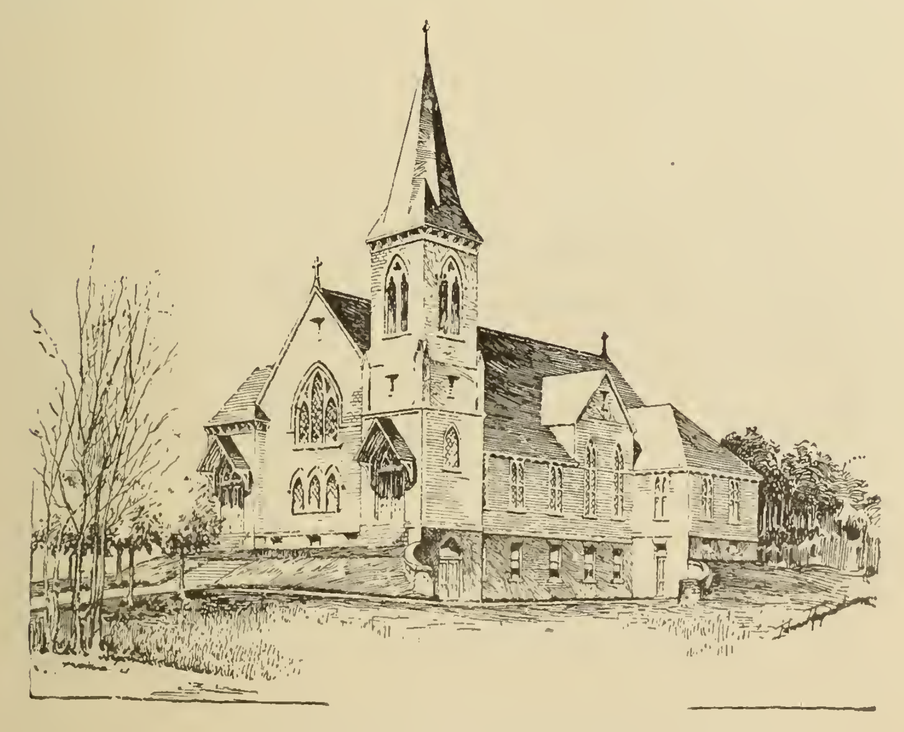


Fig. 68. Sainte-Anne d'Oxford, Mass.

" Le lendemain, l'entrepreneur se présente, et lui dit qu'une personne bien intentionnée offrait de fournir toute la brique nécessaire pour l'église......

" Le Curé, devinant sans peine qui était cette " personne bien intentionnée," accepta avec reconnaissance, et peu de jours après, les larmes aux yeux, il remerciait l'homme généreux qui donnait ainsi plusieurs milliers de piastres pour la gloire de Dieu.

" La bonne sainte Anne s'étant, elle aussi, trouvée mêlée à cette heureuse affaire, il fut décidé que l'église porterait son nom [1]."

---

[1] R. P. Hamon, S. J., *Les Canadiens de la Nouvelle-Angleterre*, p. 285.

UNE SAINTE-ANNE DÉSOLÉE

On ne nous accusera pas d'avoir cherché le *mot de la fin.* La fin est triste. C'est une pauvre Sainte-Anne de Leake county, dans le Minnesota : une Sainte-Anne, " désolée," nous venons de dire. A tout hasard nous avions écrit à un prêtre dont le nom s'y rattachait, pour lui demander quelques renseignements, une photographie si possible, et voici ce qu'il nous répond, et que nous n'avons pas le courage de traduire :

" I have no longer any charge of Saint Ann's church in Leake County......

" It will be a long time before we can satisfy your wish. St. Ann's Church in Leake Co. stands there in the woods, twenty-four miles from the nearest railroad, and twenty four miles of the roughest, uncanniest wagon road. Two or three drummers, a year, may pass there, but I don't think there was an itinerant photographer passing there these last twenty years or twenty-five, since that church was built. It stands there the only bulwark of the catholic faith in a country steeped deep in the grossest and most fanatical protestant prejudices.

" It is the only catholic church in that county and in the three adjoining counties. And I am sorry to say it, but Madame Saint Ann, it seems, has not taken good care of her children there. While she stands there on a stained window teaching little Mary her lesson in the faith and love of God, the children of her congregation are falling away into Protestantism, led astray by the worship of the Golden Calf."

Pauvre curé découragé! Il y a de quoi aussi ! ! Si nous pouvions ! ! !



3°. DANS LES ANTILLES

ET

AU DELA

Fig. 65. Willemstad, ou Sainte-Anne de Curaçao.



3°. DANS LES ANTILLES
ET
AU DELÀ

Par delà le continent, à mi-chemin entre les deux Amériques, encore une Sainte-Anne se rencontre qui nous demande un souvenir : la Sainte-Anne de Trinidad (fig. 37), joli village, gentille église, enrichie d'une relique, où tout le monde, non seulement les catholiques, mais les protestants, vient solliciter les faveurs de la Sainte [1].

*
* *

On sait peut-être aussi qu'une ville de Curaçao se nomme,

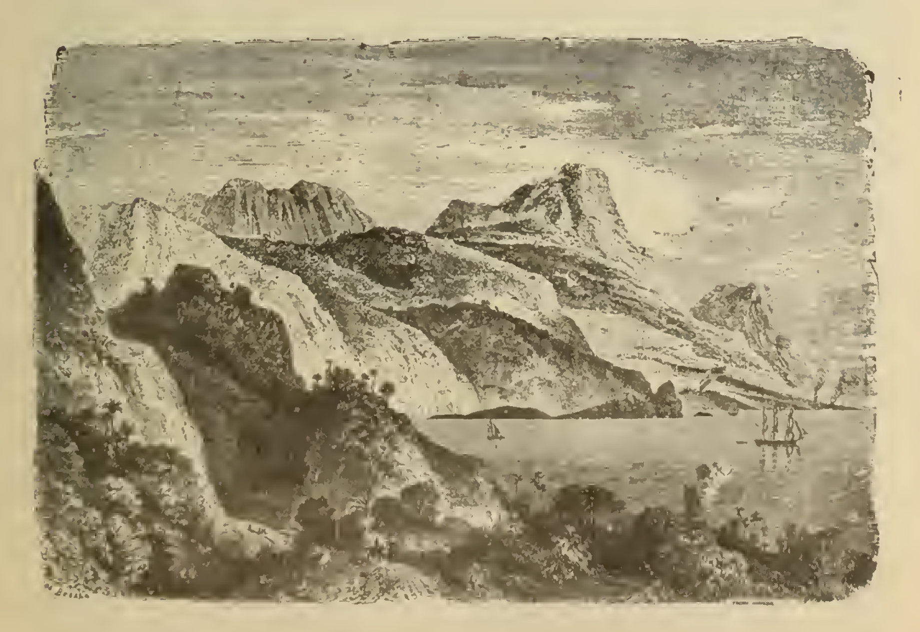


Fig. 70. Baie de Santa-Anna, sur la côte de la Jamaïque.

encore aujourd'hui, indifféremment Willemstad ou Santa-Anna (fig. 69).

---

[1] *The Rosary Magazine*, New-York, August 1894, p. 307.



Fig. 71. Santa-Anna do Igarapé-Miri, Brésil.

CUBA, la célèbre Cuba, solennisait autrefois la Sainte-Anne comme fête d'obligation, conformément à un statut du synode tenu à la Havane en 1684 [1].

*
* *

Reprenant déjà la mer à la Jamaïque, dans la splendide baie de Santa-Anna (fig. 70), nous allons, plus tard, en plein Océan, saluer de loin la Santa-Anna du Brésil (fig. 71), deux autres *Sainte-Anne* du Pérou (fig. 73 et 74), passer par la Sainte-Anne de Panama



Fig. 72. Sainte-Anne de Panama.

(fig. 72) ; puis, par la Santa-Anna de New-Mexico, et revenir au pays, pour visiter quelques petits monuments, peut-être les plus chers à notre Sainte, parce qu'ils sont les plus modestes.

---

1 Shea, *Colonial Days*, éd. 1896, p. 175.

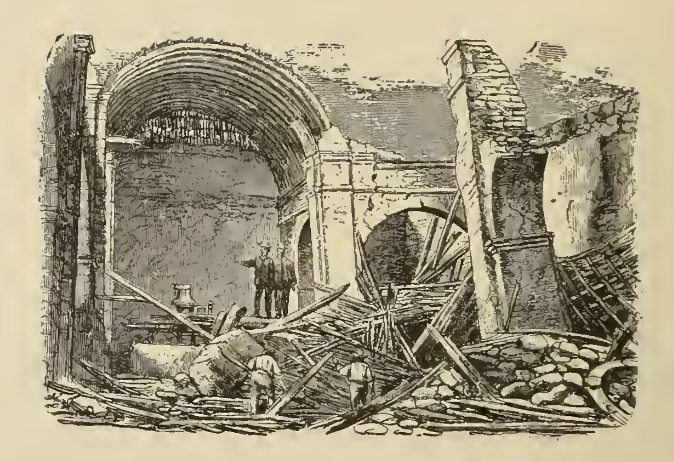


Fig. 73. Ruines de l'église Sainte-Anne, à Ica, Pérou.



Fig. 74. Vallée de Santa-Anna, Entre Cuzco et Echarati, Pérou.



AU BORD DES ROUTES

ET

SUR LES MONTAGNES

CHAPELLES

SAINTE-MARIE DE LA BEAUCE(1778) ET CARDINAL TASCHEREAU,—
SAINT-JOSEPH DE LÉVIS, 1789.—PERCÉ, 1889.

" Nos ancêtres avaient apporté de France la pieuse coutume d'ériger des chapelles ou des calvaires au bord des routes, soit pour accomplir un vœu, soit pour perpétuer le souvenir d'un miracle, soit pour attirer les bénédictions du ciel, soit encore pour porter le voyageur à des idées religieuses.

" Il n'y a pas de vieille paroisse canadienne qui ne compte un ou deux de ces asiles champêtres, dédié à quelque grand saint ou à quelque madone réputée pour ses miracles.

" Ces sanctuaires sont modestes. Ils ne se composent que d'une petite pièce dont les murs en pierre brute, blanchis à la chaux, ont pour toute décoration quelques naïfs *ex-voto*. Le toit fort pointu, à la mode normande, est surmonté d'un humble campanile percé d'une baie pour recevoir une cloche. Le jour de la Fête-Dieu, ils servent de reposoirs au saint Sacrement. Dans certains endroits, chaque année, on s'y rend processionnellement pour y entendre la messe [1]."

Deux de ces chapelles méritent d'être visitées.

La première est celle de

SAINTE-MARIE DE LA BEAUCE

(1778)

Sainte-Marie de la Beauce est une des plus belles et des plus anciennes paroisses de l'archidiocèse de Québec. Située dans une

---

[1] J.-E. Roy, *Hist. de la Seigneurie de Lauzon*, in-8 , t. IV (en préparation).

vallée superbe, elle est traversée en toute sa longueur par la rivière Chaudière, d'où la vallée elle-même a pris son nom. La voie publique longe presque partout les bords sinueux de la rivière aux ondes généralement tranquilles et lentes. Ici et là des clos verdoyants, des demeures élégantes qui se dessinent à travers les bosquets, tandis que de longues rangées d'ormes séculaires ombragent le chemin, donnent à toute la contrée un agréable aspect. En remontant la rive nord-est de la rivière, on rencontre une population plus dense à mesure que l'on approche de l'église paroissiale, et, à une distance d'à peu près un mille de l'église, on trouve une chapelle, riche en pieux souvenirs, consacrée à la bonne sainte Anne.

Deux sanctuaires plus modestes, comme il convenait aux commencements de ce nouveau pèlerinage, ont précédé celui que nous voyons aujourd'hui.

Le premier fut construit en 1778, avec la permission de Monseigneur Briand, évêque de Québec, et ce fut sur le domaine seigneurial et par la générosité de M. Gabriel Taschereau, aïeul du regretté cardinal-archevêque de Québec. Cet acte de foi, en même temps qu'il répondait à la religion de Monsieur et de Madame Taschereau, satisfaisait la piété des habitants de la Beauce qui, natifs, pour la plupart, de la côte de Beaupré et de l'Ile d'Orléans, se voyaient avec peine éloignés de leur sanctuaire vénéré de la "Bonne Sainte-Anne." Cette chapelle, construite, en bois, subsista jusqu'en 1828.



Fig. 75. Son Eminence le Cardinal Taschereau.

Quant à la seconde, elle fut érigée en 1830 près de l'emplacement de l'ancienne, sur un terrain également fourni par un Taschereau, descendant de Gabriel. Elle mesurait quatre-vingt-dix pieds sur trente-cinq environ. D'un style très simple, elle offrait cependant un rare cachet de piété, et les pèlerins, dit-on, étaient vivement impressionnés à son aspeet. La chaire, d'une belle sculpture, était, selon la tradition, un précieux débris de l'ancienne chapelle des Jésuites de Québec. Un reliquaire

renfermant une relique de sainte Anne, déposé sur un autel modeste au-dessus duquel était suspendu un tableau de la sainte ; une statue du sacré Cœur de Jésus, une de la sainte Vierge, une de saint Joseph, une autre de sainte Anne, et enfin de nombreux *ex-voto* formaient l'ornementation du sanctuaire.

Cette seconde chapelle dura soixante ans. Quand on vit qu'elle menaçait ruine, on songea à la reconstruire encore une fois, et cette fois encore, plus solide et plus grande que l'ancienne, c'est-à-dire, par cent six pieds sur quarante-six, et en pierre granitique.

Un 25 octobre de ces dernières années, c'était donc grande fête à Sainte-Marie de Beauce. Les rues étaient pavoisées d'oriflammes aux joyeuses couleurs, et l'église de la paroisse richement décorée. C'est qu'on attendait une grande visite, celle d'un prince de l'Eglise, le premier que le Canada ait fourni au sacré collège, et dont Sainte-Marie même fut le berceau. Le Cardinal Taschereau, visiblement ému, bénit la pierre angulaire et rappela les doux souvenirs qui se rattachaient pour lui à ce petit coin de terre, souvenirs de sa vie de famille et de sa vie sacerdotale. C'était en effet un de ses ancêtres qui avait fait là, ces quelque cent ans passés, une demeure à sainte Anne ; c'est là que lui-même, tout jeune écolier, il était venu, surtout aux jours de pèlerinages, assister avec sa famille au saint sacrifice ; c'est là que, plus tard, chaque année, pendant les vacances, prêtre, archevêque, cardinal, il venait de nouveau célébrer la sainte messe et prier pour les âmes que le Seigneur lui avait confiées.

Le 20 octobre de l'année suivante, la chapelle fut ouverte au culte, et le Cardinal vint encore présider la fête, comme c'était son droit à tant de titres.

C'est une persuation commune chez les habitants de la Beauce que la contrée a été mainte fois préservée par sainte Anne des graves accidents que semblait devoir causer la crue énorme et soudaine de la Chaudière. Cette rivière qui porte vers le Saint-Laurent ses ondes limpides et calmes, dans son lit peu profond, a parfois des crues effrayantes. Dans quelques heures, ses eaux se gonflent de plusieurs pieds et débordent sur les rives à deux, trois pieds de hauteur, jusqu'à une distance de dix arpents et plus de chaque côté, selon que les côteaux sont plus ou moins éloignés. Cette rivière

mesurant, dans les temps ordinaires, à peine trois cents pieds d'une rive à l'autre, prend alors, en certains endroits, l'apparence d'un fleuve.

Dans les deux allocutions qu'il prononça à l'occasion des fêtes que nous venons de dire, Monseigneur Taschereau n'eut garde d'oublier un fait qui avait si souvent mis en exercice la maternelle protection de sainte Anne. Il raconta que, en une de ces circonstances, une vieille dame, sa grand'tante, voyant les flots monter rapidement, s'était dirigée pleine de confiance vers la chapelle, et avait crié très fort en ouvrant la porte : " Bonne Sainte Anne, mais voyez donc : si vous n'arrêtez pas l'inondation, l'eau va certainement noyer tout à l'heure votre chapelle !"

La tradition rapporte que, dès ce moment, l'eau cessa en effet de monter [1].

SAINT-JOSEPH DE LÉVIS

(1789)

Nous parlions de deux oratoires. Le second est à Saint-Joseph de Lévis. Laissons parler l'historiographe de la seigneurie de Lauzon, M. Joseph-Edmond Roy, le passionné chercheur tant connu :

" Sur la grande route du village de Saint-Joseph, on voit, à proximité de l'église, deux chapelles de genre ancien. L'une est dédiée à sainte Anne, l'autre à saint François-Xavier.

" La première se trouve située près de la barrière de péage. Elle fut construite, il y a un siècle, sur un terrain qui fut donné à la fabrique le 7 juin 1789, par un habitant de l'endroit, M. Joseph Samson. Le curé Berthiaume en passa l'acte qui est conservé dans les archives. Cette chapelle est construite à deux pas d'une propriété qui appartenait autrefois aux religieuses Ursulines et qu'elles avaient reçue, au commencement de la colonie, pour la dot d'une des filles de l'ingénieur Jean Bourdon. Cette propriété portait le nom de fief Sainte-Anne.

---

[1] D'après les *Annales de S. Anne*, numéros divers.



Fig. 76. A Saint-Joseph de Lévis.

" Dans un mémoire que le curé Masse adressait à l'évêque de Québec en 1799 sur la paroisse de Saint-Joseph, il disait : " Une seule chapelle se trouve " détachée de l'église, laquelle est dé-" diée à sainte Anne. Elle est très " décente et assez richement peinturée " tant en dedans qu'au dehors. Feu " monseigneur Hubert, par un mande-" ment particulier, en date du 29 avril " 1791, a permis d'y faire une proces-" sion...... La libéralité des dévots " suffit pour l'entretenir. Il y a un " syndic particulier qui retire les dons " et les emploie."

" Les paroissiens étaient aussi très fiers de leur chapelle. En 1801, quelques-uns voulant changer le site de l'église, on adressa une lettre à l'évêque dans laquelle on déclarait qu'il serait malheureux d'abandonner " la jolie chapelle de Sainte-Anne qui " avait coûté une somme considérable, étant parfaitement finie, " peinturée et entourée d'un bon mur...... "

" Voici le mandement auquel le curé Masse fait allusion dans son mémoire :

" *Jean-François Hubert, par la miséricorde de Dieu et la grâce du " Saint-Siège apostolique, évêque de Québec, etc.*

" *A nos très chers enfants en notre Seigneur, les habitants de la " paroisse de Saint-Joseph de la Pointe-Lévi, salut et bénédiction.*

" Sur la demande de M. Berthiaume, votre charitable curé, " nous avons cru devoir permettre comme nous permettons par les " présentes que chaque année, le dimanche auquel on fera la solen-" nité de sainte Anne, vous fassiez une procession solennelle à sa " chapelle construite dans votre paroisse à quelque distance de " l'église, pendant laquelle on chantera les litanies de cette grande " Sainte, et le *Te Deum* au retour, en reconnaissance des grâces que " sa puissante intercession a procurées de tout temps aux fidèles de

" ce diocèse qui l'ont invoquée avec une véritable confiance. Cette " permission durera jusqu'à révocation de notre part ou de celle de " nos successeurs ; on en fera la lecture dimanche prochain au " prône de la messe paroissiale, et elle sera transcrite sur le livre de " la fabrique et l'original conservé au coffre-fort.

" Donné à Québec sous notre seing, le sceau du diocèse et le " contre-seing de notre secrétaire, le 29 avril 1791.

† JEAN FRANÇS, Evêque de Québec.

L'historien ajoute :

" Comme on le voit, la dévotion à sainte Anne date d'assez loin dans la vieille paroisse de Saint-Joseph. Pourquoi ne célèbrerait-on pas cette année (1889) le centenaire de l'érection de la chapelle dédiée à la grande thaumaturge [1] ? "

L'idée était bonne, et le centenaire a été en effet célébré.

SAINTE-ANNE DE PERCÉ

(1889)

Depuis cent ans, à mesure que les paroisses se sont agrandies et multipliées, bon nombre de chapelles Sainte-Anne ont été ainsi construites au bord des routes, et dernièrement encore, juste un siècle après l'érection de la petite chapelle de Lévis, un oratoire de ce genre, un vrai monument cette fois, s'élevait, non plus seulement en bas, sur le chemin, mais en haut, très haut, sur les côtes de la Gaspésie (1889).

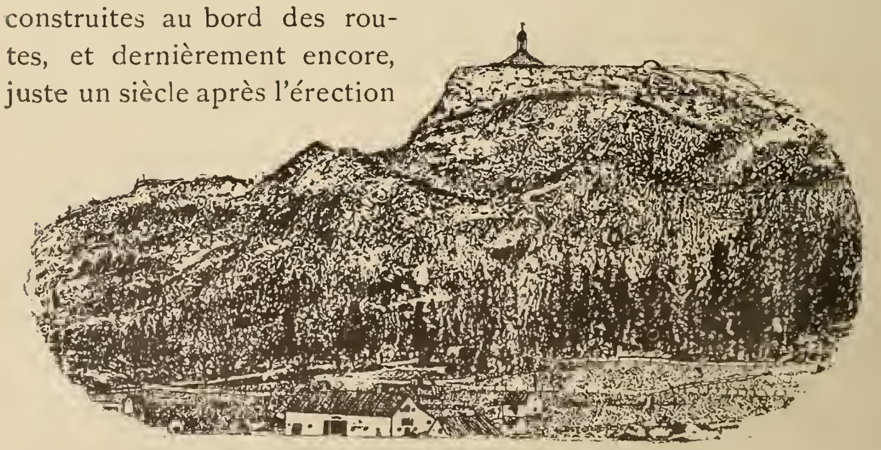


Fig. 77. Sainte-Anne du Cap Percé.

[1] J.-E. Roy, *loc. cit. sup.*

Cet édicule est placé sur le mont Sainte-Anne, en arrière du village de Percé, à une altitude de treize cents pieds au-dessus du niveau de la mer, point le plus élevé de la contrée. On lui a donné la forme d'un hexagone mesurant trente-six pieds de rayon sur une hauteur totale de soixante-quatre pieds. Six belles colonnes corinthiennes supportant une coupole de quatorze pieds de diamètre terminée par une croix. Cette coupole sert d'abri à une statue de sainte Anne, haute de dix pieds, sculptée en bois et recouverte de plomb doré.



Fig. 78. L'Édicule Sainte-Anne.



Fig. 79. L'orage au Cap Percé.

Du haut des marches, comme à Notre-Dame de la Garde, que ce petit édifice semble avoir voulu imiter, le spectacle est grandiose, le regard s'étendant a perte de vue sur l'immense golfe Saint-Laurent, une autre Méditerranée. Et sans doute, de la haute mer, au loin, les matelots saluent sainte Anne de la Gaspésie, comme ils saluent là-bas Notre-Dame de Marseille.

CONCLUSION

Ainsi pour résumer par des chiffres, et ce que nous avons dit et ce que nous aurions pu dire, la " bonne sainte Anne du Nord ", devenue la bonne sainte Anne de l'Amérique du Nord, a, selon nos calculs, donné ici son nom à quatre villes : à trente-sept villages, à cent soixante-treize églises ou chapelles, à quarante couvents, hospices ou écoles, et s'il fallait ne rien omettre nous ajouterions, à grand nombre de lacs, de montagnes, de rivières, etc., tant il est vrai, comme nous disions, qu'elle a pris possession de notre continent.—Oh ! daigne la bonne Sainte lui garder une longue vie, pour le travail et pour le bien !

Fig. 80.
" Yonder citadel."

* * *

Et adieu maintenant

> To all old friends, to those who dwell
> Secure in yonder Citadel,
> To old Quebec, whose glorious fame
> Few cities of to-day may claim ;

Adieu à la " bonne Sainte-Anne de Beaupré " que nos pères ont aimée ; où nos mères autrefois, conduisaient, à pied, leurs petits enfants, comme telle personne que nous pourrions nommer, et dont la foi, la radieuse foi, eût écrit un bien plus beau livre que celui de son indigne fils ! Adieu à toutes les " Sainte-Anne," à celles de la Nouvelle-France, à celles des Etats-Unis, à celles de l'Occident, à celles de l'Orient !

C'est par milliers que les maisons de prière nous ont redit un même nom. C'est par milliers maintenant que les œuvres d'art vont nous offrir une même image !

CY FINIST LA LÉGENDE HISTORIQUE

DE

MADAME SAINCTE ANNE.

TABLE

ILLUSTRATIONS

